



Le Libérateur de Jedd

Lord, Jeffrey

VISIT...

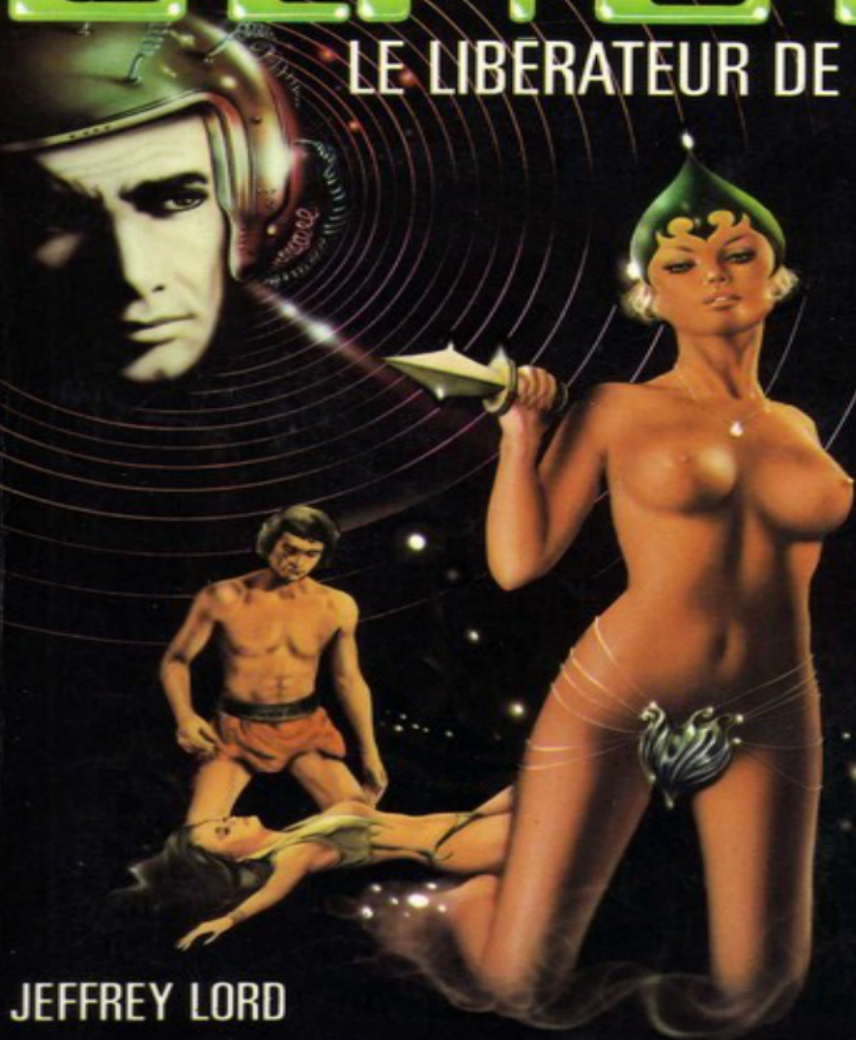
LANZAROTE
Caliente.COM

GERARD DE VILLIERS 5

PRESENTE

BLADE

LE LIBERATEUR DE JEDD



JEFFREY LORD

PLON

JEFFREY LORD

BLADE

**LE LIBÉRATEUR
DE JEDD**

TRADUIT DE L'AMERICAIN
PAR FRANCE-MARIE WATKINS

PLON

Titre original
THE LIBERATOR OF JEDD

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que *les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1er de l'article 40). Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1971 by Jeffrey Lord
produced by Lyle Kenyon Engel

© Librairie PLON/SAS Production, 1976,
pour la traduction française

ISBN 2-259-00168-8

CHAPITRE PREMIER

Lord Leighton, même dans ses meilleurs jours, n'avait rien d'un orateur. Pour une raison que J était incapable de s'expliquer, le vieux savant avait accepté de faire le voyage fatigant jusqu'à Reading pour prendre la parole à un séminaire des plus grands chirurgiens du cerveau de Grande-Bretagne. Peut-être espérait-il apprendre quelque chose sur le cerveau humain qui lui avait échappé jusqu'alors, mais J ne voyait pas quoi ; Lord L avait déjà surpassé de très loin le cerveau mortel en construisant un ordinateur de la septième génération – qui attendait à présent Richard Blade dans la chambre forte secrète sous la Tour de Londres – aussi J finit-il par attribuer la singulière expédition à la vanité, à l'ennui et au désir de bavarder avec d'autres esprits scientifiques.

Pour le moment, assis sur sa chaise inconfortable et écoutant Lord L ânonner et s'éclaircir la gorge, J s'ennuyait ferme. Et il avait faim. Et se faisait du souci pour Richard Blade.

— Dans un électromécanisme tel que l'ordinateur moderne, disait Lord Leighton, nous avons au moins réussi à éliminer le danger de schizophrénie. Nous construisons les ordinateurs suivant un schéma complexe, extrêmement complexe, mais une fois construits, ils fonctionnent exactement comme ils le doivent. On ne peut pas en dire autant du cerveau humain, ou plutôt des trois cerveaux humains.

Lord L se déplaça un peu, s'appuya sur le pupitre pour soulager la douleur perpétuelle de son dos bossu, et J éprouva pour le vieux savant une pitié mêlée d'admiration. Comment tenait-il le coup ? se demanda-t-il.

Et, si l'on allait par là, comment Richard Blade parvenait-il à tenir le coup ? Le garçon avait fait quatre voyages épuisants et périlleux dans la Dimension-X. Dans la matinée, il repasserait par le grand ordinateur. Pour une cinquième expédition. J soupira et hocha la tête, ce qui lui attira un regard étonné de son voisin de droite, et décida de réserver toute sa compassion à Blade. Le gamin était tendu. Nerveux. Il buvait trop, il courait après bien trop de filles. Il y avait là tous les symptômes de la fatigue et de la tension, bien que Lord L ne fût pas de cet avis.

— Le plus ancien de nos cerveaux, reprenait le vieux savant, est reptilien. Nous le possédons depuis des milliards d'années. Le deuxième cerveau, greffé au premier, est naturellement mammifère inférieur. Le troisième, le dernier à s'être ajouté aux deux autres, est mammifère aussi. Mais mammifère supérieur. C'est lui qui fait de l'homme un homme. Nous l'appelons généralement le néo-cortex.

Lord L s'interrompit un instant pour laisser planer sur l'assistance son regard jaune et ajouta :

— Et cela, messieurs, c'est ce qui cause tous nos ennuis. Notre foutu néo-cortex !

Mouvement dans la salle. Rires. J ne rit pas. Le foutu néo-cortex. Le néo-cortex de Blade que Lord L triturait depuis des mois, démontait et remontait. En brouillant la structure des molécules et des atomes et en les rassemblant d'une manière qui permettait à Blade d'errer dans la Dimension-X. Une dimension qu'aucun autre homme au monde ne pouvait voir ou connaître.

J réprima un frisson. Il transpirait et il faisait presque froid dans la salle. Pendant combien de temps Blade pourrait-il continuer ? Combien de fois pourrait-il encore aller dans la Dimension-X et en revenir ? En revenir sain et sauf, physiquement et moralement ?

Tout à coup, J eut peur. Pour la première fois, les expériences auxquelles ils procédaient avec Blade et l'ordinateur le terrifièrent.

Il espéra que Richard n'éprouvait pas ces sentiments. Un homme effrayé n'aurait aucune chance de s'en sortir, dans la Dimension-X.

Lord L entama sa péroraison. Elle fut assez brève, et J en fut reconnaissant. On n'avait prévu qu'un quart d'heure pour les questions. J espéra qu'ils pourraient encore prendre le dernier train de Londres.

Un homme grand et précocement chauve, plutôt jeune pour cette société, se leva et demanda :

— Croyez-vous qu'il soit possible. Lord Leighton, que nous parvenions un jour à contrôler le comportement humain en changeant la disposition des cellules du cerveau ? Un jour viendra-t-il où nous serons capables de restructurer les molécules cellulaires, redistribuer les atomes qui les composent ? Transformer totalement l'électrochimie du cerveau ?

J eut l'impression que Lord L, chancelant derrière son pupitre, le regardait fixement. Une ombre de sourire fit frémir les lèvres minces du savant.

— Je crois que c'est tout à fait possible, répondit-il. Je crois que la chose est déjà tentée en ce moment même, sur des singes, en plantant des électrodes dans le cerveau et en contrôlant le sujet par stimulation

radio à distance.

J luttait contre une brusque nausée. Il comprenait maintenant pourquoi Lord L avait fait le voyage de Reading. Le vieux drôle sournois cherchait un chirurgien du cerveau. Il avait des projets, de nouveaux projets pour Richard Blade. Il ne lui suffisait plus de lui triturer les cellules du cerveau et de le projeter dans la Dimension X. En lui, le savant prenait la relève de l'être humain.

Dans le train de Londres, ils eurent la chance d'avoir un compartiment de première classe pour eux seuls. J ne perdit pas de temps à exprimer ses soupçons. Lord L ne chercha pas à nier. Le vieux monsieur était arrogant et fort conscient de son importance en sa qualité de premier savant de Grande-Bretagne. Il ne s'abaissait jamais à mentir.

— Mon cher J, répliqua-t-il, inutile de vous mettre dans tous vos états. C'est une pensée qui m'est venue, une vague idée, rien de plus. Et naturellement, il nous faudrait l'autorisation de Blade pour pratiquer une de ces, euh, interventions chirurgicales.

— Je veillerai à ce que vous ne l'obteniez pas, rétorqua rageusement J. Je vous en fiche mon billet ! Le gamin en a assez fait. Trop, peut-être. J'observe déjà chez lui des changements de personnalité qui ne me plaisent pas du tout.

Lord L le regarda d'un air innocent, en voilant son regard jaune.

— Sans doute, murmura-t-il. Il se produit fatalement des changements, mon cher ami, quand votre cortex est restructuré aussi souvent que l'a été celui de Blade. Rien à faire à cela. Mais vous négligez un point important : De tels changements ne sont pas nécessairement mauvais. J'aime beaucoup Blade, tout autant que vous, et je l'étudie avec le plus grand soin, tout en étant moins émotionnellement concerné que vous, je l'avoue, et jusqu'ici je n'ai rien découvert d'alarmant.

J savait qu'il n'était pas de taille à tenir tête à ce vieux petit bossu. Lord L avait l'esprit affûté comme un rasoir et il pouvait vous mettre en pièces. J serra les dents et se réfugia dans l'obstination.

— Je me permets de vous rappeler, Leighton, que je suis le chef du MI6A, et que Blade est directement sous mes ordres. Il n'y aura aucune des opérations que vous envisagez. S'il le faut, je ferai appel au Premier Ministre. Ce garçon est allé quatre fois dans la Dimension X et il y repart demain. Très bien. C'était prévu. Mais quand il reviendra, s'il revient, je m'en vais le retirer du Projet DX. Blade a accompli sa mission. Je vous conseille de commencer à chercher un autre cobaye.

Lord L sourit affectueusement et se pencha pour tapoter le genou de J.

— Je pense que ce sera à Blade de décider. Et je pense aussi que vous devinez déjà sa réponse, si tout se résume à une question de patriotisme et de devoir. Quoi qu'il en soit, il s'agit là d'un lointain avenir. Maintenant soyez aimable de vous taire, J, et de me laisser réfléchir. J'ai un sale petit problème de quadruple feedback en circuit à résoudre.

Lord L se carra dans son coin et commença à griffonner au dos d'une vieille enveloppe.

La colère de J se calma. Il considérait maintenant le vieillard avec ce mélange habituel d'admiration et de haine. Le vieux salaud impitoyable avait raison, bien entendu. Richard Blade ferait tout ce que l'on exigerait de lui. Il se plierait à toutes les expériences, affronterait volontairement tous les dangers, continuerait d'aller dans la Dimension X tant que l'on aurait besoin de lui. Richard Blade était ainsi fait, tout simplement.

CHAPITRE II

Blade, nu sauf pour le pagne, le corps frotté de graisse de goudron, était assis dans ce qu'il appelait la « chaise électrique », et regardait Lord Leighton fixer la dernière électrode brillante à l'intérieur de son mollet. Le savant, vêtu de sa longue blouse qui pendait de sa bosse, paraissait aussi jovial et assuré qu'à l'ordinaire. Le vieux monsieur n'était pas particulièrement sympathique, mais Blade ne l'avait jamais trouvé sinistre. Ni auparavant ni maintenant. Il se dit que J se faisait des idées, qu'il devait être fatigué.

Une heure plus tôt, dans le petit bureau encombré de Copra House, au cœur de la City, Blade avait écouté avec une stupéfaction croissante son chef exprimer ses soupçons. J n'était pas loin de faire de Lord L une espèce de Frankenstein.

— Je vous l'assure, Richard, il a l'intention de vous fouiller le cerveau avec un bistouri ! déclara J, les dents nerveusement serrées sur sa pipe. Il n'est pas satisfait de l'état actuel des choses, plus particulièrement de votre mémoire. Il ne sera satisfait que lorsqu'il aura découvert un moyen de communiquer directement avec vous pendant que vous êtes dans la Dimension X.

— Je croyais que mes cellules de mémoire fonctionnaient à la perfection, protesta Blade. Après tout le travail que Lord L a fait, les heures que j'ai passées sous l'ordinateur chronos... Il ne m'a jamais rien dit, jamais il n'a indiqué que les résultats ne le satisfaisaient pas !

J se mit à arpenter son minuscule bureau.

— Bien sûr que non. Il n'irait pas vous le dire ! Et il ne dira rien, tant qu'il ne sera pas prêt. Ce qui, je le soupçonne, sera peu de temps après votre retour de ce voyage par l'ordinateur.

— Si je reviens.

J hocha la tête.

— Il y a toujours ce risque, oui. Mais quand vous reviendrez, et si, je vous conseille de vous tenir sur vos gardes, Richard. Vous savez comme il sait être patelin et persuasif. Ne vous laissez pas embobiner. Mais si jamais il y parvenait, je...

J s'interrompit et enfonça rageusement sa pipe dans sa blague à

tabac. Blade attendit patiemment.

— Je suis tout à fait prêt à prendre des mesures. Je ne lui permettrai pas de vous tripoter le cerveau, Richard, avec un bistouri. Si vous n'avez pas assez de volonté pour lui résister moi, votre supérieur, je suis en mesure de l'interdire et je ne m'en priverai pas.

Blade prit son Burberry et le jeta sur son épaule.

— Je pense pouvoir me défendre, assura-t-il à J en partant. Vous devriez le savoir, monsieur. Voulez-vous me dire quand on m'a fait faire quelque chose que je ne voulais pas faire ?

J ne parut pas rassuré.

— Vous ne connaissez pas ce vieux renard aussi bien que moi, dit-il amèrement. C'est un savant, pas un être humain. Il ne reculera devant rien, il jouera de votre sens du devoir, mon garçon, de votre attachement à l'Angleterre.

— Tout ça me paraît bien vieux jeu, mais je vois ce que vous voulez dire. Je serai prudent. Vous ne venez pas à la Tour ?

J se laissa tomber dans son fauteuil à pivot.

— Pas cette fois. À quoi bon ? Je ne fais qu'attendre dehors en m'inquiétant. Je peux faire ça aussi bien ici.

Blade s'en alla avec la bénédiction et les bons souhaits habituels de J et prit un taxi pour la Tour de Londres. À présent, assis dans la cabine de verre, tout au fond des entrailles de l'ordinateur géant, ligoté comme Gulliver par des fils multicolores, il regardait Lord Leighton manipuler des boutons, des leviers et des manettes sur un immense tableau de contrôle. Ce tableau était nouveau ; Blade ne l'avait jamais vu. Dans une autre section du châssis gris de l'ordinateur se trouvait le bouton rouge, seul sur sa plaque et entouré de centaines de fils, qui expédierait Blade dans la Dimension X.

Blade commençait à s'apercevoir d'une différence. Lord L s'écartait de la routine habituelle. Généralement, il ne perdait pas de temps. Comme un bourreau compatissant désireux d'épargner à sa victime la terreur de l'attente, le savant souriait, donnait une claque dans le dos de Blade et pressait le bouton qui l'expédiait dans l'inconnu. Mais pas ce matin.

Lord L consultait avec attention ses cadrans et griffonnait des notes minuscules dans un grand registre. Il ne semblait pas avoir conscience de la présence de Blade. Il allait et venait devant son tableau de contrôle, ses jambes déformées par la poliomyélite le faisant chanceler comme une frêle araignée blanche. Il ne cessait de marmonner tout bas. De temps en temps, il étirait le cou pour soulager son dos douloureux.

Enfin Lord L se détourna de ses instruments et s'approcha de la chaise où Blade attendait, couvert d'électrodes.

Blade, comme toujours, était nerveux. Et quand il était nerveux, il ne mâchait pas ses mots.

— Que se passe-t-il, monsieur ? Quelque chose ne va pas ?

Le vieux savant ne lui répondit pas immédiatement. Il considéra Blade, de ses yeux jaunes de lion. À travers les parois du monstrueux ordinateur parvenait, très faiblement, le léger bourdonnement de centaines d'autres ordinateurs plus petits installés dans de vastes antichambres, surveillés par des hommes en blanc qui ne se doutaient absolument pas de ce qui se passait dans le saint des saints.

— Non, tout va bien, répondit-il enfin. Mais je veux essayer quelque chose de nouveau, Richard, aborder autrement notre expérience, et je pense qu'il serait juste de vous mettre au courant.

Blade plongea son regard dans les yeux jaunes.

— Est-ce que J le sait ?

— Non, mon garçon. J n'en sait rien. S'il le savait, il protesterait, il me mettrait des bâtons dans les roues. Sans la moindre raison valable. Il n'y a aucun danger... à part les risques habituels, naturellement.

— Vous feriez mieux de me l'expliquer, monsieur. Pour les risques, je déciderai moi-même.

— Bien sûr, mon garçon, bien sûr.

Lord L ouvrit son registre et fit courir son index sous une ligne d'idéogrammes. Au-dessous, il y avait un cartouche plein de symboles hiéroglyphiques, et une longue colonne d'abstractions mathématiques. Du grec pour Blade. Il attendit patiemment.

— Comme vous ne l'ignorez pas, reprit Lord L, j'ai conservé un rapport de chaque expérience. Ils sont tous extrêmement détaillés et précis. Il y a longtemps que je pense que, si je parvenais à obtenir une « constante » sur une destination particulière, je pourrais répéter indéfiniment une expérience, et vous envoyer à plusieurs reprises dans la *même* Dimension X. Les avantages de cela sont évidents, Richard.

Blade hocha la tête. Il comprenait. Un des grands inconvénients du Projet DX, contre lesquels le Premier Ministre, soucieux des millions de livres de crédits, ne cessait de grommeler, c'était que l'on ne savait jamais au juste dans quelle Dimension X l'ordinateur allait projeter Blade. Au cours de ses quatre voyages, il avait atterri à chaque fois dans une dimension différente. Les trois premières, cela n'avait pas eu grande importance car il n'y avait rien trouvé qui eût une valeur tangible, rien qui pût être exploité pour enrichir la

Dimension Normale. Mais lors de sa dernière expédition, à Sarma, il avait découvert des montagnes d'uranium. Assez, et suffisamment bon marché, pour faire de l'Angleterre la première puissance atomique du monde. Il ne manquait que le moyen de le transporter dans la Dimension N, et en ce moment même un groupe de savants travaillaient en secret dans les Highlands d'Écosse à résoudre le problème du télétransport.

Lord L, comme s'il devinait les pensées de Blade, hocha la tête et sourit en exhibant ses longues dents.

— Oui, Richard. Je sais que c'est encore loin dans l'avenir. Mais le Premier Ministre a l'esprit pratique. C'est un politicien, pas un savant, et il doit rendre des comptes. Il estime qu'il est temps que nous rapportions des bénéfices. Aussi, avec sa permission et j'ose dire sur ses instances, j'essaye cette nouvelle expérience. Je vais tenter de vous renvoyer dans les Dimensions X que vous avez déjà visitées. J'ai choisi Alb pour commencer, et j'ai réglé l'ordinateur en ce sens.

Alb ! Blade sourit à demi en se rappelant la princesse Taleen. Une impertinente petite personne. Ravissante et dorée, et féroce quand elle faisait l'amour. Il se dit qu'il serait heureux de la revoir, puis il se ravisa. Elle était aussi dangereuse qu'un baril de dynamite.

— Il n'y a rien de précieux à Alb, dit-il. Rien qui puisse faire le bonheur du Premier Ministre. Sarma serait plus intéressant. L'uranium...

Lord Leighton fronça les sourcils.

— Je sais, je sais, bougonna-t-il. Je vois que vous avez mal compris. Ce ne sera qu'une brève expérience, au mieux. Vous ne resterez que quelques instants en Alb, et puis je vous ramènerai. Parce que, si je puis vous envoyer volontairement en Alb, grâce à un réglage préliminaire, je pourrai vous ramener à l'instant que je choisirai. J'en suis certain.

Blade en était moins sûr. Et il comprit pourquoi Lord L ne s'était pas confié à J.

— Vous voulez dire, monsieur, que c'est dans un sens une expérience toute nouvelle et que vous n'offrez aucune garantie ?

Il laissa son regard errer sur les parois monstrueuses de l'ordinateur géant.

— Ce n'est pas vraiment le même ordinateur, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

Lord L fourra son registre sous son bras et croisa ses fragiles mains veinées de bleu sur sa blouse blanche. Il fit à Blade la grâce d'un de ses plus beaux sourires. Comme l'aurait dit J, il était patelin.

— Quand êtes-vous revenu de votre dernière excursion dans la Dimension X, mon garçon ?

— Il y a six mois.

J insistait catégoriquement sur ces six mois d'intervalle, le temps de s'assurer que le tissu cérébral de Blade n'avait pas été endommagé.

— C'est cela. Six mois. Et pendant ces six mois j'ai travaillé tous les jours, jusqu'à dix-huit heures par jour, sur cet appareil. Bien sûr que ce n'est pas le même ordinateur, Richard. La science ne peut jamais rester stationnaire.

Blade cligna des yeux et feignit de réfléchir. Feignit seulement, car il savait déjà ce qu'il allait faire, ce qu'il devait faire : procéder à l'expérience. Peu importait qu'elle fût nouvelle et dangereuse. Il n'avait pas le choix. Personne ne pouvait le remplacer. C'était son boulot. Son devoir.

Il fit un signe de tête bref à Lord L.

— D'accord, monsieur. Voyons si vous pouvez me renvoyer en Alb. Allons-y.

Lord L se traîna, de sa démarche de crabe, vers le bouton rouge. Il agita la main.

— Brave petit. Bonne chance.

Il pressa le bouton.

Des voyants s'allumèrent au tableau de contrôle. Des aiguilles tournoyèrent. Blade sentit la démangeaison du courant palpiter dans ses veines et ses artères. Bientôt, ce serait la douleur, une douleur plus vive encore, et puis l'explosion d'un univers. Il serait lancé, projeté, ni en haut ni en bas ni à l'extérieur, mais dans une autre dimension. Il se réveillerait nu comme un nouveau-né dans un pays inconnu, étrange, et la lutte pour la vie commencerait. Il...

Blade s'aperçut soudain que quelque chose n'allait pas. Il éprouvait une douleur, oui, mais ce n'était que le courant qui le traversait, agissait sur ses nerfs, sur ses os. La douleur. Blade voulut hurler, mais ses mâchoires étaient paralysées. Il était toujours dans le fauteuil, toujours dans la cabine de verre, dans la Dimension N. Il éprouvait une sensation de brûlure mais n'était pas brûlé. Il n'y avait aucune odeur de chair grillée. De longues étincelles bleues jaillissaient de ses doigts et de ses orteils, et un halo crépitant encerclait sa tête. Et puis il y eut de la fumée.

De la fumée dense, épaisse, brune, se déversant des entrailles de l'appareil dans la petite cabine. Des éclairs fourchus se croisaient dans la pièce et à leur lueur intermittente Blade vit Lord L chanceler vers le tableau de contrôle. Le vieux savant était plié en deux, toussait et

s'abritait les yeux tout en manipulant fébrilement des leviers et des manettes.

Il pressa un dernier bouton. Le courant fut coupé. Blade cassa les fils, écarta les électrodes, et il allait quitter le fauteuil quand il se figea et ouvrit de grands yeux.

Entre Lord Leighton et lui il y avait une spirale de fumée brune. Elle ondulait, se tordait, prenait forme et puis elle cessa d'être de la fumée et devint...

Quoi ? Qu'était-ce donc ? Pour une des rares fois de sa vie, Blade sut ce qu'était la pure terreur physique. Non pas de l'homme qui se tenait là, si c'en était un, mais de sa brusque apparition. Blade hésita, les mains crispées sur les accoudoirs, réagissant à la dose massive d'adrénaline qu'infusait la peur dans son corps.

La créature avait peur aussi. Et elle agit. Elle poussa un hurlement aigu de rage et de terreur et se rua sur Lord Leighton. Dans la main droite, levée pour tuer, elle brandissait une grossière hache de pierre. Le vieux savant recula contre les contrôles, les mains devant lui pour se protéger, et il glapit d'une voix chevrotante :

— Au secours, Richard ! Au secours ! Empoignez-le !

À trois mètres derrière la créature, Blade bondit et la plaqua au sol. Ses jambes étaient couvertes d'un poil épais, et elle avait une odeur âcre d'animal. Elle était petite, moitié moins grande que Blade, mais solide et gonflée de muscles. Et aussi rapide qu'un chat.

Lord L criait quelque chose que Blade ne comprenait pas. Pas le temps. La créature s'était relevée et le frappait avec la hache. Blade para le coup, saisit le poignet et envoya l'arme voler à l'autre bout de la pièce. La bouche s'ouvrit et de longs crocs menacèrent la gorge de Blade. Il repoussa la tête et frappa d'un monstrueux contre du droit. Il manqua la mâchoire et faillit se fracturer la main sur un crâne énorme.

Un flot constant de grondements furieux jaillissait de la gorge de la chose. De petits yeux renfoncés regardaient Blade avec haine. La créature hurla et tenta de frapper avec ses longs ongles.

— Orgggggggghhhhh — Orgggggg — Ohrrrrrrrrrrr...

Blade entendit, comme de très loin, la voix de Lord Leighton :

— Attention, Richard ! Je vous en prie, faites attention ! Ne le tuez pas ! Ne le tuez pas ! Ne lui faites pas de mal ! Pour l'amour du ciel, ne le tuez pas !

En sueur, Blade n'eut pas le temps de goûter l'ironie. Il était bien trop occupé à empêcher la chose de le tuer, lui. Inlassablement il luttait pour repousser les crocs de sa gorge, en s'efforçant de mettre la

bête K.-O., de lui porter même un coup mortel et au diable Lord L, mais la créature était aussi rapide et glissante qu'un serpent huilé. Elle ne cessait de bondir sur Blade en poussant ses Orrggggggg, orgggg.

Blade fit enfin ce qu'il aurait dû faire immédiatement. Il recula. La chose le considéra, les épaules voûtées, les longs bras pendant jusqu'aux genoux, la mâchoire en avant, l'air perplexe et dérouté.

Blade écarta les pieds et expédia un direct du droit à la mâchoire prognathe, de toutes ses forces. L'homme, l'animal, la chose, la créature s'écroula en tas. Blade, haletant, saignant d'une dizaine d'égratignures et de morsures, la contempla.

Lord Leighton se précipita et saisit le bras de Blade. Le vieil homme était livide, ruisselant de sueur, tremblant d'appréhension et de joie. Il dansa littéralement autour de la silhouette affalée sur le sol caoutchouté de la chambre d'ordinateur. Les mots se bousculèrent, incohérents, à peine compréhensibles.

— Ne lui faites pas de mal, il ne faut pas lui faire de mal, du calme. Un prix, Richard. Un prix ! Dépasse mes rêves les plus fous ! Un trésor, un véritable trésor. Ne lui faites surtout pas de mal. Quelque chose a mal marché... mal marché et...

Blade passa une main sur ses yeux.

— Certainement, monsieur. Quelque chose n'a pas marché du tout. Qu'est-ce que c'est ? D'où ça vient ? Qu'est-ce que nous allons en faire ?

Lord L l'ignora. Il était accroupi à côté de la chose, examinait le corps velu, le caressait comme un bébé.

— Je ne sais pas, Richard. Peu importe. Pas le temps maintenant. Mais il doit venir d'une autre dimension, un écart de temps et un développement parallèle possible et des millions, peut-être des milliards d'années... Je...

Lord Leighton se releva brusquement. Il regarda Blade dans les yeux.

— Top secret désormais, mon garçon. Secret absolu. Personne ne doit être au courant de ça ! Absolument personne. Vous le comprenez, mon garçon ? N'est-ce pas ? Un ordre, Richard, c'est un ordre absolu.

— Et J ?

Lord L fit une grimace, hésita et répondit du bout des lèvres :

— Bien sûr. J. Je suppose qu'il doit savoir. Mais personne d'autre. Personne. Maintenant vous allez rester là et le surveiller pendant que je vais chercher une seringue et un soporifique, il faut que je l'endorme, je suppose. Le maintenir inconscient un moment. Forcément. Sans ça il va se détruire ou nous forcer à le détruire. J'en

ai pour une seconde.

Blade contempla la créature. Elle respirait bruyamment, par de larges narines dilatées et plates. Il y avait un peu de bave mousseuse autour de la bouche. Elle ne bougeait pas. Blade avait encore mal à la main et au bras, à la suite du coup qu'il lui avait décoché.

Blade renifla l'odeur de brûlé de l'ordinateur. Il sourit, puis il se mit à rire. Le vieux avait réellement loupé son coup, cette fois. Six mois de travail disparus en fumée, et Lord L avait fait apparaître on ne savait quel démon velu d'on ne savait quels limbes.

Il poussa un peu la créature inerte de son pied nu. Le poil était long et rude, poisseux de sueur et de saleté, et l'odeur qui s'en dégageait couvrait rapidement celle de la fumée.

Blade riait encore quand Lord L revint avec un plateau sur lequel il y avait une seringue et plusieurs petits flacons de liquide incolore. Le savant jeta un regard lourd de reproches à Blade, tout en emplissant la seringue.

— C'est une affaire très sérieuse, Richard. Il n'y a pas de quoi rire. Nous avons probablement fait la plus grande découverte scientifique de tous les temps. Une affaire sérieuse. Très.

— Oui, monsieur. Mais maintenant ? Qu'allons-nous faire ?

Lord L regarda autour de lui comme s'il s'attendait à voir des espions bondir de l'ordinateur grillé.

— Nous devons être très prudents et très rusés. Et nous avons beaucoup de travail. Tous. J'ai déjà donné des ordres pour faire dégager toutes les antichambres. La première chose à faire, Richard, c'est que vous alliez immédiatement chercher J. Inutile de tenter de lui expliquer cette histoire. Je m'en chargerai. Allez, dépêchez-vous.

— Vous permettez que je m'habille d'abord, Lord Leighton ? demanda Blade.

Le savant ne l'entendit même pas.

CHAPITRE III

Le mois qui suivit fut certainement le plus frénétique de la vie de Blade. Lord Leighton, qui avait toujours eu un caractère d'adjudant et de négrier, trouva en lui des ressources insoupçonnées et atteignit un état de fureur démoniaque qui épuisa Blade et J, tous deux plus jeunes que lui. Tous trois devinrent des maîtres du mensonge. La grande terreur du savant, son cauchemar, c'était que le monde apprenne l'existence d'Ogar – comme on avait appelé la créature, à cause des sons qu'elle émettait – et lui arrache son trésor avant qu'il ait fini de l'étudier.

Quand l'énorme complexe secret avait été creusé sous la Tour de Londres, quelqu'un avait eu l'idée d'y adjoindre une cellule, un cachot moderne, au dernier sous-sol. Ce fut dans cette cellule que Blade transporta Ogar une fois que Lord L eut vidé les lieux de tout le personnel. Ce fut là qu'Ogar dormit de son sommeil artificiel, nourri par perfusion, pendant que Lord L effectuait amoureusement un bertillonnage détaillé en fredonnant joyeusement. Lorsque J suggéra inconsidérément qu'un anthropologue expert pourrait être convoqué, le vieux monsieur entra dans une violente colère.

J et Blade durent quitter leurs appartements pour s'installer dans des quartiers situés bien au-dessous du complexe de l'ordinateur de la Tour. Là, ils se suffisaient à eux-mêmes, sans jamais avoir besoin de s'aventurer au-dehors. Il n'y avait pas d'ascenseur – il s'arrêtait au niveau supérieur – et le seul moyen d'accès était un étroit escalier gardé par une porte d'acier massive toujours verrouillée. Au-dessus de leur tête, les petits ordinateurs bourdonnaient de nouveau, tout le personnel avait repris son travail et les mesures de sécurité avaient été doublées.

La hache de pierre fut envoyée, avec des précautions infinies de sécurité, pour une expertise. Trois jours plus tard, le rapport arriva et Lord L le leur communiqua.

MANCHE – ce bois nous est inconnu. Pourrait être une espèce de bois de fer estimé disparu depuis le paléolithique inférieur. Le travail suggère une culture qui nous est inconnue.

HACHE – ce macrolithe est aussi un mystère. Nous n'avons jamais

rien vu de semblable. C'est indiscutablement du quartz, mais avec un mélange de malachite, de quartzite et de schiste. Selon les connaissances actuelles c'est impossible, et pourtant des analyses répétées l'indiquent. Il est possible qu'une telle fusion soit produite par la chaleur, auquel cas cette chaleur devrait approcher celle de l'astre solaire lui-même. Encore une fois, le travail ne suggère aucune culture connue.

Au bas du rapport, quelqu'un avait griffonné : *Cher Leighton, qu'est-ce qui se passe donc ?*

Cette question irrita fort Lord L.

— Ils vont fatalement se mettre à fouiner, tôt ou tard, dit-il à Blade et à J.

— Raison de plus pour ne pas perdre de temps, répliqua J, qui avait son plan et le gardait pour lui.

À la fin de la première semaine, Lord Leighton les convoqua dans la cellule et, tandis qu'ils étaient réunis autour du lit de camp sur lequel dormait Ogar, il leur fit son premier rapport complet. La cellule était maintenant imprégnée de l'odeur corporelle de la créature velue.

Lord L, armé d'une règle, pointa, piqua et expliqua. On aurait cru, dit plus tard J en manière de plaisanterie, qu'il avait lui-même engendré cette chose étrange.

— Ogar, déclara Lord L, vient d'une autre dimension. Une Dimension X. il est très important de ne pas l'oublier.

Blade, se rappelant la lutte sanglante dans le cœur de l'ordinateur, pensa qu'il ne risquait certainement pas de l'oublier.

— Poursuivez, Leighton, grogna J, et tâchez de vous rappeler à qui vous parlez. Richard et moi ne sommes pas des savants. Alors soyez simple.

Lord L sourit.

— Je vais essayer. Mais dites-vous bien que tout ce que je pourrai dire, toutes les descriptions ne seront que des analogies, et non une déclaration de fait... Nous savons que dans notre propre dimension, la Dimension Normale, notre propre monde, l'évolution se développe suivant des lignes parallèles, mais à un rythme plus lent ou plus rapide, dans les parties du monde lointaines ou isolées. Donc, pour commencer, il me faut un modèle, un modèle théorique et abstrait pour me guider. J'en ai choisi un. J'ai choisi, a priori, de partir du principe qu'Ogar vient d'une dimension, d'un monde assez semblable au nôtre mais à un stade de développement beaucoup plus primitif. En somme, quand l'ordinateur a mal fonctionné et qu'Ogar a été arraché à son univers, sa dimension, il a laissé derrière lui un monde semblable au nôtre il y a un demi-million d'années.

J, toujours pratique et pensant au Premier Ministre, apprécia cette nouvelle. N'y aurait-il pas, dans une telle dimension, de l'or, du pétrole, et tout le reste ? Des richesses intactes, que l'Angleterre pourrait exploiter une fois le télétransport mis au point ?

Lord L frappa avec sa règle le crâne aplati de la créature.

— Là, nous avons une énigme, avoua-t-il. Ce n'est pas un pithécanthrope. Il est loin de Cro-Magnon, encore qu'il marchait debout, pendant les brefs instants où nous l'avons vu se déplacer de lui-même. La boîte crânienne est plate et les arcades sourcilières très proéminentes. Cependant, les bras et les jambes sont minces et bien développés, le corps est protégé par des poils et par un sous-poil additionnel pour garantir du froid. Cela, déjà, nous est totalement inconnu... une race sous-humaine avec un sous-poil comme en ont certains chiens.

— Qu'est-ce qui le fait sentir comme ça ? demanda Blade.

J s'efforça de ne pas rire. Lord L fronça les sourcils mais répondit :

— Simple odeur animale. Ogar n'a jamais pris un bain de sa vie. Avec le temps, une carapace protectrice de graisse, de sueur et de terre s'est formée. Elle doit être bien commode par mauvais temps.

Ogar se retourna sur le lit de camp. Malgré les doses massives de soporifique, il se tournait et se retournait fréquemment et il était même tombé du lit plusieurs fois. Blade, le seul qui soit assez fort pour le soulever, était alors appelé à la rescousse. Et prenait une douche aussitôt après pour se débarrasser de la puanteur.

Lord L poursuivit son exposé ; il tapa légèrement sur la mâchoire velue.

— Les dents sont assez semblables aux nôtres, mais plus grandes, et les dents de sagesse sont absentes. Les canines sont longues, comme des crocs, voyez ?

Blade portait encore les marques profondes des morsures infligées au cours de la brève lutte.

Lord Leighton se rapprocha du lit. Il saisit une poignée de cheveux derrière la tête d'Ogar et la souleva. Du bout de sa règle, il indiqua la nuque.

— Le plus surprenant, c'est le *foramen magnum*. Identique au nôtre, ou si proche que la différence est négligeable. Il marche donc debout et le tronc cérébral est vertical. Ogar, mes chers amis, est un être humain. Ou bien proche de l'être. J'aimerais pouvoir faire une phylogénie, la recherche de la généalogie de l'organisme, mais c'est impossible puisqu'il n'est pas de notre dimension.

Pendant deux heures, Lord L fit une conférence sur Ogar. Blade

écoutait avec patience, supportait l'odeur et se demandait ce que mijotait J. Il ne doutait pas une seconde que son chef avait une idée derrière la tête, il connaissait J depuis trop longtemps pour ne pas connaître la signification de ce sourire secret.

Mais ce fut Lord L qui fit exploser la première bombe. Deux jours plus tard, Blade fut réveillé par un bruit de marteaux pneumatiques, un bruit lointain mais auquel il était impossible de se méprendre. À la table du petit déjeuner, J expliqua ce qui se passait.

— De notre point de vue, le vieux savant a perdu les pédales, mais de son point de vue à lui c'est parfaitement logique. Il fait construire une caverne pour Ogar.

Blade resta la fourchette en l'air.

— Une caverne ?

— Oui, mon garçon. Une grotte, une caverne. Ogar va y vivre quand il émergera de son sommeil. Et vous aussi.

— Moi ? Quoi, moi aussi ?

— Vous allez vivre dans la caverne. Avec Ogar.

Blade laissa tomber sa fourchette.

— Il n'en est pas question !

— Que si. Je vous en donne l'ordre. Je regrette, Richard, mais c'est indispensable. Je dois lui faire plaisir, et le pousser à réparer son ordinateur. Il ne pourra jamais le réparer en huit jours si je ne le harcèle pas, et il ne fera rien s'il est fâché. Vous devez être un bon garçon et accepter.

Blade gémit et refoula les gros mots qui lui venaient aux lèvres.

— Mais pourquoi ? Pourquoi diable doit-il avoir une caverne et pourquoi devrais-je vivre avec ce... ce... je ne sais quoi ?

J, généralement taciturne et sans humour, savait parfois sourire.

— Vous voulez parler d'Ogar ? Notre invité ?

Blade le foudroya du regard. Il essaya de penser à des femmes. Des filles parfumées, aux seins pulpeux, aux jambes lisses. Cette vie monastique commençait à lui peser. J démolit tout cela.

— Lord L a déduit qu'Ogar, dans sa dimension, vivait dans une caverne. Il a sans doute raison. Il va donc lui donner une caverne. Et un feu – il a déjà fait installer un système d'aération – et il va jouer des bandes reproduisant les bruits de la nuit qu'Ogar avait probablement l'habitude d'entendre. Il y aura de la viande, crue... il trépigne d'impatience pour savoir si Ogar la mange crue ou la fait cuire, et il va filmer tout ça. Autrement dit, il veut un document sur Ogar vivant dans son habitat naturel. Ou ce qu'il croit être son habitat naturel. Ce n'est pas une mauvaise idée, vous savez.

— C'est une idée stupide, grommela Blade. Cette créature est dangereuse, bon Dieu, je suis bien placé pour le savoir !

J négligea l'interruption. Il connaissait son Blade.

— Vous n'avez pas peur, Richard. N'essayez pas de me raconter d'histoires. Vous vous ennuyez, vous vous agitez et vos belles amies vous manquent. Mais il faut que vous fassiez cela, qui cadre exactement avec mes projets.

Sur ce, J révéla son plan à Blade, qui ne put s'empêcher de rire : Lord L allait recevoir un sacré choc !

— De plus, reprit J, vous aurez une massue et Ogar n'en aura pas. Vous serez vêtu d'une peau de bête quelconque et Ogar sera, comme d'habitude, entièrement nu. Cela, en soi, devrait vous donner un avantage psychologique énorme. Même une créature comme Ogar est désavantagée si elle n'a pas de culotte.

Blade quitta la table, il n'avait plus du tout faim.

Une assez vaste caverne avait été creusée dans le rocher. Des ventilateurs silencieux maintenaient un courant d'air frais. Un petit feu avait été préparé au centre de la caverne, une cruche d'eau fournie et Lord L avait installé des caméras et un équipement de prise de son dans des recoins secrets. Ogar était toujours sous l'effet des soporifiques, dans sa cellule.

Lord Leighton, de plus en plus extasié, ne cessait de parler en procédant aux derniers préparatifs.

— Ogar sera terrifié quand il émergera de son sommeil. Ce sera l'instant critique. Et fort intéressant de surcroît. Je compte sur les bruits de la nuit pour le maintenir à l'intérieur de la caverne. Si je ne me trompe pas, il n'ira pas s'aventurer dehors, la nuit, il se servira de la caverne comme d'un abri, et du feu pour se protéger des bêtes sauvages. À ce que je crois, il restera très tranquille, réfugié près de son feu.

— Et s'il n'y reste pas ?

Le vieux savant sourit.

— Alors, mon cher ami, il faudra le maîtriser. Après tout, vous êtes là pour ça. Vous l'avez déjà fait. Non, je ne prévois aucune difficulté.

Blade ne partageait pas sa confiance.

— Ogar aura faim. De viande. Probablement de viande crue. Ça pourrait lui faire oublier ses bonnes manières, monsieur. Il risque de ne pas suivre le scénario.

Il ne jugea pas nécessaire d'ajouter que lui-même représentait cent bons kilos de viande fraîche sur pied.

— Il aura de la viande, assura Lord L. J'ai fait tuer un bœuf hier. Vous, Richard, vous allez lui offrir la viande en signe d'amitié. Maintenant, allons le chercher.

Blade porta Ogar dans la caverne et l'étendit près du feu. Leighton fit un essai de bandes sonores et les bruits de la nuit emplirent la grotte. Blade, seul près d'Ogar endormi, sentit un frisson lui courir dans le dos. C'était terriblement réaliste. Et atavique. Les flammes vacillantes faisaient danser les ombres. Ogar dormait, sa figure bestiale sur son avant-bras velu. Au-dehors, dans l'obscurité, les rugissements, les grondements et les cris de mort des grands mammifères et des reptiles géants montaient de la stéréo avec une étrange authenticité. Pendant un moment, le temps recula d'un million d'années et Richard Blade se retrouva seul et nu dans la nuit primitive.

Les heures passèrent. Ils observaient Ogar par des judas adroitement disposés. Blade, uniquement vêtu d'un pagne de peau de bête, armé d'une massue, commença à se prendre au jeu. Dans un sac de peau grossièrement tannée, il transportait plusieurs grands morceaux de viande crue légèrement faisandée. Il attendit patiemment son entrée en scène, impassible, ses muscles puissants détendus.

J, qui surveillait attentivement Blade, s'émerveilla du changement survenu chez son meilleur agent. Il comprenait mieux comment Blade avait survécu à quatre voyages dans la Dimension X. Blade était comme un caméléon. À le voir à présent, pensa J, il vit réellement il y a un million d'années. Il est vraiment un homme des cavernes.

Enfin Ogar s'agita. Lord Leighton gesticula fébrilement. Tout avait été répété à l'avance et chacun savait ce qu'il avait à faire. Le vieux savant pressa un bouton et les bruits de la nuit commencèrent. D'abord un hideux hurlement, puis un sifflement et les sons d'un combat à mort avec, pour finir, un grand cri de triomphe et un gémissement d'agonie.

Ogar ouvrit les yeux, il roula sur le côté, se releva sur les genoux et regarda autour de lui, la tête penchée, l'oreille tendue. Il gronda et montra ses crocs. Puis il se redressa et fit quelques pas, debout mais les épaules voûtées, ses longs bras pendant jusqu'à ses genoux, il était manifestement perplexe. Il fit le tour de la caverne, examinant tout, sans cesser de gronder. De temps en temps il s'arrêtait pour écouter les bruits du dehors.

Un tas de fagots avait été placé dans un coin. Ogar les regarda, grogna, puis en prit plusieurs et les jeta sur le feu. Les flammes bondirent. Ogar se mit alors à fouiller le sol de la caverne. Il était irrité, en colère. À plusieurs reprises, il se frappa la poitrine en

grondant.

La hache de pierre ! Ogar cherchait sa hache.

Lord L, incapable de se maîtriser plus longtemps, mourant d'envie de partager sa joie, se glissa près de Blade et chuchota :

— J'ai compris. Je crois avoir compris. Ogar est un australopithèque. Ou ce qui correspondrait à un australopithèque dans notre monde. Vieux de six cent mille ans ! Je...

Blade porta un doigt à ses lèvres. Ils se serrèrent l'un contre l'autre devant le même judas. Ogar, malgré les bruits hideux de la nuit, semblait avoir perçu le chuchotement. Il courut se réfugier dans le fond, de l'autre côté du feu et y resta tapi, les crocs dénudés, ses petits yeux fixés sur l'entrée de la grotte. Son poing frappait sa poitrine et de sa gorge montait un sourd grondement.

Lord Leighton effleura le bras de Blade et sourit.

— Je crois qu'il est temps d'y aller maintenant, Richard. Il vous attend.

CHAPITRE IV

Longtemps avant que Blade entre dans la caverne, Ogar savait qu'il arrivait. Il battit en retraite dans le coin le plus profond de la caverne et se ramassa sur lui-même, montrant les crocs et grondant. Le petit corps velu tremblait de peur mais la grande tête macrocéphale s'avavançait et se balançait dans un mouvement de défi.

Blade entra dans le cercle de lumière du feu et s'arrêta. La massue pendait à sa main droite. Il voulait qu'Ogar la voie bien.

Les petits yeux rouges d'Ogar l'examinèrent. Les narines dilatées frémissaient et un grondement différent monta de sa gorge quand il sentit la viande crue que portait Blade.

Blade essaya de donner à sa voix l'intonation idéale. Il était certain qu'il n'aurait droit qu'à une seule chance. Si Ogar avait trop peur de lui, il attaquerait. Si Ogar éprouvait du mépris, s'il se croyait le plus fort, il attaquerait. Il fallait trouver le ton et l'attitude justes et tout dépendait de ces premières secondes d'équilibre précaire.

Blade jeta la massue loin de lui. Il frappa légèrement sa poitrine et dit d'une voix très douce :

— Ogar... Ogar... Ogar...

Il chantonnait presque, comme pour calmer un bébé.

Ogar resta dans son coin. Son regard avait suivi la trajectoire de la massue, s'y était posé un moment, et puis était revenu vers Blade. Il gronda tout bas.

Lentement, Blade fit un geste d'amitié. Il sourit. Il ne cessait de parler, de murmurer des mots sans suite. Au bout d'un moment, il plongea une main dans son sac et en retira un grand morceau de viande crue. Les narines d'Ogar palpitèrent. De la salive coula de sa bouche.

Blade tint la viande devant lui et attendit. Ogar la regardait. Blade continua de parler, d'une voix berceuse, douce, persuasive. Et d'observer.

Soudain, Ogar tendit la main. Il ne grondait plus. De sa gorge jaillit un son qui était peut-être un véritable mot. Quelque chose comme « Ouhounouah ». Ogar le répéta :

— Ouhounouah.

Il n'y avait pas à s'y tromper. Ogar demandait que Blade lui donne la viande.

Blade sourit et lança le morceau. Ogar l'attrapa adroitement au vol, le renifla, grommela et clopina vers le tas de fagots. Il choisit un bâton, le plus pointu, et le ficha dans la viande. Puis il la porta vers le feu et la tendit aux flammes.

Blade, aussi fasciné que Lord L ne bougea pas. Il fredonnait tout bas une sorte de berceuse.

Ogar prenait soin de maintenir le feu entre lui et Blade. Il laissa griller la viande tout juste assez pour la saisir, puis il la dévora en deux bouchées. Ses petits yeux ne quittèrent pas Blade un instant.

Blade lança un autre morceau. La manœuvre se répéta. Cette fois, Ogar en fit trois bouchées, se frotta le ventre et prononça quelque chose comme : « Gooooounah – nah. »

Blade hocha la tête sourit et répéta :

— Gooounah-nah.

Ogar parut surpris. Il pencha la tête de côté, considéra Blade d'une manière différente, secoua la tête comme pour une mystérieuse négation, se gratta vigoureusement la poitrine, y trouva dans les poils une bestiole quelconque qu'il fourra dans sa bouche. Puis il se mit à quatre pattes et reprit son examen de Blade.

Blade ne cessait de parler. Et de sourire. Ogar le regardait en se grattant. Soudain, un rugissement terrible retentit au-dehors. Ogar se tourna vers l'entrée de la caverne. Il croisa ses longs bras, les serra contre lui et se balança en émettant de petits gémissements plaintifs. Ogar était terrifié de ce qu'il y avait là dehors dans la nuit. Il semblait avoir oublié Blade, qui se souvenait de ce qu'avait dit Lord L, de la durée d'attention d'Ogar : « Probablement fort courte. Celle d'un enfant de trois ou quatre ans, sans doute. »

Blade passa au second acte. Il alla à l'entrée de la caverne. Il brandit le poing. Il lança son plus formidable rugissement de défi. Tarzan lui-même n'aurait pu faire mieux !

Quand il se retourna, Ogar frappait l'une contre l'autre ses longues mains velues et Blade aurait juré qu'il souriait, qu'il riait même. La grande gueule était ouverte, les crocs étincelaient, et il en sortait un son évoquant à la fois la hyène et l'âne :

— Arhh-ahh-ahhh-ahhhh-ahh...

Ogar applaudissait.

Blade marcha lentement vers la massue. Aussitôt, Ogar fut sur la défensive. Il suivit Blade des yeux et se remit à gronder tout bas. Blade

continua de marcher posément vers la massue, sans cesser de parler d'une voix apaisante :

— Pas de quoi avoir peur, mon petit vieux. Je suis ton ami, souviens-toi. Je veux simplement te le prouver. Regarde bien, Ogar. Observe attentivement.

C'était bien ce que faisait Ogar. Lorsque Blade se baissa pour ramasser la massue, il gronda et se frappa la poitrine. Blade se retourna pour montrer l'arme, pour prouver que ses intentions n'étaient pas mauvaises, mais Ogar avait quitté le feu pour se réfugier de nouveau dans le fond de la caverne, terrifié mais fanfaron ; il sautait sur place en poussant des grognements de rage et en se tapant sur la poitrine. Du bluff pur et simple, pensa Blade. Il en faudrait beaucoup pour qu'Ogar ose l'attaquer à présent. Ogar n'était pas fou. Blade avait la massue et Blade était deux fois plus grand que lui. Ogar comprenait fort bien ce genre de choses. À moins que Blade lui-même passe à l'attaque, il n'y aurait sûrement pas d'ennuis.

Blade n'oublia pas toute prudence. Il avança lentement, posément, sans cesser de sourire et de parler. Il brisa la massue sur son genou et jeta les morceaux dans le feu. Ogar interrompit ses grondements et ouvrit des yeux ronds.

Blade l'ignora. Il alla s'asseoir en tailleur près du feu. Il tira de son sac un morceau de viande, ramassa le bâton dont Ogar s'était servi, et fit rôtir la viande à la flamme. Du jus tomba en grésillant. L'odeur emplit la caverne. Au-dehors, les sons épouvantables retentissaient toujours.

Blade préférait généralement ses steaks bleus. Après avoir laissé la viande refroidir quelques instants, il y enfonça les dents et la savoura. Il ne s'était pas douté qu'il avait aussi faim. Du coin de l'œil, il surveillait Ogar.

Ogar bavait. Il émit des sons, des mots, et se traîna lentement vers le feu à quatre pattes. Blade feignit de ne pas le voir et continua de manger. Quand la puanteur lui apprit qu'Ogar était tout près de lui il releva la tête, sourit, prit un morceau de viande dans son sac et le tendit, au-dessus du feu. Cette fois, Ogar devrait le prendre dans sa main.

Ogar hésitait. Il regarda Blade et dit :

— Rourrr – ouhh – grouhouhou-ounah – ounah.

Blade rit et balança le morceau de viande devant Ogar. Ogar tendit la main et la retira vivement. Blade continua de le tenter. Ogar bavait de plus belle. Il avança de nouveau la main vers la viande, hésita, et puis d'un mouvement preste il l'arracha de la main de Blade. Pendant un instant, leurs doigts se touchèrent. Blade éprouva un choc

bizarre, un crépitement électrique, comme s'il avait touché un serpent frais et vibrant.

Ogar l'avait de nouveau oublié. Il se chercha un autre bâton, embrocha la viande, la fit brièvement rôtir et la dévora. Il essuya sa bouche avec sa main, et sa main sur son torse velu. Puis il recommença à s'épouiller, cherchant de nouvelles bestioles comestibles.

Blade l'observait en pensant que Lord Leighton devait être dans un paroxysme de joie. Il enregistrerait tout cela, sur film et bande sonore, pour la postérité et sa propre gloire. Comme s'il avait besoin de ça !

Blade songea au plan de J et son sourire devint ironique. Ce serait une sacrée bataille. Lord L n'était pas homme à abandonner un trésor comme Ogar sans lutter à mort.

Ogar choisit ce moment pour déféquer, littéralement sous lui. Il était accroupi près du feu, ayant apparemment oublié Blade, et soudain il grogna et lâcha tout. Ce fut un épouvantable gâchis et l'odeur fut atroce. Pire encore que celle d'Ogar lui-même.

Quand il eut fini, Ogar s'écarta un peu et se remit à son épouillage. L'odeur persista. Blade fit une grimace.

Ogar, béatement ignorant de son incongruité, grommela et gratta vigoureusement ses organes génitaux, à deux mains. Il adressa à Blade un bon sourire. Ou du moins ce fut l'impression qu'il donna.

Il était temps de partir. Blade se leva et s'éloigna du feu. Ogar le suivit des yeux. Blade lui sourit, se tapa la poitrine, joignit les mains contre sa joue et bâilla. Ogar cligna des yeux.

Blade s'arrêta à l'entrée de la caverne et se retourna. Ogar était debout. De nouveaux sons émergeaient de sa gorge. Il tendit une main à Blade. Lentement, Blade retourna près du feu.

— Aahh nah gouhou – nah, nah, gah gouhou nah gouh.

— Tout à fait d'accord avec toi, mon vieux, répondit Blade, mais je dois vraiment te quitter maintenant. Bonne nuit, Ogar.

— Nah gouh.

Ogar tomba à genoux. Il leva les yeux vers Blade et agita un moment les mains. Puis il pencha sa figure sur les pieds de Blade en marmonnant des sons serviles. Blade lui sourit et posa légèrement une main sur l'épaule velue. Ogar frémit et trembla mais ne s'enfuit pas. Blade lui donna le dernier morceau de viande.

La divinité venait de lui être conférée.

CHAPITRE V

Durant les quelques jours suivants, Blade vécut presque constamment avec Ogar. Il maîtrisa rapidement les divers sons rudimentaires qui servaient de langage à la créature et ceux-là, accompagnés de gestes – et là Ogar se révéla très prompt à comprendre – leur permirent plus ou moins de converser. Ogar était tout à fait servile et respectueux. Blade était le dieu qui apportait la viande.

Ogar n'avait pas l'air de trouver bizarre qu'il fasse toujours nuit et que les terribles bruits nocturnes ne cessent jamais. Cette discontinuité temporelle impressionna particulièrement Lord Leighton.

« Aucun sens du temps, nota-t-il dans son registre. On peut en conclure qu'à ce stade de développement il ne prévoit pas la mort pour lui-même, ne la comprends pas chez les autres êtres. La mort est un mystère pour lui, plus encore à cause de sa totale ignorance. »

Finalement J, après une suite de conversations avec le Premier Ministre, révéla sa surprise. Lord L fut pris de court.

J aborda la question un soir à dîner, après avoir attiré dans un piège habile le vieux savant qui ne se doutait de rien. Blade, devant un steak presque aussi cru que ceux qu'il partageait avec Ogar, ne se mêla pas à la discussion, en bon subordonné qu'il était.

— L'ordinateur est donc réparé ? demanda J. Nous pouvons envoyer Richard dans la Dimension X quand nous voudrons ?

Lord L, préoccupé par ses notes et touchant à peine à son assiette, hochait vaguement la tête.

— Oui, je pense. Mais ne m'ennuyez pas avec ça maintenant, J. Ça peut attendre. Pour le moment, Ogar est beaucoup plus important que la Dimension X.

J attendit d'avoir avalé sa bouchée, puis :

— Écoutez-moi, Leighton. Dites-moi, pouvez-vous régler l'ordinateur exactement comme il l'était quand il a mal fonctionné et qu'Ogar nous est arrivé ?

Lord L commença à flairer des ennuis. Il posa ses notes et foudroya J du regard.

— Je suppose que je le peux. Où voulez-vous en venir, J ?

Blade baissa les yeux sur son assiette. Il savait bien ce que mijotait J. Il attendit l'explosion.

Elle vint. J ne ménagea pas le vieux savant :

— Le Premier Ministre veut que Blade parte immédiatement. Dès que possible. Ogar devra partir avec lui. Tous deux ensemble par l'ordinateur, pour arriver dans la dimension d'Ogar. Je suis certain que vous comprendrez les avantages de cela. Dick aura un ami, un guide. Pour une fois, il ne partira pas seul à l'aventure. Je...

Les yeux léonins de Lord L étincelèrent.

— Je vois que vous avez conspiré derrière mon dos. Que vous avez couru raconter des histoires au Premier Ministre, contre moi. J'avoue que je suis surpris. Je n'aurais pas cru ça de vous, J. Mais vous perdez votre temps. Je suis à la tête de ce projet. Moi, et moi seul. J'enverrai Blade dans la Dimension X à mon heure, quand je voudrai, quand je serai prêt, pas avant. Et en aucun cas Ogar n'ira avec lui. Perdre Ogar, maintenant ? Le renvoyer dans sa propre dimension ? Vous avez perdu la tête, J !

J secoua la tête, avec plus de regret que de colère.

— Vous vous trompez, vous savez. Du tout au tout. C'est le Premier Ministre qui dirige la partie. Il tient les cordons de la bourse. Soyez réaliste, mon cher Leighton. Le Premier Ministre veut des résultats. Tout de suite. Des résultats pratiques. Qu'il pourra montrer à la Commission des Fonds secrets. La solution c'est la dimension d'Ogar. Vous avez dit vous-même qu'elle doit être très semblable à la nôtre il y a un demi-million d'années. Réfléchissez, Leighton ! Pensez à ce vaste trésor. Intact. Vierge. Du pétrole, de l'or, du charbon, de l'uranium, de la bauxite, du cuivre, la liste est infinie. Des diamants partout à la surface. Et un laboratoire, Leighton ! Un laboratoire vivant que Blade pourra étudier, pour nous faire des rapports. À côté de tout cela, mon cher, Ogar n'a que très peu de signification.

Lord L resta pétrifié. Il prit sa tasse à thé, la considéra un moment puis il la projeta de toutes ses forces contre le mur.

— Très peu de signification, hein ? Ogar a *très peu* de signification ?

La tempête éclata. Blade écouta, silencieux et admiratif. Il savait depuis longtemps que le plus bas argot n'avait pas de secret pour Lord L, mais cette fois le savant se surpassait. Il maudit J et le Premier Ministre pendant cinq minutes chrono sans se répéter une seule fois. J, comme un vieil arbre avisé, se courba sous le vent et ne se rompit pas. Il adressa à Blade un sourire sarcastique, lui cligna de l'œil et puis il écouta sans broncher divers commentaires sur ses ancêtres.

À la fin. Lord L partit en claquant la porte pour aller voir le Premier Ministre. Il revint plusieurs heures après, amer, quelque peu calmé mais toujours rancunier. J avait gagné. Blade, avec Ogar, partirait le lendemain matin à la première heure.

— Il nous faudra donc droguer Ogar ce soir, dit J. Une dose légère. Juste assez pour l'amener à l'ordinateur et l'y faire passer avant qu'il se réveille. C'est le seul moyen.

Ainsi ce soir-là, Ogar eut droit à un gros morceau de viande particulièrement délectable, saturé d'un puissant somnifère. Ogar le dévora, frotta son ventre poilu, marmonna son appréciation à Blade et ne tarda pas à s'endormir profondément.

Comme le jour se levait sur Londres, Blade porta Ogar dans l'escalier jusqu'à l'étage supérieur, dans l'ascenseur et finalement dans la minuscule cabine nichée dans les entrailles de l'ordinateur géant. Lord L, qui ne leur adressait plus la parole, autorisa cette fois J à pénétrer dans le saint des saints, ce qu'il n'avait jamais encore permis. C'était, pensa J, une marque de mépris à l'égard de tous les esprits pragmatiques stupides. Lord L n'avait pas été convaincu par les arguments de J qui affirmait que s'ils pouvaient ramener Blade de la Dimension X, ils pourraient aussi récupérer Ogar.

— Ça ne marche pas comme ça, avait aigrement riposté le savant. L'esprit, le cerveau de Blade ont été conditionnés. Pas celui d'Ogar. C'est un pur hasard, un coup de chance unique qui nous a apporté Ogar. Non. Ogar ne reviendra jamais.

Lord L ne perdit pas de temps. Il s'appliqua à sa tâche aussi farouchement qu'un exécuter des hautes œuvres.

En une demi-heure, quand il avait compris qu'il le devait, il avait mis une technique au point et maintenant il ligotait Blade et Ogar dans un lacs de fils et d'électrodes qui les unissait au point qu'ils ne faisaient pratiquement plus qu'un. Blade, assis dans le fauteuil et serrant Ogar dans ses bras, tandis que J observait avec méfiance, remarqua une chose bizarre : l'odeur d'Ogar ne le gênait presque plus.

Ils étaient prêts. Lord Leighton s'approcha de son tableau de commandes et opéra quelques réglages compliqués. Il n'avait pas ouvert la bouche depuis qu'ils étaient entrés dans la cabine.

J s'éclaircit la gorge. Il voyait tout cela pour la première fois et il retrouvait la terreur qu'il avait éprouvée à Reading. De la sueur lui coulait dans le dos, ses genoux semblaient se dérober et il avait une énorme boule douloureuse au creux de l'estomac. Il avait peur pour Blade, et même pour Ogar. Nous sommes tous fous, se dit-il. Fous. Et il n'y a plus rien à faire. Rien. Trop tard... Lord L, presque sans

avertissement, pressa le bouton rouge.

Une haute colonne de flamme blanche monta à l'intérieur de Blade. Il était vidé, creusé, brûlé, éviscéré. Ses yeux quittèrent son crâne et devinrent deux entités séparées attachées à son corps par de longues tiges. Le plafond glissa vers lui, menaça de l'écraser, et puis une fissure apparut et il s'envola par le trou dans les ténèbres.

Pas pour longtemps, ces ténèbres. Blade les traversa en tournoyant, suivant un long vecteur courbe dont la force et la vitesse étaient si complexes qu'il s'émerveilla de sa propre pénétration d'esprit alors qu'il calculait la solution à la craie de néon sur un tableau noir céleste.

L'équation s'évapora, arrachée à son cerveau en sang par un vent mauve soufflant parmi les sphères. Blade vira sur l'aile, ajusta le gouvernail charnu de son coccyx et eut conscience de coups rudes frappés à la minuscule porte de son ventre.

Une petite poupée velue avec une tête énorme demandait à entrer. Une horrible puanteur s'insinua dans les couloirs des narines de Blade et monta en lui comme de la fumée pourrie.

Toc-toc-toc... le petit mannequin puant demandait à entrer dans les tripes de Blade. Pourquoi pas ? Bien assez de place. N'était-il pas étripé ? Il baissa la main et ouvrit la porte de son ventre et vit la petite silhouette disparaître à l'intérieur.

Aussitôt la douleur commença. Une douleur rendue plus abominable du fait que Blade ne pouvait pas crier. Ses poumons étaient pleins de fumée fétide.

L'univers hurlait pour lui. Un grand cri d'agonie cosmique. La douleur persistait.

À présent il tombait, il plongeait au cœur d'un soleil sanglant. Une incandescence rouge le lécha. Il était consumé. Des cendres, des cendres. Le néant... le néant...

CHAPITRE VI

Blade, après quatre expéditions par l'ordinateur, avait bien appris sa leçon : ne pas bouger. Si l'on avait la chance d'être à l'abri, y rester. Regarder, écouter. Commencer l'adaptation à un environnement hostile.

Il était couché tout nu dans un terrain marécageux, une espèce de toundra qui frémissait et bougeait sous son poids. Mais moins aride qu'une toundra. Bien au contraire, car il était couché dans de l'herbe drue d'une grande hauteur. Cette herbe bizarre était d'une couleur brun rougeâtre, et les « brins » avaient au moins quinze centimètres de large ; en levant les yeux tout droit il voyait leur sommet, à quelque dix mètres de haut et, au-delà, un ciel qui s'assombrissait rapidement.

Il y avait des mouvements violents quelque part dans cette mer d'herbe, et il entendait de grands rugissements de combat, un grondement terrible et finalement un hurlement d'agonie. Puis le bruit, bien reconnaissable, de gigantesques mâchoires dévorant quelque chose. Blade se blottit dans sa niche d'herbe, immobile. Les bruits ressemblaient étrangement à ceux des bandes de Lord L.

Ogar ! Où était Ogar ?

Le cerveau modifié de Blade se mit à fonctionner à plein rendement. Déjà, comme le caméléon auquel J l'avait comparé, il commençait à s'adapter à cette nouvelle Dimension X. Mais où était Ogar ? C'était curieux qu'ils aient été séparés, mais aussi, on ne savait jamais ce que ferait l'ordinateur. Il se releva prudemment et regarda autour de lui. Et si Ogar était parti dans une *autre* Dimension X ? Ou si celle-ci n'était pas celle d'où Ogar était venu ? Dans ce dernier cas, Ogar ne serait pas d'un bien grand secours et représenterait peut-être même un danger.

Il faisait de plus en plus sombre. Tout autour de Blade, dans les herbes géantes, les sons sauvages continuaient. C'était l'heure du repas. L'heure de la vie et de la mort. Sur sa gauche, quelque chose d'énorme passa bruyamment. Sur sa droite, il perçut un bruit de glissement et un long sifflement. Il comprit que s'il ne trouvait pas rapidement un abri quelconque, une protection, il ne survivrait pas à cette nuit.

Où diable était passé Ogar ?

Blade fut pris par surprise. Les herbes s'écartèrent et Ogar se rua sur lui. Il avait trouvé un solide gourdin et il tenta de porter un coup terrible à la tête de Blade, ses crocs étincelant tandis qu'il poussait un sourd grondement. Blade avait retrouvé Ogar. Mais la divinité était morte. Ogar ne se souvenait pas de lui.

Blade para le coup avec son avant-bras. La douleur fut intense et son bras engourdi, mais l'os tint bon. Il saisit le bâton et l'arracha à Ogar, qui lui sauta à la gorge en faisant claquer ses crocs. Blade le frappa du poing entre les deux yeux, d'un coup formidable qui aurait assommé un cheval. Ogar s'écroula sans connaissance.

Blade récupéra le gourdin, puis il se pencha sur Ogar. Il n'était pas tellement étonné. Le cerveau d'Ogar était celui d'un homme-animal d'il y avait six cent mille ans, à l'échelle de la Dimension N ; son cortex était primitif, il lui manquait les milliers de circonvolutions de celui de Blade, et Blade avait déjà remarqué la brièveté de son attention. Le voyage par l'ordinateur avait complètement effacé les souvenirs d'Ogar. Blade fit une grimace. Il allait devoir tout recommencer. Il creusa la terre marécageuse et trouva de l'eau à une dizaine de centimètres. Il en éclaboussa la figure bestiale.

Les yeux d'Ogar clignotèrent et il regarda Blade, qui recula de deux pas et brandit le gourdin d'un air menaçant. Ogar se mit à trembler. Il était vaincu. La force primait tout, cela Ogar le comprenait.

Blade proféra une suite de sons gutturaux, de grognements, de grondements tout en s'exprimant par gestes comme Ogar et lui l'avaient fait dans la Dimension Normale. Il montra sa bouche et se frotta le ventre. Ogar comprit tout de suite. Il frotta son propre ventre et tendit le bras derrière lui. Blade hocha la tête et indiqua la même direction avec le bâton. Il était soulagé. Au moins, Ogar et lui pouvaient encore communiquer dans une certaine mesure. Et Ogar semblait savoir où il était ; ils avaient donc bien atterri dans sa dimension.

Ogar, à quatre pattes, se tapait le front sur les pieds de Blade. La divinité retrouvée. Blade tapota une épaule velue avec le gourdin et le brandit de nouveau. Ogar se releva, l'air peureux, en agitant une longue main vers Blade. Il gronda. Blade comprit : « Viens donc, suis-moi. »

Ogar partit en se glissant adroitement dans la jungle d'herbe. Les brins étaient en dents de scie et Blade eut tout le corps égratigné avant d'apprendre à se glisser de biais comme le faisait Ogar. La créature avançait résolument, et les quelques doutes qu'avait eus Blade s'évanouirent. Ogar était bien dans son propre élément, sur son

territoire.

Ils atteignirent ainsi une immense clairière. La haute végétation y avait été aplatie, écrasée soit par un combat furieux ou des accouplements de bêtes, et vers le centre une source jaillissait avant de disparaître un peu plus loin sous terre. Ogar courut à la source et se jeta à plat ventre, la tête dans l'eau. Blade but dans ses mains. Il était mal à l'aise. C'était manifestement un point d'eau, un abreuvoir, et si pour le moment les bruits de la jungle d'herbe s'étaient tus, il ne tenait pas à s'y éterniser. Il brandit le bâton et gronda assez fort. Ogar comprit et se releva.

Puis il surprit Blade. Il ne montra pas immédiatement le chemin hors de la clairière mais marcha de côté et d'autre, en regardant entre les hautes herbes. Plusieurs fois, il traversa l'espace découvert, s'abritant les yeux de la main, et puis soudain il grommela, se frappa la poitrine et fit signe à Blade.

Lorsque Blade l'eut rejoint, Ogar tendit le bras vers les herbes. Il y avait un sentier, bien foulé aux pieds et assez large pour permettre de voir assez loin. Au bout de ce sentier, à moins de deux kilomètres selon l'estimation de Blade, se dressait une rangée de sombres falaises. Blade ouvrit de grands yeux. De la fumée s'élevait au sommet des rochers et il crut distinguer la lueur d'un feu. Ces falaises devaient être le domaine d'Ogar. Cela signifiait qu'il y aurait un abri et de quoi manger, du feu, une protection contre les monstres de la nuit. Blade sourit largement à Ogar et le poussa un peu avec le bâton. Ogar émit un son joyeux et se frotta le ventre.

En suivant Ogar le long du sentier, Blade était assez satisfait. Les choses se déroulaient comme J l'avait projeté. Jusque-là, il avait un ami et un guide. Il pourrait se mettre tout de suite au travail et rechercher les richesses minières qui maintiendraient le Premier Ministre de bonne humeur et Lord L en fonds.

Pendant ces quelques secondes, Blade fut distrait, moins sur ses gardes qu'il l'aurait dû, et cela faillit lui coûter très cher. Ogar se hâtait, sentant sans aucun doute l'odeur de viande grillée bien avant Blade, et il ne se retournait pas. Il était à cinquante mètres quand Blade mit le pied dans des sables mouvants.

Il s'arrêta et voulut reculer aussitôt, mais il était trop tard. Déjà il enfonçait jusqu'aux genoux. Il poussa un rugissement ; Ogar se retourna et revint sur ses pas. Il avait connu l'emplacement du sable mouvant et l'avait évité sans y penser. L'idée ne lui serait jamais venue d'avertir Blade.

Blade ne céda pas à la panique. Cela ne lui arrivait jamais. Mais il eut peur. C'était une sale façon de mourir. Et, quand Ogar revint et s'arrêta au bord du sable mouvant pour le regarder, il se demanda s'il

n'avait pas sous-estimé son compagnon velu. Car il y avait dans les petits yeux rouges un drôle de regard.

Blade ne se débattit pas. Il s'enfonçait déjà bien assez vite. Il essaya de se retourner, de faire pivoter son torse musclé et d'estimer la distance jusqu'au sentier qu'il avait quitté. À peine plus d'un mètre. Pas de réel danger, avec Ogar pour l'aider.

Blade tendit le bâton. Il fit des gestes et grogna pour indiquer à Ogar qu'il devait contourner la poche de sable mouvant et saisir le bâton pour l'aider à s'en extirper. Ogar le regarda mais ne bougea pas.

Blade eut la déplaisante impression qu'il n'était plus un dieu.

Maintenant il était enfoncé presque jusqu'à la taille, comme s'il était pris dans du ciment gluant. Blade hurla, gronda à Ogar et gesticula avec le bâton. Ogar se mit à chercher quelque chose sur le sol.

Blade rassembla ses forces pour un effort suprême. Une des extrémités du bâton était pointue ; s'il pouvait se rejeter en arrière vers la terre ferme et parvenir à enfoncer assez profondément la pointe, cela lui fournirait un levier. Au mieux, ce n'était pas fameux, mais il n'avait pas le choix. Ogar ramassait des pierres.

L'idée vint à Blade, alors qu'il transpirait et se débattait contre la mort, que c'était un jeu favori d'Ogar et des siens. Ils devaient tuer leur gibier ainsi, en l'attirant dans les sables mouvants et en le lapidant ou en l'assommant à coups de gourdin ou de hache.

La première pierre rebondit sur les côtes de Blade. Douloureusement. Il foudroya Ogar des yeux et rugit en brandissant le bâton. Ogar prit un air peureux et recula un moment, et puis il lança une autre pierre qui manqua Blade et tomba avec un plouf sourd dans le sable mouvant. Elle disparut en une seconde.

Maintenant Blade frissonnait et sentait monter la panique. Il la refoula. Il se dit qu'il s'en sortirait.

Ogar lança une nouvelle pierre. Blade était prêt. Il l'attrapa au vol, visa et la projeta de toutes ses forces. Elle atteignit Ogar au creux de l'estomac. Ogar poussa un hurlement, lâcha ses pierres et se tint le ventre à deux mains en grondant des injures.

Blade ne servit de sa rage contre Ogar pour soutenir son ultime effort. Il avait besoin du stimulant supplémentaire de la colère, levant très haut le bâton, il fit appel à tous ses muscles et se rejeta vers le sentier. Grogna péniblement, sentant craquer ses os, ses muscles, ses cartilages, il mit tous ses espoirs dans sa ruée.

Le bout pointu du bâton frappa quelque chose de solide et tint bon. Blade trouva de nouvelles forces pour appliquer une formidable pression. Le bâton s'enfonça et ne vacilla pas. Il s'était planté dans la

terre ferme du sentier, tout au bord de la poche.

Blade commença à se hisser. Lentement, très prudemment. S'il délogeait le bâton, ce serait fini. Tout le travail était accompli par ses avant-bras, ses épaules et ses biceps. Il serra les dents, confiant sa vie à ses muscles. Ils étaient comme de grands serpents ondulant sous sa peau bronzée.

Avec une lenteur désespérante, Blade parvint à s'extirper des sables mouvants et à gagner la terre ferme. Il regarda autour de lui. Ogar avait disparu. Pour aller chercher ses semblables, probablement, des cousins, des membres de sa tribu ou de son clan. Ogar avait compris. À eux tous, ils pourraient apporter de plus grosses pierres et des massues et tuer Blade.

Blade se permit une minute de repos pour reprendre haleine, puis il gratta le plus gros du sable de son corps, retrouva le bâton et l'arracha au sol. Contournant la poche, il partit à longues enjambées souples vers les falaises. Le soleil avait disparu, à présent, ses dernières lueurs s'évanouissaient et il distinguait plus d'une dizaine de feux brillant à la base de la falaise.

Il avait couvert cinq cents mètres quand il entendit hurler Ogar. Il n'était pas parti chercher de l'aide pour tuer Blade. Il l'avait observé, d'une cachette. Avec une telle intensité qu'il avait oublié le danger qui l'entourait.

Blade arriva trop tard pour lui porter secours. Il regarda, le cœur soulevé, l'énorme chose accomplir les rites, presque cérémoniaux, du souper. Un souper d'Ogar. Témoin fasciné malgré lui, Blade regardait. Jamais, dans les dimensions qu'il avait visitées, et certainement pas dans la Dimension N, il n'avait vu quelque chose de pareil.

L'animal n'était pas un fourmilier, mais il avait une langue écarlate de quelque quinze mètres de long, rugueuse et couverte de minuscules ventouses. La langue encerclait Ogar qui ne pouvait pas crier parce que ses os étaient écrasés et qu'il était rapidement porté vers la gueule béante. L'instinct, une compassion machinale, firent faire à Blade un pas en avant. Mais le bon sens lui revint et il s'immobilisa. Il ne pouvait pas combattre ce monstre avec un bâton pointu.

La gueule s'ouvrit plus largement et l'horrible langue y entraîna Ogar, tout entier. La bête avala. Ogar n'émit pas un cri en disparaissant. Il y avait une bosse sur le ventre de la bête quand elle se retourna sur ses grandes pattes griffues et considéra Blade.

Elle était mi-serpent, mi-crocodile, couverte d'écailles, avec des pattes courtes et épaisses. Blade jugea qu'elle devait mesurer dix mètres de long, en comptant la queue, et un mètre cinquante de haut.

On aurait dit un monstre surgi de la mythologie, le produit insensé d'une imagination en délire. Basilic ? Dragon ? Gorgone ? La bête était parfaitement immobile et regardait fixement Blade. Il se garda de bouger.

Il n'avait pas la moindre idée de ce qu'était cette créature et savait simplement que ce n'était certainement pas un produit de son imagination. Le problème était maintenant de trouver un moyen de passer et de continuer de suivre le sentier, jusqu'aux falaises. Bientôt, il ferait tout à fait nuit. Il n'osait pas s'aventurer de nouveau dans les hautes herbes. Sa situation était déjà assez précaire, avec seuls les feux lointains pour le guider.

Le problème fut résolu pour lui. Un autre de ces monstres surgit de l'herbe et se rua sur celui qui venait de dévorer Ogar. Leurs langues s'accrochèrent, dans un terrible bruit de sifflement, et ce fut un combat à mort à coups de griffes et de dents. Les deux créatures roulèrent au bord du sentier. Blade prit ses jambes à son cou.

Il courut sans se retourner, certain de pouvoir distancer n'importe laquelle des gigantesques et lourdes créatures qui hantaient les hautes herbes. Son salut était là-bas devant lui, auprès des feux et dans les cavernes.

À un moment donné une immense tête hirsute se dressa au-dessus des plus hautes herbes. Des yeux énormes étincelèrent et un rugissement s'éleva qui se termina en gémissement plaintif. Blade força l'allure. Enfin il émergea des herbes et se trouva à découvert, sur un terrain encore marécageux mais libre de tout obstacle. Il voyait nettement les feux, à présent, plusieurs dizaines à flanc de montagne et au pied des falaises abruptes, à quatre cents mètres à peine. Blade se mit au pas. La prudence s'imposait. Il ne savait pas du tout comment il serait accueilli là-bas.

CHAPITRE VII

Blade se mit à plat ventre et commença à ramper. Un léger souffle de vent venant des montagnes lui apporta la puanteur bien reconnaissable d'Ogar, mêlée à des odeurs de fumée, d'excréments et de viande grillée. Blade renifla cette dernière avec joie. Il mourait de faim.

Il avança en rampant lentement, à contre vent, ce qui fait que les créatures ne pouvaient le sentir. Il trouva un abri derrière une énorme pierre verticale dressée sur un sol naturel de rochers, menhir ou cromlech, placée là par le peuple d'Ogar pour des raisons qui dépassaient l'entendement de Blade. Blade s'aplatit derrière la pierre levée d'où il put examiner le groupe entourant le plus rapproché des feux. Il compta dix créatures, quatre mâles et six femelles. Entièrement nus. Tous velus. Tous petits et malingres, avec des têtes énormes. Les semblables d'Ogar.

Deux des femelles faisaient cuire de la viande embrochée sur des bâtons. Deux autres allaitaient des petits. Les quatre mâles formaient un cercle, entre les femelles et la nuit. Chacun d'eux, tout en rongéant un os ou en déchirant de la viande avec les dents, guettait attentivement les ténèbres, relevait la tête toutes les quelques secondes et dilatait les narines pour humer le vent. Blade espéra qu'il continuerait de souffler vers lui. L'élément de surprise lui était indispensable.

Sa seule arme était le bâton. Les mâles qui montaient la garde avaient tous une massue ou une hache de pierre à portée de la main. Blade réfléchit. Il ne pouvait retourner dans les hautes herbes ; la mort y serait certaine. Il avait faim et froid, il était nu, il n'avait rien pour se défendre, à part un cerveau remarquable, un physique sans égal et un courage à toute épreuve.

Sans parler des rudiments du langage grossier d'Ogar. Cela devrait lui suffire. Il aspira profondément et se releva. Il jeta son bâton. Comme arme, cela ne valait rien, et risquait de leur faire peur.

Souriant, les mains levées dans un geste amical, Blade avança dans le cercle de lumière du feu. Un silence tomba, total. Dix paires d'yeux le considérèrent avec surprise, avec terreur.

Blade profita rapidement de ce silence. Il se souvint des sons précis émis par Ogar quand il se frottait le ventre et réclamait de la viande.

— Ouhouhouhouah, ouhouhouhouah.

Cela déclencha une ruée frénétique, accompagnée de grondements et de cris de terreur. Les femelles ramassèrent leurs petits et s'enfuirent. Les mâles coururent derrière elles, oubliant leurs armes. Tous disparurent dans l'obscurité au pied de la falaise. Tous sauf un, un jeune qui se retourna et lança un défi à Blade. Blade fit un pas vers lui, la main tendue. Le mâle perdit son audace et s'enfuit à la suite des autres. Blade resta seul près du feu.

Il n'en était pas mécontent. Il avait fait des avances amicales qui avaient été repoussées, et c'était probablement pour le mieux. Il entreprit de consolider sa position.

Il jeta une brassée de bois sur le feu, choisit une hache de pierre et une massue et s'installa devant le brasier. Une des femelles avait laissé tomber un petit quartier de viande sur les braises, qui grésillait en dégageant une odeur alléchante. Blade le récupéra en se brûlant les doigts, fit tomber les cendres et la terre et le dévora sauvagement. Jamais il n'avait mangé de viande aussi délicieuse, semblait-il. Tandis qu'il apaisait sa faim, sa confiance lui revenait ; il commençait à s'adapter, le pire était passé. Il avait maintenant une chance sur deux de survivre dans cette nouvelle Dimension X.

Des ténèbres, on l'observait. De deux côtés. Les hommes-animaux de leur caverne au pied de la montagne, les monstres des hautes herbes. Les hommes-animaux se taisaient ; les bêtes rugissaient et grondaient leur haine et leur peur du feu qui les tenait à distance. Blade mangea de la viande à n'en plus pouvoir, bâilla et rêva de pouvoir dormir. Impossible. Il ne se réveillerait jamais.

Il se mit à explorer, dans le cercle de lumière. Il trouva d'abord une peau de bête qui lui ferait un pagnon et une autre qui lui servirait de cape. Il grogna et ne put s'empêcher de sourire en pensant qu'il commençait à s'exprimer comme le défunt Ogar. Mais il était content. Des vêtements, même des peaux brutes à demi grattées, changeaient tout. Gardant à sa portée la massue et la hache de pierre, il se servit d'un silex taillé pour percer des trous dans les peaux et façonna des liens rudimentaires avec du bois et des lianes. Il mangea encore. Il avait soif maintenant, mais ne pouvait y remédier. Pas d'eau.

La provision de bois, s'il était prudent, durerait toute la nuit. Il alimenta les flammes avec économie et resta tapi près du feu, mourant de sommeil et n'osant fermer les yeux. Et cependant il dut s'assoupir pendant quelques secondes, car lorsqu'il releva brusquement la tête, elle était là.

Elle était arrivée sans bruit, servilement, à quatre pattes. À peine entrée dans le cercle de lumière elle s'arrêta et contempla Blade, d'un air de chien battu. Il comprit. Cette jeune femelle avait dû être envoyée pour l'apaiser. Encore une fois, la divinité avait été conférée et elle en représentait le prix, un sacrifice accordé à l'être immense, musclé et imberbe qui les menaçait. Blade sourit à la femelle et lui fit signe d'approcher. Elle rampa un peu plus près du feu, ses petits yeux terrifiés posés sur lui, mais obéissant aux anciens de sa tribu.

Elle était très jeune. Blade pensa qu'elle ne devait pas avoir plus de douze ou treize ans mais son corps était déjà formé. La durée de vie ne devait pas être bien longue dans cette dimension.

L'enfant-bête – comme pensait Blade – avait un aspect moins bestial qu'Ogar et les autres. Son corps était svelte, ses poils plus clairs et moins fournis. Elle avait les jambes courtes et un peu arquées, la taille fine et les seins, presque dépourvus de poils, étaient fermes et ronds, avec des mamelons d'un centimètre de long. Sa mâchoire avançait, mais n'était pas aussi prognathe que celle des mâles, son crâne était moins plat, ses arcades sourcilières moins proéminentes.

La femelle s'arrêta de l'autre côté du feu. Elle examina Blade un moment, puis elle porta les mains à ses seins. Elle gronda doucement, et il perçut dans ce son du désir et de l'enjouement.

Sa peur semblait s'être calmée. Son odeur âcre et fétide lui parvenait, d'au-delà des flammes. Elle montra les dents et grommela. Blade ne bougea pas.

Il se disait qu'elle était peut-être un leurre, envoyée pour le distraire pendant que les mâles arrivaient silencieusement pour le surprendre et l'assommer. Il fouilla des yeux les ténèbres. Rien. Il douta alors qu'ils aient suffisamment d'intelligence pour imaginer une telle ruse. Il continua d'observer la créature.

La dame s'impatiait. Blade réprima un rire. Elle était maintenant perplexe et un peu vexée, comprenant vaguement que cette créature-dieu n'avait aucune intention de devenir un amant. Elle gronda. Elle se coucha sur le dos et se caressa les seins. Elle écarta les jambes, puis souleva les genoux et, entre eux, elle observa Blade.

Blade ne put se retenir de rire, en pensant qu'il ne devait pas faire très bonne figure à ses yeux. Il était évident que la terreur de la créature se transformait vite en mépris. Et les observateurs, en particulier les mâles, devaient être étonnés. Sans aucun doute, cette jeune femelle était le prix de beauté de la tribu... et pourtant le dieu n'en voulait pas ! Blade espéra qu'ils ne se sentiraient pas offensés au point de passer à l'attaque.

Elle se lassa du jeu. Elle étendit les jambes et lança à Blade un

regard noir de reproche. Une femme dédaignée. Blade sourit et se frotta le ventre ; il choisit un morceau de viande tendre et le lui lança. Elle le dévora, sans le quitter des yeux, et ses petits crocs brillèrent dans un sourire qu'elle voulait séducteur. Blade lui jeta un autre bout de viande.

— Pas ce soir, murmura-t-il. Merci, mais non merci. Je ne crois pas que ça marcherait, nous deux. Il y a ta famille, d'abord. Trop nombreuse, et elle voudrait vivre avec nous. Désolé, ma jolie, mais ça ne marcherait pas.

Il continua de roucouler des bêtises. La femelle pencha la tête de côté, montra de nouveau les dents et parut secouer la tête. Là-bas dans les hautes herbes un animal rugit et Blade jeta un coup d'œil dans cette direction. Quand il se retourna, elle avait disparu.

Pendant le reste de la nuit, Blade lutta contre le sommeil. Le soleil se leva sur un monde désert enveloppé d'un voile de brume blanche. La jungle d'herbe était silencieuse et les cavernes à la base de la falaise des trous d'ombre dans le basalte gris, muettes comme des tombes. Blade savait que les créatures étaient là et l'observaient. La nouvelle s'était répandue. Il compta une vingtaine de feux, dispersés sur les pentes, réduits à l'état de braises, mais pas la moindre trace des hommes-animaux.

Choisissant une massue et la plus lourde des haches de pierre, Blade commença son exploration au pied de la montagne. Il passa devant une dizaine de grottes sans détecter le moindre signe de vie. Il fut tenté de s'aventurer à l'intérieur de l'une d'elles mais jugea préférable de s'abstenir.

Finalement, il trouva ce qu'il désirait sans avoir à pénétrer dans les cavernes : un pot à feu en argile rouge grossière, avec des trous pour une anse de liane, et toute une collection de silex taillés de diverses tailles destinés à des usages variés. Il y avait là des hachettes et des grattoirs, des têtes de haches et même des poinçons de pierre et des aiguilles d'os. Blade se façonna un sac de peau et prit tout ce dont il aurait besoin. Et il découvrit un trésor presque aussi précieux que le pot à feu, un couteau de silex à double tranchant, fort bien fait, avec une soie adroitement taillée qui n'attendait qu'un manche. Il remercia le génie inconnu qui l'avait fabriqué. Avec ce couteau et le pot à feu, il était paré.

Blade fit une bandoulière pour le pot à feu, écarta les cendres d'un feu pour trouver des braises et en emplit à demi le pot. Il recouvrit les braises ardentes d'une mince couche de cendre, ajouta à ses munitions des plaques d'écorce sèche comme petit bois et commença à chercher un chemin pour escalader la falaise. Il n'était pas question de retourner dans la jungle d'herbe. Elle était silencieuse, à présent, les

hautes tiges vertes agitées uniquement par le vent, mais il savait ce qui y rôdait, il songea à Ogar et fit une grimace. La falaise était la seule issue.

L'escalade fut aisée. Il découvrit une suite de points d'appui grossiers taillés dans le roc et même, çà et là, des pitons de bois solidement enfoncés. Une demi-heure plus tard, Blade se dressa au sommet de la falaise. Devant lui ondulait une vaste plaine qui montait en pente douce. La végétation y était rare, et le terrain était quadrillé de lits de ruisseaux desséchés. Il se dit que l'eau deviendrait sans doute un problème. Il n'en avait pas trouvé près des feux. Il haussa ses puissantes épaules et se mit en marche.

La plaine ressemblait à une tôle ondulée inclinée. Elle montait et descendait mais ne cessait de s'élever régulièrement. En émergeant d'une ravine profonde, il aperçut à l'horizon une ombre noire s'étendant à droite et à gauche à perte de vue. Après une heure de marche pénible, il vit que l'ombre était l'orée d'une forêt sombre et dense. En approchant, et tandis qu'il commençait à distinguer les arbres, il s'aperçut que l'orée traversait la plaine en ligne droite, à croire qu'elle avait été tracée au cordeau.

Blade s'arrêta pour se reposer quand il atteignit la forêt. Il s'assit, rongea un os charnu, et laissa son regard errer le long de la rangée d'arbres immenses. Le spectacle n'avait rien de rassurant. Le ciel était plombé, le soleil caché par d'épais nuages. Il pleuvrait avant la nuit et, dans cette pénombre, la forêt semblait tapie comme une bête noire guettant le voyageur imprudent. Rien ne semblait y bouger. On n'entendait même pas de chants d'oiseaux ni de battements d'ailes et ce silence inquiétant n'avait rien de réjouissant. Il était anormal et quelque peu effrayant ; Blade n'entendait que le gémissement du vent et le bruit de sa propre respiration.

Il jeta son os et se mit à longer l'orée de la forêt, à la recherche d'un sentier. Il n'en trouva aucun. Blade s'en voulait d'hésiter, et cependant il s'attardait dans la plaine.

Là, il était relativement en sécurité. Une fois dans la sombre forêt, il risquait de rencontrer la mort derrière chaque arbre. Pourtant il lui faudrait bien s'aventurer dans ces ténèbres primitives, car il n'avait pas d'autre choix.

Il découvrit finalement une ouverture entre des chênes géants et des espèces de conifères. Des lianes pendaient des branches et bien souvent il devait se tailler un passage à coups de hache. À la nuit tombée, il pensa avoir couvert environ trois kilomètres, à peine.

Il franchit difficilement une masse d'herbes enchevêtrées à l'odeur nauséabonde et se trouva dans une petite clairière, la première qu'il voyait, où il s'apprêta à camper pour la nuit.

Sa situation s'améliora un peu. Il trouva suffisamment de bois mort pour son feu et tandis qu'il en ramassait il entendit le murmure gazouillant d'un ruisseau, qu'il découvrit bientôt. L'eau était limpide et fraîche et Blade, couvert de sueur, de crasse, de tiques, d'égratignures y plongea avec délices à la fois pour boire et se baigner. Quand il retourna à la clairière pour préparer son feu il se sentait beaucoup mieux. Il se demanda cependant d'où lui viendrait son prochain repas, et quand. Il était de nouveau affamé.

Comme il soufflait sur les braises de son pot à feu, les ranimant pour y jeter le petit bois, il perçut une présence près de lui. Quelque chose avait surgi d'entre les arbres et se trouvait dans la clairière juste derrière lui. Blade posa le pot à feu et tendit discrètement la main vers le couteau de silex, en regrettant de n'avoir pas pris le temps de façonner un manche. La soie était un peu courte pour le tenir solidement.

La chose se rapprocha. Il l'entendit et la sentit. Une odeur animale de pelage, de fourrure ? Blade pivota.

C'était un lapin ! Un lièvre, plutôt, mais comme il n'en avait jamais vu, de la taille d'un saint-bernard, avec des oreilles immenses, des pieds énormes, écartés, le poil gris souris. Il regardait Blade sans crainte, de ses grands yeux roses. Soudain il fit un bond vers lui. Blade leva son couteau, remerciant le sort qui lui fournissait à point un souper. L'espèce de lièvre était un animal curieux. Il n'avait absolument pas peur de Blade. Jamais il n'avait été chassé, jamais il n'avait vu d'homme.

Il bondit plus près encore et fronça le museau en reniflant l'odeur de Blade. Il se rapprocha avec confiance. Blade bondit.

Jamais Blade n'avait tué aussi aisément une bête ou un homme. Le lièvre géant ne poussa qu'un seul cri quand le couteau l'égorgea. Du sang jaillit et trempa Blade. Il abattit son énorme poing sur le crâne pour faire bon poids, puis il le laissa se saigner de lui-même pendant qu'il préparait son feu. Au bout de cinq minutes, de hautes flammes montèrent. Dix minutes plus tard, il avait dépouillé, vidé et dépecé l'animal. Il fit rôtir une cuisse et la dévora. Elle était délicieuse.

Blade ramassa ensuite du bois pour rajouter au brasier, jusqu'à ce qu'il soit entouré d'un cercle de lumière de plus de dix mètres de diamètre. Il y entassa une grande réserve de bois. Luttant continuellement contre le sommeil, il avisa un jeune arbre mince et commença à le couper et à le tailler avec sa hache et son couteau de silex. Le travail était lent, pénible, mais au bout de quelques heures il eut assez de bois pour un arc et plusieurs flèches. Des armes grossières, et il devrait se servir d'une liane pour la corde de l'arc, mais elles renforçaient singulièrement son maigre arsenal. Il avait des

pointes de silex pour les flèches qu'il pourrait fixer avec des vrilles de plantes grimpantes. L'empennage était plus difficile, car il n'y avait pas d'oiseaux dans cette maudite forêt.

Maintenant le sommeil gagnait la partie, il ne pouvait lutter plus longtemps. Il jeta des brassées de bois sur le feu et, armé de la hache et de la massue, il explora prudemment les abords, au-delà du cercle de lumière. Il ne trouva rien. La forêt était tout aussi silencieuse et déserte qu'en plein jour. À part le lièvre géant, il n'avait pas aperçu la moindre créature vivante. Il se dit qu'il pouvait dormir sans crainte.

Il se coucha près du feu. Bâilla. S'efforça de réfléchir. Ferma les yeux. Richard Blade sombra aussitôt dans l'oubli.

La douleur le réveilla. Ce n'était pas une douleur concentrée, pas une blessure ni une morsure, mais plutôt une multitude de petites douleurs qui s'accumulaient et devenaient intolérables. Et il entendait un bruit, un bruit de succion. De plus, tout son corps le démangeait. Il n'était qu'une vaste démangeaison, qui menaçait de le rendre fou. Tout à fait réveillé, il enfonça ses ongles dans ses cuisses, entre ses jambes et se gratta furieusement. Ses doigts rencontrèrent quelque chose de gluant, d'innommable. Il les regarda, aux dernières lueurs du feu. Ils étaient couverts de sang. De son propre sang.

Ce fut alors seulement qu'il comprit, avec horreur, ce qui lui arrivait. Il était couvert de sangsues ! D'énormes sangsues, gonflées, enflées, visqueuses, qui, par centaines, lui suçaient le sang.

Blade poussa un cri et se leva d'un bond. Il chancela et faillit tomber, tant il était déjà affaibli, et comprit qu'il s'était réveillé juste à temps. La douleur avait été une bénédiction. Quelques minutes de plus et les sangsues l'auraient saigné à mort.

Blade, au bord de l'évanouissement, trébucha jusqu'au feu, y prit un tison et le passa hardiment sur tout son corps. Il ne sentit pas la brûlure tant son soulagement était grand d'être débarrassé des sangsues.

Le corps brûlé, couvert de milliers de petites morsures, il se traîna vers le ruisseau et s'allongea dans l'eau rapide, où il resta longtemps. Il sentit ses forces revenir, il savait que d'ici un jour ou deux il serait complètement rétabli, mais pour cela il lui faudrait se nourrir, manger, et manger encore. Il lui restait encore beaucoup du lièvre, et il pourrait faire du bouillon dans le pot à feu. En attendant, il se dit qu'il terminerait son arc et ses flèches, se façonnerait une lance et se préparerait aux diverses épreuves que l'avenir lui réservait. Car il ne doutait pas qu'il en affronterait. Il savait maintenant que la vie et la survie dans n'importe quelle Dimension X étaient précaires, et qu'il était immanquablement désavantagé. Cette Dimension X particulière n'échappait certainement pas à la règle.

Il prit une première résolution ; désormais, il se bâtirait une plateforme dans un arbre et ne dormirait plus jamais sur le sol.

CHAPITRE VIII

Blade se fit un bâton-calendrier et y marqua les jours d'une encoche. Son arc rudimentaire marchait assez bien à courte portée et il avait pu empenner ses flèches avec les feuilles lobées d'un arbre inconnu. Il s'était fabriqué une lance de bois dont il avait durci la pointe au feu. Pour se nourrir, il avait tué encore deux lièvres géants ainsi qu'une espèce d'iguane dont la chair du ventre – la seule partie comestible – avait un goût de poulet. Durant ses trois jours de marche dans la sombre forêt, il n'avait pas vu un seul oiseau. Le silence régnait partout, rompu seulement par le bruit de son passage, de ses pas sur l'humus et les lianes mortes.

Tous les soirs, il faisait un grand feu et dormait dans un arbre, en s'attachant sur une fourche avec des lianes pour ne pas tomber.

Le terrain ne cessait de monter. Il calcula qu'il avait dû s'élever d'environ mille mètres depuis qu'il avait quitté le sommet de la falaise.

Au matin du quatrième jour, il fut réveillé par un croassement rauque assez semblable au cri des corbeaux de la Dimension N mais plus fort et plus discordant. Il s'étira et geignit en tranchant les lianes qui le maintenaient – il n'y avait pas moyen de dormir confortablement dans un arbre – puis il chercha la cause de ces bruits étranges.

Des oiseaux !

Des mouettes. Ou plutôt des espèces de goélands énormes, avec de grandes ailes transparentes et de redoutables becs crochus. L'un d'eux transportait un poisson dans son bec. Ils le survolèrent en décrivant des cercles, sans cesser de glapir leur désapprobation. Blade leur fit un pied de nez et se prépara un petit déjeuner. En réfléchissant. Des mouettes, cela signifiait qu'une assez vaste masse d'eau était proche. Et aussi une population et probablement du danger. Ce jour-là, il avança plus prudemment encore que d'habitude.

Vers le milieu de l'après-midi, il découvrit un sentier, envahi d'herbe, à peine tracé, mais un sentier tout de même. Sa prudence s'accrut. Il resta une demi-heure tapi dans un fourré avant de s'y

aventurer et de presser le pas. La marche y était plus facile.

Le sentier plongeait soudain dans une longue ravine étroite. En la longeant, il remarqua que c'était sa première descente depuis le début de sa randonnée, et aussi que la forêt commençait à s'éclaircir. Quand il remonta hors de la ravine, le sentier tourna brusquement à angle droit et il aperçut devant lui, à plus d'un kilomètre, un tumulus surmonté d'un monument.

Les mouettes l'avaient abandonné depuis longtemps. Il approcha du haut monticule couvert d'herbe, une flèche à son arc, sa lance et son couteau à portée de la main. Car ce tumulus et l'immense figure de pierre qui le surmontait étaient nettement le travail de l'homme. D'hommes intelligents. À cent mètres il s'arrêta et la contempla.

La statue, ou l'idole, avait bien soixante mètres de haut. Les énormes piliers des jambes en pierre sculptée étaient très écartés, et les bras de pierre croisés sur le torse gigantesque. Le corps faisait face à Blade ; la tête était tournée de côté.

Il repartit, gravit le tertre et passa entre les jambes colossales. Sur un pied, près du gros orteil, il avisa un rectangle noir. Une porte. Blade accrocha son arc à son épaule et, le couteau et la lance à la main, il entra dans la pénombre et fit halte, attendant que son regard s'habitue à l'obscurité. Il renifla. Au bout d'un moment, il se détendit. Il n'y avait rien, là-dedans. Rien que l'odeur moisie d'une lente désintégration, rien que les décombres des siècles.

L'intérieur du pied creux était une salle aux parois de brique dont le mortier s'effondrait en blocs énormes. Dans le talon, une autre porte ouvrait sur un escalier de pierre en colimaçon qui montait dans la jambe. Blade commença à le gravir.

Sur le premier palier, il découvrit un squelette. Des ossements si anciens que lorsqu'il toucha un fémur il tomba aussitôt en poussière. Blade le contempla. Il avait suffisamment fréquenté Lord Leighton pour savoir que ces os avaient été ceux d'un être humain normal. Le crâne était celui d'un homme moderne.

Il passa par quatre autres paliers avant d'atteindre le sommet et sur chaque palier il découvrit un squelette, dans le même état que le premier. Rien que des ossements. Pas d'armes, de bijoux, d'ornements, rien.

Il arriva au dernier palier. Une porte donnait sur la salle ménagée dans la tête de l'idole. Elle était en bois, si pourri que lorsqu'il s'approcha la légère vibration la réduisit en poussière. Il contempla la pièce, l'autel de pierre.

Il y avait deux squelettes sur l'autel, unis dans la mort depuis un temps immémorial. Inutile d'être un expert pour comprendre que les

os plus fins avaient été ceux d'une femme. Au cours de quelle étrange cérémonie sexuelle étaient-ils morts ainsi ? se demanda Blade. Il haussa les épaules et poursuivit son exploration.

Il y avait trois autres autels dispersés dans la salle, beaucoup plus petits et en forme de lutrins. Un gros volume de parchemin jauni relié de cuir était posé sur chacun. Blade effleura une page et elle s'évapora en poussière. Il se pencha pour déchiffrer la bizarre écriture vaguement cunéiforme, si fanée qu'il fallait la regarder de biais en se servant de la réfraction lumineuse pour distinguer les traces d'encre. Finalement il s'en détourna, certain de ne jamais pouvoir résoudre ce mystère.

Les cris des mouettes le firent sursauter. Il s'approcha d'un des yeux creux et regarda au-dehors. Rien. Il alla à l'autre œil, et vit un lac. Un lac d'un bleu-vert, à moins de trois kilomètres, que les oiseaux survolaient en plongeant de temps à autre pour attraper un poisson. Blade ne s'intéressait pas aux oiseaux. Il y avait des huttes dans le lac, couvertes de chaume et construites sur pilotis, toutes entourées d'une plate-forme. De la fumée grise montait de plusieurs de ces huttes. Des femmes aux seins nus, portant un court pagne en peau de bête, s'activaient à divers travaux. L'une d'elle tapait avec un gros bâton dans une grande écuelle. Un pilon et un mortier. Du grain. De la farine. Blade hocha la tête. Cette population lacustre était d'un cran au-dessus de la tribu d'Ogar, mais encore bien inférieure aux hommes qui avaient érigé l'idole d'où il regardait à présent. Et ces êtres devaient être dangereux.

Blade passa le reste de l'après-midi, jusqu'aux dernières lueurs du jour, à contempler le village lacustre. Il n'aimait guère ce qu'il voyait.

Le peuple du lac, autant qu'il pouvait le déterminer d'aussi loin, n'était pas véritablement humain. Lord L l'aurait classé dans la catégorie des hommes-singes. Des pithécanthropes. Cependant, ils marchaient comme des hommes, ils avaient des armes de pierre et de bois, ils connaissaient le feu et ils avaient construit ce village sur pilotis. Ils avaient de petites embarcations rondes en osier tressé et en boue séchée, dont ils se servaient pour faire la navette entre le village et la rive. Et c'était des cultivateurs. Tout le long du lac il y avait un étroit littoral de champs cultivés, s'étendant jusqu'à l'orée de la forêt, sur une largeur de huit cents mètres environ.

La population lacustre employait des esclaves pour travailler aux champs. Et des épouvantails pour éloigner les mouettes de la récolte. Blade ne distingua pas immédiatement la nature de ces épouvantails, pas plus qu'il n'éprouva de pitié particulière pour les esclaves.

Plus d'une fois au cours de cette journée il regretta de ne pas avoir de puissantes jumelles. Sa propre vue était phénoménale, aussi proche

de 10-10 qu'il était possible, mais il sentait que des détails lui échappaient. Cependant, en se concentrant sur la langue de terre labourée la plus proche, il parvint à voir assez bien. Et ce qu'il vit renforça sa résolution de ne pas se hasarder près de ce lac.

La moitié des esclaves qui travaillaient la terre étaient des femmes, vieilles ou jeunes, toutes entièrement nues, constamment fouettées par les hommes-singes qui les surveillaient. Les esclaves masculins étaient rarement fouettés, ou même pas du tout. Cela intrigua Blade, mais ce qui l'étonnait le plus c'était que les esclaves étaient nettement d'une espèce supérieure. Leur corps bien formé n'était pas velu, c'était des hommes véritables, et pourtant ils étaient esclaves de ces créatures bestiales. Lord L, lorsqu'il viderait la banque de mémoire de Blade à son retour, aurait une surprise ; ainsi, l'espèce supérieure ne triomphait pas toujours.

Les épouvantails étaient des cadavres d'esclaves. De son poste d'observation, Blade assista à la création d'un de ces macabres objets. Une esclave fatiguée trébucha et tomba, et un homme-singe se précipita pour la rouer de coups. Elle était incapable de se relever. Un autre homme-singe arriva à la rescousse et employa une espèce de knout, un long fouet aux lanières épaisses. Blade fit une grimace. Il s'attendait à de telles horreurs dans la Dimension X, mais ce n'était pas beau à voir malgré tout. Ce qui suivit fut pire.

Les hommes-singes cessèrent de fouetter l'esclave. L'un d'eux se pencha sur elle et indiqua par gestes qu'elle était morte. Aussitôt, l'autre jeta son fouet, tomba sur le corps encore tiède et l'assailit sexuellement. Quand il eut fini, son compagnon le remplaça. Blade les maudit, et puis se reprit. Il ne s'était pas encore suffisamment adapté, si ses émotions le gouvernaient encore. Il devait faire mieux, se plier plus rapidement. Les règles de la Dimension N n'avaient plus cours ici.

Le corps de l'esclave fut traîné vers un pieu planté dans le sol, et attaché dessus avec des branches d'osier. Cette tâche accomplie, les deux hommes-singes recommencèrent à battre les femmes.

À ce moment, Blade remarqua qu'une des esclaves, très jeune et, autant qu'il pouvait le voir de loin, tout à fait jolie, s'écartait petit à petit des autres. Pas à pas, mètre par mètre, elle se glissait discrètement vers la forêt. Blade s'aperçut qu'il retenait sa respiration, en lui souhaitant bonne chance. Il sourit.

Si les hommes-singes qui les surveillaient n'avaient pas été aussi absorbés par le traitement qu'ils avaient infligé à la morte, la fille n'aurait pas eu la moindre chance de s'enfuir. Et quand elle fut découverte, elle était encore à cent mètres de la forêt. Un des hommes-singes l'aperçut, poussa un hurlement de rage et bondit vers elle. La jeune esclave hurla à son tour et se mit à courir.

L'homme-singe était plus rapide. Il avançait gauchement, par grands bonds grotesques et maladroits mais couvrait du terrain. La fille courait la bouche grande ouverte, hurlant sa terreur, sachant ce qui l'attendait si elle était reprise.

Instinctivement, Blade se mit à crier :

— Vas-y ! Vas-y ! Allez, cours ! Plus vite ! Plus vite !

Elle faisait de son mieux, mais le terrain était inégal, nouvellement labouré, et elle tomba. L'homme-singe poussa un cri de triomphe et la frappa de son knout. Elle roula sur elle-même, éluda le coup, se releva et repartit vers les arbres.

Blade sentit son cœur battre. Il voulait qu'elle réussisse, il voulait qu'elle s'échappe !

L'esclave atteignit le sombre sanctuaire de la forêt et s'y précipita. Blade soupira. Il avait cru qu'elle aurait une chance, mais dans la forêt enchevêtrée, avec ses fourrés et ses lianes, elle serait vite rattrapée par l'homme-singe. Ces êtres étaient de sombres brutes, aussi forts que des gorilles, et mieux équipés pour se frayer un chemin dans cette jungle.

Blade se trompait. Surpris, il vit l'homme-singe s'arrêter à la limite de la forêt. L'autre le rejoignit et ils regardèrent entre les arbres, en grommelant entre eux, mais ils ne s'aventurèrent pas plus près. Lentement, avec des gestes de dépit et de rage, ils reculèrent. Blade sourit et crut comprendre. Les hommes-singes avaient peur de la forêt. Mortellement peur. Un tabou !

Il souhaita bonne chance à la jeune esclave, tout en songeant qu'elle risquait fort de ne pas se tirer d'affaire. La forêt était terrifiante. Il examina le sombre fourré où elle avait pénétré. Pas une feuille ne bougeait.

Tant qu'il fit jour, il observa les hommes-singes. Quand le soleil se coucha les esclaves, hommes et femmes, furent rassemblés et poussés dans les bateaux d'osier pour être conduits vers une hutte plus grande que les autres. Hommes et femmes y furent entassés ensemble, des gardes postés, et de la nourriture apportée par d'autres esclaves masculins qui semblaient être des auxiliaires. Blade suivit des yeux un de ces auxiliaires qui, sa corvée terminée, prenait un bateau pour aller vers une des huttes où il fut accueilli par une femme-singe. C'était donc ça. Il y avait pénurie d'hommes-singes et les esclaves masculins, dans certaines conditions, étaient acceptés comme conjoints. Il réfléchit à cela en se préparant pour la nuit. Quelle que soit la dimension, le sexe était roi.

Blade dormit cette nuit-là dans la salle de la tête, profondément et sans être dérangé, et quand les mouettes reprirent leur concert de cris rauques au lever du jour, il repartit. Il fit un grand détour pour éviter

le lac, restant au plus profond de la forêt, trouvant de l'eau et du gibier quand il le pouvait. Il remarqua que le terrain montait toujours.

Une heure avant le coucher du soleil, il s'aperçut qu'il était suivi.

Le son venait de derrière lui, très léger, et il ne se répéta pas. Quiconque avait fait ce bruit savait aussi bien que Blade se déplacer en forêt. Cependant, une pierre avait été délogée. Elle roula et en frappa une autre. Blade n'avait pas besoin d'une autre indication.

Il ne pouvait savoir s'il était en vue de son poursuivant. Il préféra penser qu'il l'était et feignit de ne s'être aperçu de rien. Il continua de marcher, en faisant halte de temps en temps pour examiner des traces de gibier, tout en tendant l'oreille et en jetant derrière lui des coups d'œil furtifs. Rien. Il n'y eut plus aucun bruit. Cependant, il était encore suivi. Le guetteur était là.

À la nuit tombante, il alluma son feu. Il fabriqua des pièges de lianes et de jeunes arbres, et les plaça très ostensiblement le long du sentier, de manière que l'espion les voie. Quand l'obscurité fut totale, il quitta le feu et, se fondant comme une ombre dans l'ombre, il construisit deux pièges plus grands de chaque côté du sentier. Il se mit à la place du guetteur, et comprit qu'il n'approcherait pas par le sentier ; il ferait un détour pour surprendre Blade par le flanc.

Ce soir-là, il fit rôtir sa viande plus longtemps que d'habitude, la tenant ensuite hors du feu pour que la brise légère apporte au rôdeur inconnu l'odeur savoureuse. Il alluma deux autres feux plus petits, chacun à un endroit où la voie entrerait dans la clairière ou la quittait. Il garda ses armes auprès de lui et prit soin de ne pas s'asseoir le dos tourné à la forêt. Et il attendit.

Des heures passèrent. Blade feignit de dormir entre ses feux, ses mains jamais bien loin de ses armes. Enfin son attente prit fin.

D'abord, le craquement soudain du jeune arbre courbé dont il avait fait un ressort, un sifflement tandis qu'il se détendait et un cri étouffé. Blade s'empara d'un brandon et, avec cette torche, courut vers son piège, la lance sous le bras, le couteau de silex dans son autre main. Il avait pris quelque chose.

Elle était bel et bien prise. La liane solide enserrait ses chevilles fines et elle se balançait à un mètre cinquante du sol, la tête en bas. Nue. C'était la jeune esclave qui avait fui les hommes-singes. Blade leva sa torche et avança pour l'examiner de plus près. Elle hurla des imprécations, lui cracha dessus et, toute prisonnière qu'elle fût, essaya de lui griffer la figure avec les ongles. Blade recula hors de portée. La fille était une bête sauvage. Et folle de terreur. Maintenant que Blade l'avait capturée, il ne savait plus trop qu'en faire.

Pour le moment, il ne fit rien. Il la considéra, sans sourire ni

froncer les sourcils, feignant plus de stupéfaction qu'il n'en éprouvait. Elle s'était enfuie, elle voyageait à pied, par conséquent elle devait aller quelque part, avoir une destination. Elle appartenait à cette Dimension X, tout comme le pauvre Ogar, aussi, pensa-t-il, elle pourrait peut-être le remplacer, comme guide et comme mentor. S'il parvenait à la domestiquer et à gagner sa confiance.

Il continua de l'observer sans rien dire. La fille cessa de se débattre et soutint son regard. À sa manière sauvage et échevelée, la tête en bas et toute nue – ce qui ne semblait pas la gêner – elle était d'une grande beauté. Ses dents étaient blanches et régulières, sa bouche ravissante même quand elle grimaçait de colère, et il imaginait ce que serait la masse luxuriante de ses cheveux sombres quand ils auraient été lavés, démêlés, libérés des brindilles, des feuilles et des bardanes. Elle était jeune, sûrement à peine sortie de l'adolescence, en dépit de la boue séchée qui recouvrait sa figure la beauté de ses traits réguliers était visible. Ses seins admirables, malgré l'indigne posture, ne pendaient pas, ne se balançaient pas. Ils étaient parfaitement ronds, pommés, fermes, couronnés de petits mamelons roses. Son corps, entièrement bronzé à force d'être constamment exposé au soleil, n'avait pas un poil superflu.

À ce moment, une saute de vent apporta son odeur à Blade, un parfum naturel et musqué de sécrétions féminines, jamais soumis aux antiseptiques de la Dimension N. Blade le renifla et sentit le désir monter en lui. Il comprit qu'il était, enfin, pleinement adapté à cette Dimension X particulière.

La jeune captive lui cria :

— Qui es-tu ? Pourquoi m'as-tu prise au piège ? Tu n'es pas l'un d'eux !

Blade lui fit son plus charmant sourire.

— Ah non ? Qui sont *eux* ?

Elle fronça les sourcils et tendit le bras dans la direction d'où ils étaient venus.

— Eux. Les gens velus. Les hommes-bêtes. Tu n'es sûrement pas l'un d'eux. Et tu n'es pas un de nous.

Blade sourit encore et avança d'un pas. Elle montra les dents mais ne chercha pas à le griffer.

— Et qui sont *nous* ? Qui es-tu ?

Pendant un long moment, elle l'examina. Son expression changea et elle sourit légèrement.

— Tu ne le sais vraiment pas ?

— Si je le savais, je n'aurais pas à poser la question, répondit

Blade avec patience.

Elle sourit tout à fait.

— Détache-moi, alors, et je te le dirai. Mais je trouve très bizarre que tu ne reconnais pas une Jedd quand tu en vois une. Nous avons vécu dans ce pays depuis le commencement du monde. Et maintenant tu arrives, toi un étranger comme je n'en ai jamais vu, et tu dis que tu n'as jamais entendu parler de nous. Mais détache-moi d'abord. Ton piège me fait mal.

Blade hésita. Mais ce n'était qu'une fille, une fille nue, sans armes. Il n'y avait aucun danger possible. Il trancha la liane et la laissa tomber par terre, conscient que sous son pagne de peau de bête il était violemment excité. Oh oui, il s'était adapté ! Il tremblait de désir, de concupiscence animale pour ce jeune corps. S'il avait été plus lucide il aurait deviné la cause – le traitement aux mégavitamines de Lord L – mais pour le moment il ne songeait qu'à la pénétrer, immédiatement, et envoyer sa semence exploser en elle.

Peut-être se serait-il jeté sur elle, là, par terre, et l'aurait-il prise de gré ou de force, si elle n'avait été trop rapide pour lui. Elle amortit sa chute avec les mains, fit une souple cabriole et arracha la liane de ses pieds avant qu'il devine son intention et bondisse. Elle avait retiré un pied du nœud coulant et s'élançait à toute allure quand il saisit le bout de liane qu'elle traînait et la fit tomber. Elle s'affala dans les feuilles mortes, roula sur elle-même pour lui faire face et se remit à cracher et à griffer comme un chat sauvage. Il la tira sans ménagements par la jambe. Elle lui lacéra la poitrine avec ses ongles. Blade, son ardeur provisoirement calmée, perdit patience et l'assomma d'un coup à la tempe. Pas trop fort.

Quand elle perdit connaissance, il la ligota avec des lianes, la porta près du feu et la jeta par terre. Puis il retourna à la cuisson de son souper, apparemment indifférent mais ne cessant pas de la surveiller du coin de l'œil. Quand elle battit des paupières, il lui accorda quelques instants pour se remettre puis il s'adressa à elle sans la regarder.

— Je parlerai le premier, dit-il, ensuite ce sera ton tour. Je suis le maître ici, et il en sera ainsi tant que nous resterons ensemble. C'est compris ?

Elle hocha la tête d'un air maussade.

— C'est compris. Tu es le maître.

— Bien. Quel est ton nom ?

— Je m'appelle Ooma.

— Ooma. Tu m'as dit que tu étais une Jedd. Qu'est-ce qu'une Jedd ? Que veut dire ce mot ?

Elle regardait la viande qu'il faisait griller. Elle s'humecta les lèvres et un peu de salive apparut aux coins de sa bouche bien dessinée.

— Je meurs de faim. Je ne parlerai pas avant d'avoir mangé. Tu as de la viande. Donne-m'en. Je n'ai pas mangé de viande depuis un an que j'étais captive des hommes-bêtes.

Blade la dévisagea. Il lui passa le morceau de viande sous le nez, puis il le mangea lentement tandis qu'elle l'observait, l'eau à la bouche, le regard haineux.

— Tu parleras d'abord, Ooma. Ensuite tu auras de la viande. Ou bien tu ne diras rien et tu n'auras rien. Ça m'est complètement égal. J'ai tout ce qu'il faut pour moi.

— Tu es le maître. Je parlerai. Mais si tu ne tiens pas ta promesse et si tu ne me donnes pas de viande, j'attendrai que tu dormes et je te tuerai. Je te le promets.

Blade lui sourit.

— Et moi je te promets de la viande. Je tiens toujours mes promesses. Tu l'apprendras vite, ma fille. Alors. Qu'est-ce que c'est qu'une Jedd ?

— Je suis une Jedd. Jedd veut dire montagne. Et on nous appelle les Jedds parce que nous sommes un peuple de la montagne. Notre impératrice, une très vieille femme qui est en train de mourir, est la Jeddock.

— Ah, murmura Blade, une impératrice. Parle-moi un peu de ça, de la Jeddock.

Voilà qui allait mieux, pensa-t-il. Ooma pourrait le faire sortir de la forêt, le conduire vers un semblant de civilisation telle qu'il la connaissait et la comprenait. Des montagnards. Une impératrice. Il écouta avec une grande attention, soucieux de ne pas perdre un mot. Quand elle eut fini il lui délia les mains et lui donna de la viande. Elle la dévora en poussant de petits cris de plaisir, mangeant voracement en laissant couler le jus succulent sur son menton. Quand elle ne put plus rien avaler, elle se rallongea, se frotta le ventre et rota. Elle considéra Blade, avec une nouvelle expression au fond de ses yeux verts.

— Qui es-tu ? demanda-t-elle avec autorité. Je t'ai parlé de moi et de mon peuple. Et toi ? Tu es beaucoup plus grand et plus beau que les hommes de Jedd, et bien plus fort. Tu dois venir d'un pays lointain, pour être aussi différent. Raconte.

Blade aurait préféré garder le silence, et réfléchir à tout ce qu'elle lui avait appris, mais il avait besoin d'elle et voulait lui faire plaisir. Il raconta son histoire, en restant aussi proche que possible de la vérité

et en s'exprimant simplement. Ooma ne comprendrait certainement rien à la Dimension Normale.

Il montra la pleine lune entre les arbres. D'une couleur rouge sang et précisément au zénith.

— Je viens d'un autre monde, Ooma. Pas celui-là que tu vois mais un monde assez semblable. Je suis venu par magie, le temps qu'il te faut pour respirer, couvrant une distance aux jours de voyage plus nombreux que toutes les feuilles de tous les arbres de cette forêt. Tu comprends ?

— Non, grogna-t-elle. Tu me mens. Et tu ne m'as pas dit ton nom, si tu en as un.

— Je ne mens pas, répliqua-t-il calmement. J'ai une magie à moi, que je te montrerai si nous restons amis. Quant à mon nom, c'est Blade. C'est ainsi que tu m'appelleras, Blade. Blade le maître. Essaye, Ooma. Répète.

Elle fronça les sourcils, montra ses dents blanches et finit par prononcer lentement :

— Blade... le maître. Blade le maître.

— C'est ça. Le nom sonne bien dans ta bouche.

— Je ne l'aime pas. Il est sec et cruel. Et tu ne me plais pas du tout, bien que tu m'aies donné de la viande. Tu me regardes étrangement et tu me fais peur. Je sais ce que tu penses, Blade le maître, et ça ne sera pas. Je ne me donnerai pas à toi.

Blade sourit, en se disant qu'elle allait vraiment droit au but. Il la désirait toujours, mais il était maintenant capable de se maîtriser. Ce serait criminel et fou de blesser ou d'offenser cette enfant. Il avait plus besoin d'elle qu'elle de lui, même si elle ne s'en doutait pas. Il s'efforça de l'apaiser. Sans renoncer à sa domination.

— Tu ne me parleras pas sur ce ton, déclara-t-il sévèrement. Écoute. Je ne te ferai pas de mal. Je ne te toucherai jamais à moins que tu veuilles que je te touche. Je veux simplement que nous restions amis, que nous nous entraïdions. Tu me guideras et tu répondras à mes questions et en échange je te ramènerai saine et sauve chez toi, promit-il, et d'un geste il indiqua la sombre forêt silencieuse. Jamais tu ne retrouverais tes Jedds toute seule, Ooma. Il y a trop de dangers.

Elle se mordilla la lèvre un moment, puis elle hocha la tête.

— Tu as raison. J'aurai besoin de toi pour passer les Apis. Si nous pouvons passer. Ils te tueront probablement et te mangeront et feront de moi une esclave prostituée, mais je ne veux pas m'inquiéter de ça maintenant. Nous avons encore quatre jours de marche avant d'arriver chez les Apis. Alors pour le moment je serai ton amie. Tu le veux bien,

Blade le maître ?

— Bien sûr que je le veux. Je viens de te le dire, n'est-ce pas ?

— Alors détache-moi. Un ami ne garde pas un ami pieds et poings liés. À moins qu'on fasse cela dans ce monde dont tu dis venir ?

Blade rit. C'était assez logique.

— Non, avoua-t-il. Dans mon monde, les vrais amis s'accordent leur confiance.

Il n'ajouta pas que les vrais amis étaient rares, et la plupart des amitiés de faux-semblants. Les choses étaient peut-être différentes dans la Dimension X, mais il en doutait. Il avait découvert, souvent à ses risques et périls, qu'il y avait certaines constantes dans toutes les dimensions. Mais il se dit qu'il pouvait laisser cette idée aux philosophes qui étudieraient un jour les notes de Lord L. Blade, lui, n'avait que deux objectifs : survivre et rentrer.

Il tapota une épaule lisse et dorée tout en tranchant les lianes qui lui entravaient les jambes.

— Tu as raison, Ooma. Je l'avoue et je te libère. Et tu n'as pas besoin de craindre que...

Elle était plus vive que tous les chats du monde. Elle avait doublé et redoublé un morceau de liane pour en faire une corde épaisse. Elle s'en servit pour frapper violemment Blade en travers des yeux. Il recula machinalement et en un éclair elle disparut du cercle de lumière et plongea dans la forêt. Il entendit son rire moqueur.

— Adieu, Blade le maître. Je sais au moins une chose. On élève des imbéciles dans ce monde étrange d'où tu viens !

Il frotta ses yeux endoloris et la maudit brièvement, puis il se mit à rire. Elle avait raison. Il n'était qu'un imbécile. Il s'était fait avoir de belle façon. Cela lui apprendrait à la sous-estimer. Le cerveau des Jedds, semblait-il, était peut-être moins complexe que le sien mais tout aussi astucieux.

À ce moment un cri retentit dans les profondeurs de l'immense forêt, un hurlement aigu, bestial, qui glaça le sang de Blade et lui hérissa les poils. L'abominable son ne ressemblait à rien de ce qu'il avait jamais entendu, même sur les bandes de Lord L. Il contenait de la terreur et du triomphe, du sang et de la mort et une vibration de vie. Blade, tapi entre ses feux, se tourna dans la direction du cri. À des kilomètres de distance. Il n'était pas directement menacé. Il sourit alors, d'un sourire rusé, et se prépara à dormir. On verrait bien.

Il feignit le sommeil, ses armes à portée de la main. Et l'oreille tendue. Une demi-heure s'écoula. Une heure. Puis un léger bruissement dans le fourré. Il sourit de plus belle.

— B-Blade le maître ?

Un écho de soupir chevrotant porté par la brise. Ou peut-être un caprice du vent, qui lui faisait entendre ce qu'il attendait, ce qu'il voulait entendre.

Mais l'écho se répéta :

— Blade, le maître, je te demande pardon. Ooma te demande pardon. Je veux revenir près du feu.

Blade se retourna en bâillant.

— Revenir ? Pourquoi ? Je croyais que tu te plaisais, toute seule dans la forêt.

— Non, ça ne me plaît pas.

Il bâilla de nouveau pour masquer un sourire.

— Mais je croyais que je te faisais peur.

Silence. Puis :

— Oui... Mais j'ai encore plus peur toute seule dans la nuit. Laisse-moi revenir. Je... Je te laisserai faire tout ce que tu voudras. Je te le promets.

Blade reposa sa tête sur ses mains et imita un ronflement.

— Je ne veux rien te faire, Ooma. Pas maintenant. J'ai découvert que nous ne sommes pas des amis et que je ne peux pas avoir confiance en toi. Bonne nuit.

Long silence. Il l'entendait avancer dans les buissons.

— Je t'en supplie, Blade le maître. J'ai froid, j'ai peur. Je veux revenir près des feux.

— Eh bien, viens, alors. Mais ne m'embête pas. Je veux dormir.

Feignant de dormir, il l'observa entre ses cils. Elle émergea lentement du taillis et se blottit près du plus grand des feux. Tout en se chauffant, elle l'examinait attentivement. Blade ne bougea pas. Elle se mit à passer les mains sur son jeune corps svelte, retirant avec soin les bardanes, les feuilles collées et les brindilles. Elle lissa et frotta tout son corps avec les mains, pour le nettoyer de son mieux. Blade sentit monter dans ses reins un picotement familier. Était-ce possible ?

Ooma alla au tas de bois que Blade avait ramassé et commença à fouiller. Il allait l'avertir de ne pas brûler trop de bois, mais se ravisa. Elle ne s'occupait pas des feux. Avec un intérêt croissant, il la vit casser une branche fourchue, en ôter les feuilles et les vrilles et s'en servir comme d'un peigne. Accroupie devant le feu, jetant de temps en temps un coup d'œil dans la direction de Blade, Ooma s'appliqua à passer et repasser le peigne de fortune dans ses cheveux en broussaille. Elle grimaçait et gémissait parfois quand elle se heurtait à

un enchevêtrement particulièrement coriace.

Blade était maintenant dans un état d'excitation aigu, et suffisamment maître de lui pour ne pas chercher à y remédier. Il pensait deviner ce qui allait se passer. Qu'elle vienne à lui.

Ooma abandonna sa coiffure et se mit à presser et caresser ses petits seins ronds. Quand les mamelons furent dressés, elle mit un doigt dans sa bouche et les humecta jusqu'à ce qu'ils brillent d'un rose foncé dans la lueur du feu. Puis elle se peignit le pubis avec les doigts, très soigneusement, et se caressa brièvement. Enfin, elle s'approcha de Blade.

Elle se blottit derrière lui, tout contre son dos, se glissant jusqu'à ce que leurs deux corps, celui de Blade immense et le sien tout menu, s'emboîtent comme des petites cuillères. Il sentit ses seins veloutés et fermes sur sa peau, les mamelons rigides et brûlants. Elle lui souffla à l'oreille :

— Blade le maître ? Tu dors, Blade le maître ?

— Je ne dors pas, grogna-t-il. Tu le sais très bien. Comment pourrais-je dormir en ce moment ? Mais je ne comprends pas. Tu as changé d'idées sur beaucoup de choses, on dirait. Pourquoi, Ooma ?

Elle rit tout bas et lui mordilla l'oreille.

— J'ai réfléchi. Pendant que j'étais dans la forêt et que j'avais peur, j'ai réfléchi. Tu avais raison et j'ai eu tort. Nous serons amis et j'aurai confiance en toi.

— Et il y a eu ce cri, dit Blade non sans malice. Ce cri dans la forêt. Mais tu ne l'as peut-être pas entendu, Ooma ?

Il sentit un frisson parcourir le corps collé contre le sien.

— Je l'ai entendu. C'était le cri des Apis. Ils chassent la nuit et il est bien rare qu'ils viennent si loin de leur territoire, mais quand le gibier se fait rare, ça leur arrive. Mais je ne veux pas parler des Apis. Ils sont loin, et ils ne nous menacent pas, ce soir. En ce moment, il y a autre chose que je veux.

Elle glissa une main sournoise autour de la hanche de Blade, le découvrit et poussa un petit cri.

— Blade le maître ! Tu es un géant, là. Il n'y en a pas un à Jedd, pas un seul homme de Jedd qui ait une chose pareille !

Ooma tira légèrement sur la *chose*, et la manipula rapidement. Blade réprima un gémissement de plaisir. Déjà il avait du mal à respirer, son cœur essayait de bondir hors de sa cage thoracique et il luttait contre le désir de consommer immédiatement. Doucement, se dit-il ? Il ne voulait pas, en possédant le corps d'Ooma, perdre son amitié ni son allégeance. Ce qui se passait là, ce qui allait se passer,

n'était que de la luxure pure et bestiale, de leur part à tous deux. Cela mourrait comme un feu, ne laissant que des cendres, et il y avait encore des lendemains à affronter. Il avait besoin d'Ooma. Pour bien autre chose que le soulagement sexuel.

Ooma, elle, ignorait toute réserve. Plus elle caressait Blade, plus son ardeur montait. Sa voix devint aiguë, sa respiration oppressée et sifflante. Elle le lécha, lui murmura des mots qu'il ne comprit pas. Elle caressa du bout des doigts les testicules gonflés, accomplit une fellation brève mais avide, puis elle le saisit par les cheveux et le tira sur elle. Elle le guida dans la grotte humide, étroite et lisse. Blade était énorme et Ooma minuscule, et la friction devint un paroxysme de plaisir douloureux. Blade, s'efforçant de prolonger la voluptueuse souffrance, eut l'impression qu'Ooma jouissait constamment, sans jamais desserrer son étreinte. Elle possédait un contrôle musculaire dépassant de loin tout ce qu'il avait connu ; elle le serrait et l'aspirait et quand il fut incapable de lutter plus longtemps elle reçut le dernier jaillement de son sperme avec un long cri de plaisir qui se répercuta dans la forêt assombrie.

Blade resta couché sur elle, haletant et en sueur, encore abruti, se débattant pour se ranimer après la petite mort. Cela avait été une chose que peu d'hommes avaient eu le privilège de connaître, un amour sexuel barbare et primitif, avec une union, une fusion, un manque d'inhibition que Richard Blade lui-même avait rarement atteints. Il était reconnaissant. Il était aussi vanné, vidé, épuisé.

Il se piqua avec le couteau de silex pour rester éveillé et revenir à la réalité. Il fit le tour du campement, s'arrêtant assez longtemps dans l'ombre pour regarder et écouter, et ne vit aucun signe de danger. Finalement, vaincu par le sommeil, il s'allongea à l'écart des feux mourants. Ainsi, un intrus aurait tendance à attaquer d'abord Ooma, ce qui donnerait à Blade une chance de le surprendre par derrière.

CHAPITRE IX

Ooma se révéla bavarder comme une pie. Quand elle ne se servait pas de sa langue pour leur satisfaction sexuelle mutuelle – tous les soirs après souper et avant de s'endormir – elle parlait inlassablement. Blade prit l'habitude de l'écouter en silence. De temps en temps il grognait une approbation ou une protestation, auquel dernier cas elle gardait le silence pendant un moment. Jamais bien long. Blade apprit beaucoup durant ces quatre jours mais il y avait des instants où il regrettait que les hommes-singes ne l'aient pas attrapée.

Ce matin-là, ils se baignaient dans un bassin limpide, alimenté par les sources chaudes dont les eaux venaient se mêler à celle du ruisseau glacé. Ils se frottèrent mutuellement avec des brosses faites de feuilles et de brindilles, et elle lui montra comment se laver le corps avec du sable fin. Avec stupéfaction, tandis qu'Ooma se lavait, Blade vit apparaître sous ses yeux une nouvelle créature. Il savait qu'elle était belle. Mais jusqu'à présent il n'avait jamais soupçonné l'étendue de sa beauté.

Comme toujours depuis quelque temps la libido de Blade – par la faute de l'ordinateur et de la restructuration de son cerveau – était énorme et échappait à tout contrôle. Ce n'était pas un homme facile à embarrasser, et dans cet étrange Eden il n'y avait pas de place pour la fausse modestie, mais pour une fois il se sentit gêné. En regardant Ooma faire une toilette méticuleuse, il parvint à une érection gigantesque. Dérouté, contrit, il vit sa chair se dilater, croître et se redresser et frémir, énorme et ferme comme une barre d'acier. Ooma s'en aperçut, ses yeux s'arrondirent et elle se mit à rire. Blade sourit d'un air penaud. Ooma secoua la tête.

— Ce n'est pas le moment pour l'amour, Blade le maître. La nuit, après avoir mangé, c'est mieux. Tu ne peux donc pas contrôler ce monstre ?

Blade avoua qu'il en était incapable.

— Alors laisse-moi essayer, pouffa-t-elle. Ça me fait peur.

Elle jeta de l'eau froide sur Blade. Sans résultat. Elle cueillit une brindille et le fouetta. Le rocher de Gibraltar ne vacilla pas. Ooma

fronça les sourcils.

— Ça persiste. Je ne sais pas ce que je peux faire de plus, Blade le maître.

— Moi, je sais.

— Non. Pas maintenant, je n'en ai pas envie. Et il est écrit dans les Livres de Birkbegn que l'amour n'est sanctifié qu'après le coucher du soleil.

Les Livres de Birkbegn ! Blade se rappela les volumes jaunis dans la salle de l'idole. Et les repoussa de sa mémoire. Plus tard. Pour le moment, il ne s'intéressait pas à Birkbegn, qui ou quoi que ce soit. Lentement, avec une tendresse qu'il croyait avoir oubliée, il attira Ooma entre ses bras. Il l'embrassa avec douceur, caressa ses cheveux sombres. Sa bouche sur ses lèvres il murmura :

— Je n'ordonne pas, Ooma, je demande.

Elle s'écarta un peu, et leva la tête pour le regarder dans les yeux. Dans ses prunelles vertes une lumière brilla qu'il n'y avait encore jamais vue, mais qu'il avait surprise dans les yeux de bien d'autres femmes, dans toutes les diverses dimensions. De l'amour. Du dévouement. De la soumission. Ooma avait changé. Pour elle, la sexualité prenait une nouvelle signification, une valeur nouvelle. Ooma était amoureuse de Blade.

Il chassa cette pensée, pour l'étudier à un moment plus propice. Pour l'instant, il brûlait de désir. Et savait que c'était plus que du désir.

Pourtant, elle résistait toujours, tout en lui caressant la figure.

— Je suis propre enfin, Blade mon maître. Si nous nous couchons dans l'herbe ou sur la terre, je serai de nouveau sale. Et il y a les Livres de Birkbegn. Je...

Blade n'en pouvait plus. Il se consumait. Il la serra plus étroitement, l'embrassa goulûment et murmura :

— Nous pouvons le faire ici, debout dans notre bain. L'eau nous lavera du péché et Birkbegn nous pardonnera. Je ne peux pas attendre, Ooma, je ne peux pas. Ne m'oblige pas à te l'ordonner.

Elle s'accrocha à lui, sa peau mouillée étincelante, ses seins humides écrasés contre le torse massif de Blade. Elle laissa fléchir ses genoux, les écarta, puis elle fit un petit bond et noua ses jambes autour de sa taille. Blade plongea et elle poussa un petit cri de douleur et de plaisir.

Ce fut bref et incroyablement tendre, et quand Blade s'effondra il emporta Ooma sous l'eau avec lui, jusqu'aux sources presque bouillantes. Quand ils refirent surface, crachant et riant, tous deux

comprirent, sans qu'un mot fût échangé, qu'entre eux les choses avaient changé.

Ce soir-là, ils campèrent non loin du territoire des Apis.

Quand ils furent couchés, Ooma caressa la figure de Blade, puis elle insinua sa langue dans son oreille.

— Je n'ai pas encore sommeil, souffla-t-elle. D'abord, nous allons...

— Tu es insatiable. Je commence à croire que tu es nymphomane.

Elle le fit taire en écrasant sa bouche sous ses lèvres et commença à caresser les endroits les plus sensibles. Malgré sa fatigue, Blade réagit instantanément. Elle roucoula de plaisir et se livra aux préliminaires buccaux habituels.

— Comme ça, dit-elle, c'est bien. Le lieu et le moment comme il se doit. Il fait nuit, nous avons soupé et bientôt nous dormirons.

— Je l'espère, dit-il faiblement. Et j'espère aussi que tu me laisseras un peu de force pour combattre les Apis, si j'y suis contraint.

— Nous nous inquiéterons des Apis demain, déclara Ooma. À présent ce n'est pas un péché et je te veux. Ne bouge pas. Ooma fera tout.

Ce qu'elle fit.

Dans la matinée, après un plongeon dans le ruisseau et le petit déjeuner, ils repartirent. Blade, en écoutant le bavardage d'Ooma, devint de plus en plus sombre et s'occupa de ses armes. Ce qu'elle lui disait des Apis ne lui plaisait pas du tout.

Cependant, il ne savait trop quel crédit accorder à son récit, car Ooma était une petite créature trompeuse. Il était forcé de le reconnaître, en dépit de sa tendresse croissante pour elle. Aussi, tandis qu'ils sortaient de la forêt et plongeaient dans un étroit défilé tortueux, écouta-t-il en prenant mentalement des notes, sans rien prendre argent comptant. Il sentit un petit frisson lui courir dans le dos. Les Apis semblaient redoutables à l'extrême, et il se pourrait bien qu'il arrive au terme de son expédition, bien avant d'avoir atteint les montagnes et les Jedds. Mais dans n'importe quelle Dimension X, la mort était toujours possible.

Si Ooma avait peur, elle ne le montrait pas. Elle était tout à fait terre à terre.

— Si les Apis te tuent, expliqua-t-elle, ils me captureront et je leur servirai de femme à tous. À moins que tu ne me tues d'abord, ou bien que je me suicide.

Il lui jeta un coup d'œil.

— Tu as envie de mourir ? Les Apis sont-ils donc si épouvantables

que la mort vaut mieux que d'être prise par eux ?

Elle réfléchit à cela, le front plissé.

— Je ne sais pas, au fond. Je suis très jeune et les Jedds vivent longtemps. J'aime la vie et tout ce qu'elle m'offre, et maintenant que je t'ai, Blade, ce sera encore plus dur de mourir. Mais les Apis ! Ce sont des monstres velus, encore que très intelligents, et leurs manières ne sont pas celles des Jedds. Je suppose que la mort serait préférable, oui.

Une étrange enfant, pensa Blade en la considérant.

— Mais tu n'en es pas vraiment sûre ?

Un petit haussement d'épaules fataliste.

— Ça n'y change pas grand-chose. Si tu es vaincu, Blade, et si je suis capturée et utilisée par eux, je ne vivrai pas longtemps. Ce sont des animaux, bien trop énormes pour une femme Jedd, ce qui est précisément pourquoi ils ont tant de plaisir avec les femmes Jedds, et je serai déchirée au bout de peu de temps. Je n'aimerais pas mourir ainsi. Non, Blade, je crois que si je vois que tu es battu, je m'arrangerai pour me tuer. Si tu me donnais ton petit couteau de pierre, ce serait plus facile. C'est difficile de se tuer sans arme.

Blade lui donna le couteau de silex, pensant qu'il ne lui servirait d'ailleurs pas à grand-chose contre les Apis. Ooma façonna un étui d'écorce et le fixa à sa cuisse avec des lianes.

Le défilé s'élargit et déboucha dans une vaste plaine. À l'horizon, scintillant au soleil, se dressaient les pics déchiquetés d'une immense chaîne de montagnes. Le vent soufflant vers eux à travers la plaine leur apportait le souffle glacé de la neige.

Ooma poussa un petit cri de joie et tendit le bras.

— Voilà où habite mon peuple ! Au-delà des premières montagnes, il y a une vallée, où nous avons toujours vécu depuis que nous avons été chassés de cette terre en des temps immémoriaux. Ah, Blade, tu dois être vainqueur aujourd'hui ! Je veux revoir ma maison !

Blade l'entendait à peine. Il examinait une assez grande construction de pierre dans la plaine, à quelque trois cents mètres d'eux. Le toit était plat et entouré d'un parapet de maçonnerie. Blade devina qu'il avait été ainsi conçu pour recueillir la pluie. L'eau devait être rare dans la plaine.

Pour le moment, Blade s'intéressait davantage au guetteur sur le toit. C'était le premier Api qu'il voyait et son aspect le faisait frémir. La créature mesurait près de deux mètres cinquante ; on aurait dit un croisement entre un gorille et un babouin. La tête était cynocéphale, s'allongeant en museau, et le corps une masse de muscles saillants

couverte d'une épaisse toison. Blade cligna des yeux et regarda plus attentivement encore. Le guetteur portait un casque cornu et un ceinturon auquel était accrochée une épée. Rien d'autre. Et il observait Blade, une patte de devant au-dessus des yeux, avec autant d'intensité que Blade l'examinait.

L'Api disparut soudain par une trappe du toit. Blade se tourna vers Ooma.

— C'est donc ça, un Api ? demanda-t-il sans laisser deviner son appréhension.

Quel monstre ! Et il n'avait qu'une lance de fortune, un petit arc rudimentaire et quelques flèches. Il fut sur le point de réclamer le couteau mais se ravisa. Ooma pourrait bien en avoir besoin pour se tuer.

Une spirale de lourde fumée noire montait maintenant de la hutte. Ooma la montra du doigt.

— C'est un signal. Cette hutte, c'est le premier avant-poste des Apis. Il y en a d'autres, beaucoup d'autres qui gardent la passe conduisant dans les montagnes. Mais ils ne sont pas importants. C'est ici, Blade, que nous allons vivre ou mourir.

Blade observait la porte de la hutte. Il les compta quand ils sortirent et se mirent en rang dans un style militaire. Ils étaient dix. Neuf en un seul rang et un chef. Tous coiffés du casque cornu et ceints du ceinturon à l'épée. Blade esquissa un sourire amusé quand il vit le chef faire manœuvrer ses hommes et crier des ordres comme n'importe quel adjudant de la Dimension N. Les commandements leur parvenaient, apportés par le vent, et Blade dressa l'oreille. La voix était féminine, ou, au mieux, celle d'un châtré ! Aiguë, perçante, une voix de fausset ! Il regarda Ooma en haussant les sourcils.

— Est-ce que ces Apis sont des femmes ?

Ooma, qui avait un peu pâli, secoua la tête.

— Non. Je le préférerais ! Ou même qu'ils aient des femelles à eux. Mais non, tous les Apis sont mâles, c'est pourquoi ils sont si peu nombreux maintenant, et tous les enfants nés des femmes qu'ils capturent sont toujours mâles. Et toujours des Apis. Ah, Blade, j'ai affreusement peur ! J'ai parlé vaillamment tout à l'heure, mais je mentais. Ils vont te tuer et faire de moi leur femme à tous, car je n'aurai jamais le courage de me tuer.

Elle le prit soudain par la main et voulut l'entraîner.

— Viens. Nous pouvons encore nous échapper, retourner dans la forêt. Ils ne nous poursuivront pas. Leur devoir est uniquement de garder cette plaine.

Blade la repoussa.

— Trop tard maintenant. Aie confiance en moi et obéis-moi. Totalement. Reste en arrière et tais-toi. Pas un mot. Tu as compris ?

— Oui, Blade, chevrota-t-elle.

— Pas un mot. Et fais-moi confiance. Je vais m'occuper de ces Apis.

Le chef des Apis glapit un commandement. Le rang se mit en mouvement et avança vers Blade. La manœuvre fut exécutée avec grâce et précision, le chef marchant à quatre pas en avant. Blade s'appuya sur sa lance et, avec un sang-froid parfaitement imité, il les regarda s'approcher. Il retroussa les lèvres avec mépris, comme si les Apis n'étaient que de la racaille et lui le seigneur et maître. Comment s'y prendre autrement ? Le bluff était son seul recours. Le bluff et l'audace. Le sang-froid. Et quand le moment viendrait de la tuerie ?

Il ne pouvait qu'attendre et voir venir.

CHAPITRE X

Le chef des Apis ordonna la halte à vingt pas de Blade. Il ignora le colosse ricanant appuyé sur sa lance et s'adressa de nouveau à ses hommes. À son commandement, les Apis dégainèrent leur épée et saluèrent. Un faible espoir naquit dans le cœur de Blade ; ils étaient si corrects, si bien entraînés... Peut-être n'aurait-il pas à se battre, après tout. Cet espoir fut de courte durée.

Le chef des Apis aboya un dernier commandement à son peloton ;

— Repos. Restez où vous êtes jusqu'à nouvel ordre. J'aurai vite fait de régler cette petite affaire. Et n'oubliez pas qu'en tant qu'officier commandant ce poste, c'est moi qui aurai la femme en premier.

Après quatre voyages par l'ordinateur, Blade pensait que plus rien ne pourrait l'étonner. Mais il se trompait. Il était absolument stupéfait de découvrir des gorilles à tête de babouin qui parlaient, qui s'exprimaient intelligemment, qui exécutaient des manœuvres militaires complexes. Tandis que le chef s'avavançait vers lui avec arrogance, Blade se rappela un mot américain, « goon », une contraction de gorille et « baboon », qui aux U.S.A. désignait les malfrats. Dès cet instant, il appela ces singulières créatures des goons. Des goons intelligents.

Le chef s'arrêta à cinq pas de Blade. Il avait dégainé son épée, mais la tenait abaissée. Il n'accorda à Blade qu'un regard indifférent. Il ne daignait pas remarquer l'homme. Il s'intéressait davantage à Ooma, qui avait battu en retraite vers le ravin et se tapissait derrière un rocher. Trop tard, elle avait soudain conscience de sa nudité.

Blade, toujours hardi, déclara :

— C'est à moi que tu as affaire. Pas à la femme. Elle est à moi. Je tiens à ce que ce soit compris tout de suite.

Une expression de surprise passa sur les traits simiesques. Les yeux profondément enfoncés examinèrent Blade, avec un peu plus de soin. Malgré sa force, son courage et son habitude du danger, Blade éprouva un choc quand les petits yeux l'examinèrent froidement. Des yeux pâles, incolores, des yeux d'albinos sans les reflets roses. Des yeux intelligents dépourvus d'émotion. Aussi glacés que la mort.

L'Api ne disait rien. Les yeux blancs toisèrent Blade de la tête aux pieds. Les crocs étincelèrent dans un rire méprisant et le long museau de babouin se plissa d'amusement. Enfin, le goon parla. La voix, bien qu'aiguë, n'avait rien de féminin. Elle était chargée de menaces.

— Quelle espèce de créature es-tu ? D'où viens-tu ? Qu'est-ce que tu veux, et où vas-tu ?

Blade se redressa. Son regard était aussi froid que celui du goon quand il répliqua :

— Je m'appelle Blade. Je suis un homme. C'est tout ce que tu as besoin de savoir de moi. Je ne veux rien de toi, sinon passer en paix. Je vais dans les montagnes là-bas et j'emmène la femme avec moi. Voilà qui répond à toutes tes questions, je pense. Si tu es satisfait, nous allons passer notre chemin, avec ta permission. C'est très courtois de ta part de nous fournir une garde d'honneur.

Et Richard Blade, serrant sa lance au creux du coude, bien planté les jambes écartées, mit ses poings sur ses hanches et rit au nez du chef des Apis.

Pendant un instant un doute apparut dans les yeux pâles. Le goon porta une patte à son museau velu et le caressa. Lentement l'épée se releva et se pointa sur Blade. Elle était longue, à double tranchant, d'un bois adroitement incrusté de silex aigus qui en faisaient une arme redoutable. Blade n'avait guère de chances contre elle. Dès le début, il l'avait compris. Le bluff était sa meilleure défense.

Le bluff ne marcherait pas.

Le chef des goons n'était pas pressé. Il adressa à Blade un sourire implacable – il avait des incisives de chien – et riposta :

— Tu me dis que ton nom est Blade, mais que m'importe ? Mon nom est Porrex, et que t'importe ? Tu dis que tu vas chez le peuple des montagnes, mais les Jedds ne m'ont pas averti qu'ils t'attendent. Alors, Blade ?

— Alors rien. Les Jedds ne m'attendent pas. Ils ne savent rien de moi. Comment le pourraient-ils ? Je suis un étranger d'un pays lointain. Cependant c'est chez les Jedds que je vais et rien ne m'arrêtera.

Encore une fois, le doute se fit jour dans les yeux incolores et le goon hésita un moment avant de répondre. Blade se rappela ce que lui avait dit Ooma : Les Apis étaient des mercenaires, mais très indépendants et à qui on ne pouvait se fier, et leur tâche normale était de protéger les frontières des Jedds contre les raids des hommes-singes. Souvent, ils délaissaient leur devoir et partaient à la chasse aux femmes. Les Apis n'avaient jamais assez de femmes. C'était justement lors d'une de ces occasions, alors que les Apis négligeaient leur tâche,

que les hommes-singes, les créatures lacustres, avaient franchi la frontière et capturé Ooma et bien d'autres Jedds.

Porrex était plongé dans ses pensées, mais il ne réfléchit pas longtemps. Les yeux pâles dévisagèrent Blade.

— Tu as peut-être raison. Moi, Porrex, ne chercherai pas à t'arrêter. Ce que feront mes supérieurs au poste de la passe, c'est une autre affaire, qui ne me concerne pas. Toi qui dis t'appeler Blade, tu peux passer. Mais tu dois nous laisser la femme. Les Jedds ont été très avares ces temps-ci, et nous autres des avant-postes, nous sommes toujours les derniers servis, quand il s'agit de femmes.

Ooma avait aussi expliqué cela, de temps en temps, les Jedds donnaient des femmes aux Apis. Des vieilles, ou des jeunes qui avaient été condamnées à mort pour un crime quelconque. La plupart de ces dernières, disait Ooma, parvenaient à se tuer avant d'être livrées aux goons.

Porrex l'observait attentivement. Blade sourit froidement et secoua la tête.

— C'est impossible. Je te l'ai dit. La femme est à moi. Partout où je vais, elle va.

Le museau de babouin se crispa. L'épée de bois décrivit un arc.

— Elle n'ira pas plus loin. Et toi non plus, Blade. Je t'ai offert la vie sauve et tu as refusé. Très bien. Je te tuerai et je prendrai la femme quand même. Quel que soit ton pays, on doit y élever des fous.

Blade recula lentement, sa lance levée. Son cœur battait. Il avait la nausée et de la bile amère lui remontait à la gorge. La lance n'était rien qu'un bâton durci au feu, ses flèches peu sûres, son arc une arme risible utilisable uniquement contre le plus petit gibier. Contre trois cents kilos de gorille, elles étaient grotesques. Tandis qu'il reculait en décrivant un cercle, la lance assez courageusement brandie, il doutait que cette pointe ou même les flèches pourraient percer le cuir épais et velu.

Et cependant... Les yeux, peut-être ?

Quelque chose de pointu le frappa dans le dos. Il sentit couler son sang. Il se retourna. Les neuf autres goons l'encerclaient. Neuf paires d'yeux luisaient de joie maléfique. Les épées étaient toutes dégainées, pour l'enfermer dans un cercle serré. Dans un avant-poste aussi isolé, la vie était monotone ; une petite effusion de sang serait pour eux une bonne distraction. De toute évidence, ils seraient ravis de voir Blade étiré. Et puis, bien sûr, il y avait la femme.

Le goon qui avait frappé Blade parla d'une voix dure.

— La prochaine fois, étranger, je te transpercerai. Tu ne

t'échapperas pas. Lutte avec Porrex et meurs, mais fais vite. Il y a des mois que nous n'avons pas eu de femme.

Les autres Apis éclatèrent de rire.

— Oui, finissons-en ! cria un autre. Tue-le, capitaine Porrex !

— Et que Porrex se dépêche avec la femme, grommela un troisième. Je veux bien tirer mon tour au sort, mais je ne veux pas que ce soit comme la dernière fois quand le capitaine a gardé la femme pour lui pendant deux jours et une nuit !

— Ha ! Je me souviens. Et quand nous l'avons enfin eue, elle n'était bonne à rien, elle ne bougeait plus. Autant faire l'amour à un cadavre.

Un autre Api éclata d'un rire strident.

— Imbécile ! Elle était morte. Je te l'ai dit. Mais tu...

Porrex les interrompit, de sa plus belle voix de commandement :

— Taisez-vous, canailles ! Veillez à votre devoir et à la discipline et fermez vos gueules ! Le prochain qui parle sans permission n'aura pas droit à la femme. Resserrer le cercle. Nous avons là un fou agile, et vaillant, et je n'ai pas envie de lui courir après sur la moitié de la plaine avant de le tuer. Resserrer les rangs !

Le cercle se resserra. Porrex, très calme, garda sa distance. Son attitude était celle d'un homme qui a à accomplir une tâche pas trop désagréable mais assommante.

Soudain, il bondit et abattit son épée sur la tête de Blade. L'Api était leste malgré sa masse et Blade se baissa juste à temps. L'épée aux bords de silex le manqua de peu. Porrex parut déçu. Blade visa de sa lance le grand torse poilu. Porrex gronda et regarda avec surprise le bâton qui avait osé le blesser. Il y avait une mince rigole de sang. L'Api frappa la lance de sa patte énorme. Le bois se brisa et la pointe resta enfoncée dans la fourrure. Il grogna, arracha la pointe et la lança vers Blade.

Blade ne jeta pas sa lance cassée. Il s'en servit pour harceler le géant et tenter de le déséquilibrer tandis qu'il reculait, en rond. Chaque fois qu'il approchait un peu trop du cercle d'épées, un des Apis le frappait dans le dos. Les blessures étaient superficielles, mais elles saignaient abondamment et Blade comprit à temps que la perte de sang allait l'affaiblir. Déjà ses jambes et le bas de son torse étaient poissés de sang.

L'espace dans lequel il devait manœuvrer avait à peu près la taille d'un ring de boxe de la Dimension N. Blade, qui était un boxeur magnifique, fit alors appel à tout son art. Il dansa, recula, avança, se jeta de côté et d'autre. Il était constamment en mouvement, tournant

inlassablement autour du cercle étroit. Il commençait à souffler et la sueur ruisselait, cuisante, sur ses blessures. Porrex ne parvenait toujours pas à porter un coup mortel. Son épée n'avait pas encore touché Blade. Elle sifflait et se dardait, cherchant avidement la chair, mais Blade n'était jamais là. Il était aussi évanescent qu'une ombre, changeant toujours de place une fraction de seconde avant que l'épée s'abatte. À un moment donné, la lame hérissée de silex lui coupa une mèche de cheveux, sans entamer le cuir chevelu. Maintenant, Blade avait un plan.

Il n'était pas question de fatiguer Porrex. L'Api était capable de combattre toute la journée. C'était Blade qui se fatiguait, qui haletait, dont les jambes flageolaient. Le moment arrivait vite où il devrait cesser de rompre pour tout oser et se porter à l'attaque. Bientôt. Il avait un plan, qui marcherait peut-être, et même s'il marchait il risquerait quand même la mort.

Blade commença à laisser voir sa fatigue, il souffla plus fort, il rompit plus gauchement. Porrex rit et harcela Blade de plus belle, sereinement confiant, sûr de sa victoire, se demandant simplement pourquoi cela durait si longtemps.

Blade voulait abuser tout à fait l'Api. Il para un coup de cette épée terrible et assujettit une de ses flèches rudimentaires à son arc. Il visa Porrex et tira sur la liane jusqu'à ce que l'arc soit bandé. Plusieurs des goons se mirent à rire. Porrex interrompit sa poursuite, pencha la tête de côté, l'épée baissée, l'autre patte sur sa hanche. Il éclata de rire aussi.

— Quelle espèce de jouet as-tu là, étranger ? Tu as l'intention de me combattre avec ça ? De me tuer, peut-être, avec un bout de bois et une ficelle ?

— Tu vas voir, haleta Blade.

Il décocha la flèche sur Porrex.

La pointe se logea dans l'énorme patte que l'Api avait levée pour l'écarter. Porrex poussa un grognement irrité et lâcha son épée pour arracher la flèche qui le piquait. Il plaça un grand pied plat sur l'épée. Son mépris évident de Blade ne le rendait pas négligent.

Blade bondit avec toute la rapidité, la force et la concentration dont il était capable. Maintenant ou jamais. Vivre ou mourir. Dans la Dimension N, il avait été à rude école et il avait appris des tours cruels. Il se servit de l'un d'eux.

En un éclair, Blade se trouva dans le cercle de ces bras massifs et velus. Porrex, bien que pris par surprise, l'enlaça avec un grondement triomphant. Ses crocs cherchèrent la gorge de son assaillant.

Blade comptait sur trois secondes avant d'être étouffé, écrasé

comme par une presse hydraulique. Il mit à profit ces trois secondes. Gardant ses coudes et ses avant-bras libres, il enfonça ses pouces dans le coin interne des petits yeux de l'Api. Ses ongles avaient poussé, ils étaient longs et pointus. Ses pouces étaient comme des crochets d'acier s'enfonçant dans les chairs tendres. Puis il tira. Porrex poussa un hurlement de douleur et de rage. Oubliant Blade, il porta les pattes à ses orbites en sang. Blade recula d'un bond souple et leva les deux mains pour montrer aux autres goons les horribles petites boules sanglantes qui avaient été les yeux de Porrex. Les Apis, choqués et incrédules, ouvrirent des yeux ronds. Blade avait bien compté sur l'effet de surprise.

Le temps primait tout. Il ramassa l'épée de Porrex le piqua, hurla des insultes. Porrex, les pattes sur les yeux, rugit et chancela en direction de la voix de Blade. Blade rompit d'un pas ou deux, harcelant le chef des goons, tout en observant du coin de l'œil les autres Apis, encore pétrifiés, indécis, incapables de croire à ce qu'ils avaient vu. Blade calcula qu'il avait encore quelques secondes.

D'une voix moqueuse, il appela Porrex :

— Par ici. Je suis là, Porrex. Qui est l'imbécile, à présent ? Qui est aveugle ? Viens donc me tuer, si tu peux !

Porrex poussa un abominable rugissement de rage, de douleur, d'incompréhension. Il leva ses deux bras immenses, les deux mâchoires d'un formidable étau, et se rua vers le son de la voix. Blade resta ferme sur ses pieds, l'épée tendue devant lui. Porrex vint s'y embrocher de toute la force de ses trois cents kilos. Il recula, tenta d'arracher la lame avec les pattes ; ses cris étaient étouffés par le sang qui lui montait dans la gorge. Blade se porta alors en avant et plongea l'épée au travers du corps massif.

Agonisant, Porrex ne tombait pas. Il faillit même arracher l'épée de la main de Blade. Mais il s'affaiblissait vite tandis que le sang jaillissait par à-coups de ses artères. Blade posa le pied sur la poitrine de la créature et retira l'épée. Porrex vacilla, rugit encore et s'écroula si lourdement que le sol trembla. Blade observait le cercle d'Apis. Ils commençaient à avancer.

Il s'agissait de faire vite. Chaque microseconde amoindrissait les chances de Blade. Il posa un pied sur le corps encore agité de soubresauts de Porrex, brandit l'épée ensanglantée et glapit d'une voix de stentor vibrante d'autorité :

— Halte ! Moi, Blade, je vous l'ordonne ! Il n'y aura plus de combats ; plus de sang. J'ai tué votre chef, et maintenant votre chef c'est moi. Vous avez ma parole de capitaine que vous aurez des femmes, des femmes pour tous. Je vous le promets. Acceptez et soyez satisfaits. Ou lutez contre moi et mourez comme Porrex !

Ce disant, il se pencha calmement sur le corps de Porrex. Les dés étaient jetés. Il avait gagné ou perdu et les secondes suivantes le lui apprendraient. Il se mit à scier la tête du chef abattu, apparemment absorbé par ce travail, ne daignant pas jeter un regard aux goons qui s'approchaient de plus en plus. Mais il les entendait assez bien, il percevait leurs murmures.

— Sautons-lui dessus. Tuons-le. Il a tué notre chef.

— Non. Attends. Qui es-tu pour nous donner des ordres ? Nous sommes tous égaux, à présent. Tu as entendu ce qu'il a dit ? Des femmes pour tout le monde !

— Je n'y crois pas. Où est-ce qu'il trouverait des femmes, celui-là ? Il n'en a qu'une, et il la garde pour lui. Tuons-le. Et puis nous nous la partagerons.

— C'est ça ! Au moins il nous a débarrassé de Porrex, qui l'aurait gardée pour lui jusqu'à ce qu'elle ne soit plus bonne à rien.

— Je dis non. Qu'il nous dise comment il entend nous procurer des femmes. Nous serions stupides de ne pas l'écouter, nous pourrions toujours le tuer ensuite.

Blade respira. Il avait misé sur la supposition qu'il n'y avait pas de chef inné parmi eux. Ils n'étaient que des soldats dociles, et Porrex n'avait pas été aimé. Maintenant, il avait une chance.

Il trancha la tête du corps, l'empala sur son épée et la brandit. L'énorme tête cynocéphale était lourde, l'épée aussi, et les muscles de Blade se gonflèrent et roulèrent sous la peau quand il leva le bras.

— Vous avez sagement choisi, leur dit-il comme si c'était un fait accompli. Je vais emporter cette tête comme passeport pour pénétrer dans le pays des Jedds. Vous enverrez un signal au prochain poste Api, expliquant tout et promettant, en mon nom, des femmes pour tous et de meilleures conditions de vie. Car tout comme je suis maintenant le chef ici, je serai un chef chez les Jedds. Ce que je promets arrivera. Je le jure.

Blade avait appris depuis longtemps que lorsqu'on devait mentir et bluffer, le mieux était d'y aller à fond. Le mensonge énorme, le bluff colossal avaient le plus de chances de réussir.

Cependant, ils hésitaient encore, grondaient et marmonnaient, incapables de se mettre d'accord. Blade baissa le bras, dégagea la tête de l'épée, et d'un coup de pied la fit rouler vers un des Apis.

— Prends ça et trouve un sac. Enveloppe-la soigneusement. Vite. Au trot !

Le goon hésita, regarda ses compagnons, puis il ramassa la tête et la porta vers la hutte de pierre. Les autres le suivirent des yeux en

silence. Blade sentit son cœur se calmer. Il était presque certain d'avoir réussi. Cependant, tout n'était pas encore dit.

Il nettoya l'épée en la plongeant à plusieurs reprises dans la terre, sans cesser de parler pour les étourdir de promesses fallacieuses :

— Réfléchissez, Apis. Si vous me tuez, vous n'aurez rien gagné et j'en tuerai sûrement quelques-uns. Cela, vous le savez. Mais si je pars en paix, avec la femme et sans encombre, si j'arrive à Jedd et que j'y devienne un chef, pensez un peu à ce que vous aurez gagné ! Je tiendrai ma promesse. Des femmes pour tous ! Est-ce que ça n'en vaut pas la peine ? Qu'avez-vous à perdre, même si je mens ?

Il mentait, assurément, comme un arracheur de dents. Il n'avait pas la moindre intention, même s'il trouvait les Jedds et devenait leur chef, d'envoyer des femmes à ces Apis. Il le savait. Les Apis l'ignoraient. Blade insista, en répétant inlassablement le mot clef : des femmes, des femmes...

Le coup de bluff marcha. Les goons reculèrent pour discuter entre eux. Blade, à l'écart, les vit procéder à une espèce de vote, avec un casque et des pierres de couleur comme urne et comme bulletins.

Il poussa un soupir de soulagement quand deux des Apis revinrent vers lui et annoncèrent :

— Tu peux passer, Blade. Mais fais vite. Six d'entre nous sont pour, trois contre. Nous resterons tous dans le poste jusqu'à ce que tu sois parti. Et tiens ta parole, Blade. Envoie-nous des femmes. De jeunes femmes qui n'ont pas encore trop servi.

C'était, pensait Blade, la plainte universelle des soldats. Dans cette Dimension X tout comme dans la Dimension N. Envoyez-nous des femmes.

Quand les Apis furent enfermés dans la hutte, Blade alla chercher Ooma et, en silence, la traînant sans trop de douceur, il décrivit un large cercle autour du poste et se mit à courir vers les montagnes étincelantes. Il ne répondit pas à ses questions et bientôt elle fut bien trop essoufflée pour en poser. Blade ne ralentit pas l'allure, il ne permit pas à Ooma de se reposer avant qu'ils eurent franchi l'horizon et laissés le poste de garde au loin, hors de vue.

Il creusa enfin un trou avec la lance cassée et y enfouit la tête de Porrex. Ooma boudait parce qu'il n'avait pas voulu lui laisser ouvrir le sac et contempler le macabre objet. Blade, sa colère calmée, considéra cette nouvelle facette de son caractère et la jugea avec indulgence. Elle ne semblait pas assoiffée de sang ni vindicative, simplement curieuse, et il supposa que sa captivité chez les hommes-singes du lac l'avait endurcie.

Ooma ne bouda pas longtemps. Elle essaya d'apaiser le déplaisir

de Blade de la seule manière qu'elle connaissait, mais il ne voulut pas en entendre parler. Il la tira et la poussa, disant que ce n'était pas le moment de s'attarder. Ce qui n'était que trop vrai. Ils n'étaient pas encore à l'abri de tout danger.

— Nous allons marcher jusqu'à la nuit dans cette direction, et puis nous changerons et nous ferons un grand détour pour franchir les montagnes. Connais-tu un sentier, un passage, qui contourne les postes des Apis ?

Ooma secoua la tête.

— Non. Aucun. Il n'y a qu'un seul col menant dans la vallée des Jedds. Nous devons passer par là.

— Non, déclara Blade. Je me méfie des Apis. La prochaine fois, ils me tueront et ils te captureront. Ce coup-ci, nous avons eu de la chance. La prochaine fois ils seront plus nombreux et plus intelligents, il y aura davantage d'officiers. J'ai de l'intuition pour ces choses-là et je suis sûr que nous mourrons si nous tombons de nouveau sur des Apis. Nous devons les éviter, les contourner.

Un pâle vestige de lune apparaissait dans le ciel crépusculaire. Blade l'indiqua.

— Pendant quelques heures, nous aurons un clair de lune. Cela nous donnera une chance. Il *doit* y avoir un moyen de contourner la passe.

Ooma se serra contre lui et lui caressa la joue.

— Comme tu voudras, Blade le maître. Tu iras et je te suivrai.

— Ne m'appelle plus maître. Appelle-moi Blade.

Les yeux d'Ooma pétillèrent, un sourire se joua sur ses lèvres.

— Tu es fâché contre moi, alors je dois bien t'appeler maître. À moins...

Blade ne put réprimer son propre sourire.

— À moins que quoi, coquine ?

Elle rit, lui sauta au cou et l'embrassa longuement.

— À moins que tu me prouves que tu n'es plus fâché, Blade. Prouve-le-moi tout de suite !

Blade se demanda, en s'apprêtant à lui donner cette preuve, s'il lui resterait assez de forces pour escalader la montagne dans la nuit.

CHAPITRE XI

Ooma avait raison. Il n'y avait aucun chemin pour contourner la passe. Alors Blade en créa un. Il le créa avec sa force, son courage, son expérience d'alpiniste – il avait escaladé tous les grands sommets d'Europe – et en contraignant son corps splendide à des efforts dépassant tout ce qu'il avait jamais exigé de lui. Plus d'une fois, il fut au bord de la défaite, mais il n'abandonna pas. Il perdit son calme et son sang-froid, il hurla des injures et des défis aux dieux de la montagne ; il se traîna dans la neige et le vent, il s'accrocha à d'innombrables glaciers. Il gravit des pentes impossibles à graver et prit des risques devant lesquels un chamois aurait reculé mais il n'avait rien à perdre. Il ne pouvait revenir en arrière. Il ne pouvait rester dans la montagne. C'était aller de l'avant ou mourir.

Au bout de quelques heures, il dut porter presque constamment Ooma. Engourdie de froid, elle ne se souciait plus de vivre ou de mourir. Quand la lune se coucha et qu'il n'y vit plus rien, Blade chercha un endroit où ils auraient une chance de survivre jusqu'au matin. Il aperçut deux énormes rochers noirs penchés l'un vers l'autre et formant une sorte de grotte de fortune et il y porta Ooma. Cette décision devait les sauver tous les deux.

L'animal, quel qu'il fût, les avait sentis depuis longtemps et se cachait. Mais lorsque Blade approcha de sa retraite il chargea en rugissant. Blade eut à peine le temps de lâcher Ooma et de s'écarter. La bête l'atteignit tout de même d'un coup de ses longues cornes et Blade alla rouler au bord du précipice. Il se releva juste à temps, tira de sa ceinture le petit couteau de silex et s'écarta prudemment du bord de l'abîme. Il voyait mal l'animal, mais c'était de quoi manger et il était recouvert de fourrure ou de laine. Blade ne voulait pas qu'il revienne à la charge et l'expédie au fond du précipice. Il savait déjà que cette bête ferait toute la différence entre la vie et la mort. Il se rua donc. L'animal bondit vers lui et s'arrêta tête baissée, en grattant furieusement le sol de ses sabots.

La nuit était d'un noir d'encre et Blade devait tuer la bête au jugé. Il reçut la charge sur une de ses puissantes épaules, recula de deux pas, reprit son équilibre et saisit d'une main une des immenses cornes

tandis qu'il égorgeait l'animal. De toutes ses forces, il pesa sur la corne et renversa la bête. Alors, comme pris de folie, marmonnant des mots sans suite, il bondit sur la bête et frappa, frappa en tenant le couteau de silex à deux mains. Ses doigts étaient poisseux de sang et il frappait encore. Lorsque la raison lui revint, l'animal était mort depuis plusieurs minutes. Blade, haletant, les jambes tremblantes, couvert de sang, comprit que pendant un instant il avait été bien proche de sombrer dans la folie furieuse. La fatigue, la peur, la tension nerveuse, la nécessité d'être constamment en alerte, les grands dangers qu'il avait déjà affrontés, tout cela commençait à lui peser dangereusement.

Blade laissa échapper un long soupir frémissant et se détendit. Il rit dans le vent noir. C'était toujours comme ça dans la Dimension X. Toujours.

Il chercha Ooma à tâtons. Elle était blottie là où il l'avait laissé tomber, les genoux remontés, claquant des dents.

— J'ai si froid, Blade. Nous allons mourir ici, je le sais. Il vaudrait mieux tenter notre chance avec les Apis dans la passe.

Il rit en la soulevant.

— Tu te trompes, Ooma. Nous n'allons pas mourir. Dans quelques minutes, tu auras chaud.

Elle se méprit.

— Non, Blade, chevrota-t-elle. Même ça ne me sauvera plus, maintenant. J'ai trop froid. Je meurs de froid. Les Jedds ne supportent pas le froid.

En riant, Blade la porta dans la grotte peu profonde et la déposa à l'abri du vent, puis il retourna vers l'animal qu'il avait tué. Le ciel était totalement noir, sans aucune étoile.

Au jugé, Blade éventra l'énorme bête laineuse. Il arracha les tripes fumantes et les jeta de côté, puis il alla chercher la fille grelottante.

— Ce sera sanglant et nauséabond, dit-il, mais tu auras chaud.

Ooma avait trop froid, elle était trop près de la mort pour répondre. Elle essaya de se cramponner à lui mais ses bras étaient engourdis. Blade l'allongea dans la chaude caverne de l'animal étripé, l'enfonça de son mieux dans la carcasse et la referma sur elle. Il chercha les entrailles à tâtons et se servit des tripes pour maintenir les deux flancs ensemble en liant les pattes. Ooma, au moins, n'aurait pas froid cette nuit-là.

— Comment ça va, maintenant ? Tu as assez chaud ?

— Oh oui, Blade. Bien chaud. Je crois que je vais dormir. C'est comme si j'étais de nouveau dans le ventre de ma mère.

Blade sourit, secoua la tête et s'occupa de sa propre survie. Il

trancha des bouts de tripes et se força à les manger. Le lendemain, il aurait besoin de toutes ses forces. Il se cala dans un coin de la petite grotte rudimentaire, puis il tira vers lui la carcasse contenant Ooma. Le vent et le grésil gémirent et hurlèrent devant l'ouverture mais ne purent pénétrer.

Richard Blade s'endormit.

Deux jours plus tard, Blade et Ooma dévalèrent, glissant et tombant, la dernière pente rocailleuse et se trouvèrent dans un ravin étroit qui débouchait dans la luxuriante Vallée des Jedds.

Ooma annonça qu'il leur faudrait encore quelques jours pour atteindre Jeddia, la capitale. Quand ils sortirent du ravin et arrivèrent dans la vallée proprement dite, elle tendit le bras.

— Ce pays est vieux, presque aussi ancien que l'Idole de Birkbegn. Quand mon peuple est arrivé ici, après avoir été chassé de son propre territoire parce qu'il avait désobéi aux Livres, il a pris la résolution de faire mieux et il s'est appliqué à créer de nouvelles et meilleures conditions de vie pour tout le monde. C'était écrit dans les Livres. Mais cela n'a pas duré. Les Jedds sont un peuple maudit.

Blade, contemplant le fond de la vallée, regretta un instant de ne pas pouvoir explorer toutes ces anciennes merveilles. Mais son temps devenait court ; déjà, durant la dernière descente, il avait éprouvé cette brusque douleur aiguë, le spasme du cerveau, qui lui apprenait que Lord L le cherchait avec l'ordinateur. D'un instant à l'autre, à présent, il pouvait être ramené dans la Dimension Normale. Demain, après-demain, dans une semaine, un mois. Ou dans la minute suivante.

Il enlaça les épaules d'Ooma et la serra contre lui.

— Avant tout, il nous faut trouver de l'eau pour nous laver. Si nous rencontrons des gens, tels que nous sommes en ce moment, ils nous prendront pour des démons et nous tueront ou mourront de peur.

C'était vrai. Ils étaient tous deux couverts de terre et de sang, et les cheveux d'Ooma n'étaient plus qu'une masse enchevêtrée. Blade avait coupé en deux la peau de l'animal et en avait fait des vêtements grossiers, serrés à la taille par des lambeaux d'intestins. Avec le reste, il avait façonné une manière de chaussons pour Ooma. Ses propres pieds et ses jambes étaient couverts de bleus, d'égratignures, de coupures encroûtées. Ils étaient dans un triste état tous les deux mais, en se retournant vers les sommets, Blade ne fut pas mécontent. Ils étaient vivants, ils avaient laissé derrière eux les Apis et les périls de la montagne, et cela était déjà miraculeux.

Un grand silence planait sur l'étroite vallée où la végétation

luxuriante croissait à l'abandon depuis des siècles entre les pentes abruptes. Des canaux desséchés, envahis d'herbes, formaient un immense lacis. Partout se dressaient des temples en ruine et de hautes statues, certaines à l'image de l'Idole de Birkbegn, d'autres simplement grotesques. Ooma ignorait ce qu'elles représentaient, ainsi que leur origine.

Au bout de quelques heures de marche durant lesquelles la soif les tortura, ils trouvèrent enfin un temple qui se reflétait dans un frais bassin semblable à de l'acier poli. L'eau était glacée et Blade pensa qu'il devait être alimenté par des sources souterraines.

Ooma avait retrouvé sa vivacité. Blade s'en aperçut quand, leurs corps enfin propres et leur soif apaisée, elle insista pour faire l'amour sur un autel devant une des idoles érodées. Il résista un moment, en la taquinant.

— Tu as l'air d'oublier qu'il ne fait pas encore nuit et que nous n'avons pas dîné. C'est contraire à toutes les lois et coutumes des Jedds, tu me l'as dit. Ainsi est-il écrit dans les Livres de Birkbegn. Tu vois ce qui arrive, quand on désobéit aux Livres ? Toute cette désolation ?

Ooma fronça les sourcils et lui empoigna le pénis, qui démentait ces paroles de sagesse.

— Ne te moque pas de moi, Blade. C'est toi qui m'as supplié de violer les lois, souviens-toi ! Et je l'ai fait et ça m'a plu. Alors peu m'importe ce qui risque de m'arriver. Viens, Blade, porte-moi sur l'autel et nous célébrerons notre résurrection. Car nous étions presque morts, tu le sais bien.

Après l'amour, alors qu'ils se reposaient, repus et heureux sous le regard vide de l'idole abandonnée, Blade dit enfin :

— À quelle distance se trouve la capitale de tes Jedds ?

Ooma se blottit mollement dans ses bras. Elle s'était presque endormie. Il n'y avait pas de soleil mais une brume tiède recouvrait la vallée comme un édredon et l'air était doux sur leurs corps bien lavés. Comme elle ne répondait pas, il la secoua doucement.

— Allons, Ooma. Ce n'est pas le moment de dormir. Nous devons repartir. D'abord, il y a la question des repas. J'aime bien ta vallée, tout est paisible, il fait bon, mais il n'y a rien à manger. Ton petit estomac est peut-être satisfait mais le mien proteste.

Il y avait longtemps qu'ils avaient mangé les derniers lambeaux de l'animal de la montagne. Blade avait pris la plus grosse part, puisqu'il avait davantage besoin de forces et devait porter Ooma dans les passages les plus périlleux.

— Il me semble me souvenir, dit-elle, qu'aux abords de la Ville il y

a des arbres fruitiers et des buissons. Je crois que nous ne trouverons rien avant. Mais tu as sans doute raison. Nous devrions repartir.

Elle bâilla, se pencha vivement pour embrasser le membre au repos, et sauta de l'autel.

Richard Blade et Ooma entamèrent leur longue marche dans la vallée, la main dans la main, aussi nus qu'au jour de leur naissance. De toutes ses armes, Blade n'avait conservé que le petit couteau de silex qu'il portait à la main. Ooma lui avait assuré qu'il n'y avait pas de danger pour le moment, pas avant qu'ils atteignent la ville ou rencontrent une patrouille de Jedds. Alors les périls risquaient de recommencer. Elle n'en savait rien. Elle ignorait comment Blade serait accueilli par les siens. Blade, lui, s'en faisait une idée.

Ils arrivèrent enfin dans un verger sauvage où les arbres étaient chargés d'espèces de pommes grosses comme des melons. Il en fendit une et ils la dévorèrent goulûment, puis une autre encore. La pulpe était crémeuse et sucrée et rappela à Blade le durian, un fruit de Malaisie à l'écorce hérissée de piquants, mais sans la mauvaise odeur. Ils mangèrent tous les deux jusqu'à ce que leur ventre menace d'éclater.

Il y avait à présent de clairs ruisseaux cascadeant des pentes, des chutes bruyantes qui les aspergeaient d'eau glacée et à côté de l'une d'elles, après avoir bu leur content, ils s'endormirent dans les bras l'un de l'autre.

Blade fut le premier à s'éveiller et il remarqua aussitôt l'odeur. Pendant leur sommeil, le vent s'était levé et leur apportait à présent des nuages de fumée grise et une odeur de chair grillée. Humaine ou animale ?

Ooma dormait encore paisiblement et il ne la déranger pas. Il éprouvait une grande tendresse pour cette fille et il la contempla un moment, s'efforçant d'oublier la fumée et l'odeur qui annonçaient toutes deux des ennuis et des dangers, et la fin de ce bref intermède de paix.

La douleur l'attaqua comme un tigre. Sa tête s'emplit d'étincelles blanches brûlantes et de gaz gonflants. Blade gémit et se pencha en avant, puis il roula sur le côté. Lord L et l'ordinateur l'avaient trouvé. Sa dernière pensée, tandis que les ténèbres l'enveloppaient dans un grondement de fusée, fut une protestation rageuse. Pas encore. Il n'était pas prêt à rentrer.

Un jet d'eau glacée en pleine figure le réveilla. Ooma était accroupie à côté de lui et le regardait anxieusement. Elle avait fait une gourde d'un des énormes fruits et avait apporté de l'eau du ruisseau voisin.

— Blade ? Blade mon maître... tu es vivant ?

Elle leva sa gourde pour l'asperger de nouveau mais Blade se redressa en crachant.

— Tout va bien, Ooma. Je dormais simplement. Je suis donc si sale, demanda-t-il en s'efforçant de rire, que tu doives me baigner pendant mon sommeil ?

Elle jeta l'écorce du fruit et le considéra entre ses cils, d'un air à la fois inquiet et soupçonneux.

— Tu parlais, Blade. Tu parlais et tu criais en dormant. Un drôle de sommeil, à mon avis. J'ai eu très peur. C'était comme... comme si ton corps était là alors que ton âme était partie très loin. Comme si tu m'avais abandonnée pour ne plus jamais revenir. J'ai eu bien peur. Je ne veux pas que tu m'abandonnes, Blade. Jamais.

Le cœur de Blade se serra, en voyant dans les yeux sombres d'Ooma un dévouement de chien fidèle. Il l'attira contre lui et la serra très fort. Inutile d'expliquer la vérité à Ooma, pensa-t-il. Les choses iraient leur train, comme toujours. Mais cette fois l'ordinateur avait bien failli le saisir, le ramener dans la Dimension Normale. Lord Leighton le recherchait avec rage. Blade se demanda pourquoi il répugnait tant à partir et ne trouva aucune réponse.

Ils firent l'amour, lentement et avec un plaisir immense, et ce fut seulement après, quand ils eurent repris leur souffle, que Blade mentionna la fumée puante qui envahissait maintenant la vallée et planait sur eux comme une lourde chape sombre.

— Ils brûlent des cadavres, répondit aussitôt Ooma. Je crois, du moins. Je ne l'ai jamais vu faire, mais j'ai entendu les vieux en parler. C'est comme la mort Jaune, qui revient accabler les Jedds. On dit qu'elle apparaît une fois dans la vie de chacun, si on vit son temps normal.

Blade écouta attentivement, sans un mot, l'encourageant simplement quand elle hésitait. Elle ne semblait pas autrement concernée, et cela il le comprenait. Elle était jeune et n'avait jamais vu la mort Jaune, donc cela ne signifiait pas grand-chose pour elle. Pour Blade, il en allait autrement. Sa principale mission était de survivre et de retourner dans la Dimension N avec un rapport. Cette expédition, dans une dimension si semblable à la sienne, avec la promesse de vastes trésors à être téléportés un jour, était particulièrement importante. La peste pouvait le tuer aussi sûrement qu'un couteau, une lance ou une épée.

Et pourtant il devait y aller. Ooma et lui repartirent. Elle n'avait jamais vu de victimes de la mort Jaune et ne pouvait lui raconter que ce qu'elle avait entendu dire. Blade, en l'écoutant, ne put éviter de

faire le parallèle. Il avait lu tout cela dans les livres d'histoire.

La mort Jaune arrivait brusquement, sans avertissement. Nul ne savait d'où elle venait, et aucun Jedd n'était à l'abri. Il y avait d'abord des maux de tête horribles et une éruption cutanée, puis des bubons aux aisselles et à l'aîne, et des saignements de nez et d'oreilles. Tout cela s'accompagnait d'une violente jaunisse qui donnait à la peau de la victime une couleur jaune foncé. Et finalement la mort. La mort dans des éclats de rire déments.

Ils commençaient à voir des maisons, de petites demeures de pierre et de torchis au toit de chaume. Certaines de ces maisons avaient une marque jaune sur la porte. Blade n'eut pas besoin des explications d'Ooma pour comprendre.

Au-delà des premiers groupes de maisons, ils virent la fosse. Elle était profonde de six mètres et devait avoir une trentaine de mètres de côté. Déjà, elle était à demi pleine de cadavres d'hommes, de femmes et d'enfants. Au loin, vers les plus grands bâtiments de Jeddia, Blade aperçut des files de carrioles transportant d'autres morts.

Pendant un moment, Ooma et lui regardèrent, cachés dans un verger d'arbres à melons. Personne ne prêtait attention à eux. Les manœuvres de la fosse, qu'Ooma appelait des brûleurs de cadavres, étaient bien trop occupés pour s'intéresser à autre chose qu'à leur travail. Leur méthode était simple ; ils prenaient les corps sur les carrioles et les étalaient dans la fosse, en utilisant tout l'espace possible. Puis ils les aspergeaient d'une sorte d'huile et y mettaient le feu. Et ils recommençaient, inlassablement ; en prenant soin de ménager des sentiers entre les morts, pour pouvoir aller et venir.

Blade examina attentivement les brûleurs de cadavres. Ils étaient presque tous grands et solides, poilus, sales, et portaient tous le même uniforme, un long pantalon jaune et un gilet jaune ouvert sur le torse nu. Ils étaient coiffés d'un bonnet jaune. Un plan commença à se former dans l'esprit de Blade.

Pour la première fois, Ooma parut mal à l'aise. Elle tira Blade par le bras.

— Je n'aime pas ça. Viens. Allons-nous-en. J'ai des parents qui habitent tout près d'ici. Ils nous donneront de quoi manger et nous habiller. Car maintenant que nous sommes à Jeddia, nous avons besoin de vêtements. C'est interdit de se promener tout nu dans les rues.

CHAPITRE XII

Ils firent le tour des murailles de la ville et arrivèrent devant une petite maison perchée sur une colline, au milieu d'une forêt d'arbres à melons. Là, Blade fut présenté à deux vieilles femmes et à un homme énorme. Les femmes étaient les tantes d'Ooma et le gros homme, nommé Mok, leur amant à toutes deux, à ce que crut comprendre Blade. Ils accueillirent Blade aimablement, mais non sans manifester leur surprise devant sa taille et son aspect. Il fut bien nourri et on lui donna une chemise et une culotte en tissu grossier tissé à la main qui devait être fait à partir de l'écorce des arbres à melon, et qui le grattait atrocement. On lui donna aussi une paire de sandales.

Ooma et ses tantes se retirèrent et en moins d'une demi-heure Blade avait découvert que Mok était un ivrogne qui, comme tous ceux de son espèce, cherchait quelqu'un avec qui partager son alcool et ses soucis. Blade, affreusement mal à l'aise dans ces vêtements inconfortables qui irritaient sa peau blessée, fit bonne figure et s'assit à la table, pour tenir tête à Mok, verre en main. L'alcool brun râpeux, généreusement versé d'un énorme pichet de terre cuite, était une sorte de cidre fermenté, fait avec les pommes-melons. La première gorgée faillit déchirer le gosier de Blade, et s'il n'en laissa rien voir à Mok, il fut bien près de vomir. Aussitôt, son respect pour Mok monta de plusieurs crans. Un homme capable de boire ça comme de l'eau n'était pas ordinaire.

Il entreprit de soutirer au gros homme tous les renseignements possibles.

— La vieille impératrice est en train de mourir, révéla Mok en remplissant sa timbale. Sous sa tente, dans le pavillon du lac. Voilà des jours qu'elle se meurt et que les musiciens jouent sans cesse le même air. Quand elle sera morte, l'enfant-princesse Mitgu deviendra Jeddock à sa place. À condition que l'enfant-princesse vive pour monter sur le trône. Parce qu'il faut penser au Sage, et aux divers capitaines qui veulent tous s'emparer du pouvoir.

Blade prit sa timbale, but, cligna des yeux, larmoya, toussa et demanda :

— Parle-moi un peu de celui que tu appelles le Sage, Mok.

Il pensait que cet homme devait être une espèce de Premier ministre ou de grand vizir, et qu'il s'était conféré lui-même ce titre de Sage. Blade pensait pouvoir manipuler un individu de ce genre ; ils ne manquaient pas, dans la Dimension N.

Mok rota et frotta son quadruple menton.

— Un rusé compère, celui-là. Aussi maigre que je suis gros, et pas un poil sur le caillou. Il a plus de cerveau que de corps, et on dit qu'il est magicien. Ça se peut. Ce qui est certain, c'est qu'il est grand ministre de la Jeddock depuis plus d'années que je ne saurais dire, qu'il a son oreille et qu'il la conseille en toutes choses, qu'il détient tout le pouvoir, et qu'il ne l'abandonnera jamais. Alors c'est sûr que s'il ne peut pas obtenir la garde de la princesse-enfant Mitgu, s'il ne peut pas la contrôler, et Jedd avec elle, il s'arrangera pour la faire mourir.

Mok soupira, se servit encore à boire et essuya une larme qui roulait sur sa joue rebondie.

— Un grand dommage, mon ami. Un grand dommage en vérité. C'est une ravissante enfant. Si belle !

Blade se retourna vers la fenêtre entrouverte. Il faisait nuit, à présent, mais il comptait sur le clair de lune, plus tard. Même là, sur cette colline, l'odeur des corps en combustion leur parvenait et il y avait dans l'air une fine poussière de cendres. Blade prit sa décision. Pourquoi tarder ? Son propre péril ne ferait que croître d'instant en instant. Selon Mok, le Sage avait sa propre police et sa propre armée et il serait sûr d'apprendre l'arrivée de Blade à Jeddia. Peut-être savait-il déjà. Mok lui avait confié à voix basse qu'il y avait des espions partout. La situation était tendue, les factions rivales sur les dents et tout le monde attendait la mort de la vieille impératrice. L'arrivée soudaine de la mort Jaune avait compliqué un peu les choses, mais ne les avait pas modifiées.

Blade feignait à présent l'ivresse et servait inlassablement à Mok de ce jus de melon incandescent, tout en posant d'innombrables questions sournoises. Quand Mok finit par glisser sous la table dans un dernier hoquet, Blade avait tout ce qu'il voulait. Plus encore. Il se leva et sortit en chancelant, enfonça un doigt dans sa gorge et se soulagea de tout l'alcool qu'il avait dû boire. À ses pieds, tout autour de la ville, les feux rougeoyaient dans les fosses-charniers.

Une fois remis, Blade rentra dans la maison et monta au premier par une échelle. Les deux tantes dormaient dans une chambre, Ooma dans une autre. Elle était couchée sur une paille grossière, pelotonnée sur elle-même, respirant doucement. Blade se pencha sur

elle, l'embrassa légèrement sur la joue et préféra ne pas la réveiller. Elle ne pouvait jouer aucun rôle dans ce qu'il devait faire, il valait mieux qu'elle en ignore tout. Si tout marchait bien, s'il vivait et accomplissait sa mission à Jedd, il reviendrait la chercher. Sinon, eh bien ce n'était qu'une enfant et elle l'oublierait bientôt. Il lui caressa l'épaule et la quitta.

Mok était écroulé sous la table et ronflait bruyamment quand Blade sortit de la maison. Il retrouva le sentier par lequel ils étaient venus et descendit de la colline. Une lune pâle se levait à l'extrémité de la vallée. Blade marcha d'un bon pas puis, à une centaine de mètres d'une des fosses, il s'arrêta, se cacha et observa.

Il ne possédait que les vêtements grossiers qu'on lui avait donnés et le couteau de silex. Pas grand-chose pour faire carrière à Jeddia. Cela ne le troublait en rien ; il s'était trouvé dans des situations bien plus précaires, dans ses autres dimensions. Les armes ne présentaient pas de problème, il était sûr d'en trouver et de savoir s'en servir. Mok, à son insu, l'avait informé que Jedd en était à l'âge du fer. Depuis un siècle, toutes les armes étaient faites de ce nouveau minerai miraculeux découvert dans les montagnes. Du fer brut. Blade sourit et secoua la tête. Le fer serait cassant et impossible à affûter, mais au moins les armes de Jedd seraient de celles qu'il comprenait : des épées, des lances, des piques, des sabres et autres. Et des armures. De lourdes armures inconfortables.

Blade se rapprocha de la fosse. Les flammes montaient et des nuages de fumée puante tourbillonnaient, mais il commençait à s'habituer à l'odeur et n'en était plus incommodé. Il avança encore, la fumée lui servant d'écran, de plus en plus près de la fosse où travaillaient les brûleurs de cadavres.

Une carriole arriva avec son chargement de morts. Les hommes de la fosse jurèrent et crièrent des injures au conducteur de la carriole. Blade s'arrêta et observa l'homme. Le conducteur portait le même uniforme que les brûleurs de cadavres, pantalon, gilet et bonnet jaunes. Blade modifia son plan et s'éloigna dans la fumée pour attendre à côté du chemin menant aux murs de la ville.

Au bout d'un moment, la carriole fit demi-tour et revint vers l'endroit où Blade attendait, perché sur des rochers. Elle était tirée par une espèce de bovin qui ressemblait à un buffle d'eau. Les roues de bois pleines grinçaient, faute d'huile.

La carriole passa sous le perchoir de Blade. Il bondit et, sans aucune hésitation, il trancha la gorge du conducteur avec le couteau de silex. L'homme n'eut même pas le temps de se débattre.

Il y avait une seule rêne attachée à la tête de l'animal. Blade tira dessus et la bête s'arrêta, pour attendre patiemment. Blade hissa le

cadavre à l'arrière du véhicule et le déshabilla. C'était l'uniforme jaune qu'il voulait. Mok lui avait dit qu'à Jeddia personne ne s'occupait des brûleurs de cadavres, on s'en écartait plutôt. À cause de leur travail, de leur odeur, de la peste, on les craignait et on les évitait. Un brûleur de cadavres pouvait aller et venir à sa guise. Cela convenait parfaitement à Blade.

Il laissa le corps nu dans la carriole et fit repartir l'animal vers la capitale où l'impératrice, la Jeddock, agonisait dans un pavillon sur un lac. Mourait au son d'une musique jouée par des musiciens qui se relayaient pour qu'elle ne s'arrête jamais.

CHAPITRE XIII

Ce fut extraordinairement facile. Blade engagea sa carriole grinçante dans les étroites rues pleines d'immondices, s'arrêtant de temps en temps pour demander son chemin à des hommes ou des femmes qui prenaient aussitôt la fuite. Lui-même ignorait les gens qui transportaient des morts hors de leur maison et l'imploraient de les emporter.

Une heure après être entré dans Jeddia, il était tapi dans un petit bois, au bord d'un lac. Au centre de ce lac se trouvait un grand pavillon sur pilotis. Une lumière diffuse filtrait par les parois d'étoffe et les accords d'une musique plaintive se répercutaient sur l'eau, la même mélodie inlassablement recommencée par des cuivres et des instruments à cordes. Mok avait dit à Blade que la vieille impératrice elle-même avait composé cet air et l'avait imposé comme hymne national ; et maintenant cette musique accompagnait sa mort. Blade, qui n'était pas particulièrement mélomane, reconnut que ces accents avaient un certain charme doux-amer et que, lorsqu'on les avait entendus une fois, on ne les oublierait jamais.

Il attendit et observa. Des nacelles superbement décorées faisaient constamment la navette entre le pavillon et un appontement auprès duquel se tenait Blade, transportant des officiers en cuirasse de fer doré, des hommes solennels en longue robe coiffés d'une calotte de velours, ministres, conseillers, avocats, marchands. Blade ne leur accordait guère d'attention. Il attendait un homme. Le Sage. Dont le nom véritable, lui avait confié Mok, était Nizra.

La lune se couchait quand Nizra arriva du pavillon. La musique jouait toujours, ainsi Blade savait que l'impératrice était encore en vie. Il avança vers l'orée du petit bois et examina attentivement Nizra, le Sage, quand il mit le pied sur l'appontement. Il était accompagné d'une suite importante et de porteurs de torches.

Blade vit immédiatement que Nizra était macrocéphale. Il avait une tête énorme, deux fois plus grande que la normale, comme une pâle fleur géante s'épanouissant sur une mince tige. La tête ballottait constamment, comme si la colonne vertébrale n'avait pas la force de la soutenir. Blade sifflota tout bas, en se disant que si le cerveau contenu

dans cette boîte crânienne était aussi grand par l'intelligence et par la ruse, il ferait bien de se tenir sur ses gardes.

Le Sage donnait à présent des ordres et renvoyait la plupart des gens de sa suite. Quand il avança dans la lueur des torches, Blade put le voir plus nettement. L'homme portait comme les autres une longue robe et une calotte mais celle-ci était écarlate. L'insigne de son rang, pensa Blade, comme la chaîne étincelante qu'il avait au cou et avec laquelle il jouait constamment.

Nizra, suivi de quatre soldats, longea le bord du lac et pénétra dans une haute maison étroite, en pierre et en bois comme toutes les autres. Les soldats n'entrèrent pas. Blade les vit s'entretenir un moment et puis se séparer, deux restants devant la maison, les deux autres passant par-derrière. Nizra semblait bien gardé. Tant mieux. Il serait d'autant plus impressionné quand Blade apparaîtrait comme par magie. Car il comptait énormément sur la première confrontation. Elle déciderait de son avenir... de sa vie ou de sa mort.

Il attendit patiemment que tout se calme. Il avait encore deux heures devant lui, avant le lever du jour. Le va-et-vient des barques avait cessé, mais le pavillon restait éclairé et la musique ne s'interrompait pas. Blade se prépara. Il observa attentivement les deux gardes postés devant la maison. Ils allaient et venaient, l'air maussade, sans se parler, plongés chacun dans ses propres pensées. Une torche grésillante plantée dans un anneau au-dessus de la porte allongeait et déformait les ombres des sentinelles. Blade se glissa plus près.

Il n'avait que son couteau de silex. Cette exécution – car il avait l'intention de les tuer à la fois pour sa propre sécurité et pour l'effet produit – devrait être une affaire d'adresse, de précision et de chance. Pour l'adresse, Blade ne s'inquiétait pas ; quand il le fallait il savait être un tueur tout à fait expert.

Il continua d'attendre. Enfin les gardes s'arrêtèrent pour bavarder un moment sous la torche. Blade courut rapidement le long du sentier, le traversa et se jeta dans l'ombre d'une haie où il se tapit, le couteau à la main. Il lui faudrait agir en silence.

Les sentinelles reprirent leurs allées et venues. Un des hommes approchait maintenant de Blade, sa courte épée se balançant dans son fourreau, la lumière se reflétant sur sa cuirasse de fer poli. Blade retint sa respiration.

Le garde passa devant lui. Il fredonnait tout bas des bribes du refrain venant du pavillon de l'impératrice. Blade le laissa faire trois pas, puis il se glissa derrière lui et lui encercla le cou d'un bras musclé pour étouffer ses cris. De l'autre main il plongea le couteau dans la gorge, juste au-dessus de la cuirasse. Le garde était fort et il se débattit furieusement, mais Blade le maintint solidement tout en lui tranchant

la jugulaire. Le sang jaillit, inondant à la fois Blade et sa victime. Cela convenait parfaitement à Blade.

Maintenant, le temps pressait. L'autre garde devait avoir atteint la fin de son parcours et s'apprêter à faire demi-tour. Blade allongea le garde mort sous des buissons et lui ôta son ceinturon et l'épée. Le glaive était court et large, à double tranchant avec une poignée épaisse, et très lourd. On aurait dit une épée romaine.

Il boucla le ceinturon autour de sa taille et se mit à marcher vers la torche, d'un pas lent et mesuré, accordant son allure à celle du second garde qu'il voyait approcher. En arrivant près du cercle de lumière de la torche, Blade dégaina la lourde épée. Il la tint à son côté, la cachant de son mieux contre sa jambe. Le garde recevrait un choc de surprise et de terreur, il aurait une fraction de seconde d'hésitation et Blade comptait dessus.

Les deux hommes avancèrent dans la lumière vacillante.

— J'ai réfléchi, Topah, dit le garde. Comment disais-tu que...

Il s'interrompit et s'arrêta, bouche bée. Ce n'était pas Topah ! Ce n'était pas un Jedd ! Jamais il n'avait rien vu de semblable à cette créature vêtue de jaune et couverte de sang, aux yeux fulgurants, à ce géant qui se ruait sur lui. Topah ? Où était Topah ?

— Topah...

Ce fut à peine un bêlement. Blade fit appel à toute sa force brute et plongea le glaive de fer dans le ventre du garde, juste au-dessous de la cuirasse, en faisant pivoter la lame d'une torsion du poignet. En même temps, d'un coup de karaté il écrasa le larynx de l'homme. C'était fini.

Blade posa le pied sur le cadavre et arracha son épée ensanglantée. Il ne l'essuya pas. Il traîna le corps dans l'ombre, puis il pénétra dans la maison de Nizra, le Sage.

Il se trouva dans un petit vestibule, éclairé par une chandelle posée sur une table en forme de tonneau. Blade passa une main sur l'épée et se barbouilla la figure de sang, dessinant un motif grossier autour des yeux. Au cours de son entraînement d'agent secret, il avait étudié autrefois les mœurs des Indiens d'Amérique, et leur emploi de la peinture de guerre pour inspirer la terreur. Il regretta de ne pas avoir de miroir.

Au fond du vestibule il y avait un escalier abrupt. Blade bondit sur les marches comme un grand félin, tenant devant lui l'épée sanglante. Il espérait qu'il n'y avait pas de gardes à l'intérieur, mais il restait prudent. Le jour se lèverait bientôt et son temps était précieux. Il avait hâte d'en finir.

Une autre chandelle brûlait sur le palier du premier étage. Il n'y

avait pas d'autres gardes. Par une porte entrouverte, Blade vit le Sage endormi dans un grand lit à baldaquin. C'était le seul luxe de la pièce austère, simplement meublée d'une chaise et d'une table jonchée de papiers et de livres.

Blade entra sans bruit, portant la chandelle, et referma la porte derrière lui, au verrou. Il s'approcha du lit et piqua de la pointe de son épée l'homme endormi.

— Réveille-toi ! Réveille-toi, Nizra, le Sage. Réveille-toi !

La tête émergea des couvertures comme un énorme melon chauve. De petits yeux sombres papillotèrent. La peau blanche étirée sur le crâne massif reflétait la lumière comme une boule d'ivoire.

Blade, dressé au chevet du lit comme un démon, la figure et les vêtements couverts de sang et brandissant une épée menaçante ne put qu'admirer le sang-froid de Nizra.

Les yeux sombres clignotèrent. La bouche mince, étroite, se plissa de mépris.

— Imbécile. Je ne suis pas encore mort, brûleur de cadavres. Retourne à ton travail et laisse-moi me reposer.

La voix surprit aussi Blade. Elle était grave, forte, une superbe voix de baryton avec des inflexions de basse. Blade masqua son étonnement sous un rire dur.

— Je ne suis pas un brûleur de cadavres et tu le sais bien, Nizra. Mais c'est tout ce que tu sais. Es-tu réveillé, à présent ? Tu peux m'entendre et me comprendre ? Nous n'avons que peu de temps pour parvenir tous deux à un accord.

— C'est vrai. Tu n'es pas un brûleur de cadavres. Mais qui es-tu et que veux-tu de moi ? Et comment es-tu entré ? Mes sentinelles...

Blade leva l'épée sanglante.

— Tes gardes, ceux qui étaient devant la maison, sont morts. Cette épée et ce sang le prouvent. Je les ai tués aisément, et dans le but de te convaincre, Nizra, que je n'hésiterais pas à te tuer aussi facilement et rapidement que tes gardes si tu ne coopères pas avec moi totalement et aveuglément. Désormais, Nizra, j'ordonnerai et tu obéiras. As-tu compris ?

Blade fit un pas vers le lit et brandit le glaive. Il guettait les mains diaphanes posées sur la courtepoinette. Près d'un montant du lit il y avait un cordon de sonnette. Les longs doigts bougèrent mais la main ne se glissa pas vers le cordon.

— Je comprends, dit Nizra. Que veux-tu de moi ?

Il n'y avait aucun frémissement de crainte dans la belle voix grave. Les yeux noirs – Blade remarqua que l'homme n'avait ni cils ni

sourcils – regardaient posément Blade. Il comprit alors qu'il avait devant lui un adversaire redoutable. Pour le moment il était maître de la situation, par la force brutale, mais la moindre erreur pourrait tout changer. Blade se sentait vaguement déçu, et même vexé ; ce Sage, ce Nizra, ignorait complètement la peur ou bien il était passé maître dans l'art de la dissimuler. Son visage exprimait la curiosité pure et simple. Blade ne put s'empêcher de se demander si lui-même, réveillé en pleine nuit dans de pareilles circonstances, aurait été capable d'un tel aplomb.

L'homme parut comprendre tout cela. Il croisa ses mains maigres sur sa poitrine et répéta :

— Que veux-tu de moi ?

Blade remit l'épée au fourreau en faisant sonner la garde de fer, puis il traîna l'unique chaise vers le lit et s'y assit. Il croisa ses bras musclés et soutint le regard des yeux noirs. Il savait que l'instant de violence et de menace était passé. À présent s'imposaient la ruse, la perfidie, la finesse.

Il se pencha vers le lit.

— Tu vas m'écouter. Tu ne poseras aucune question, tu ne m'interrompras pas. J'expliquerai de mon mieux mais je t'avertis tout de suite que tu ne comprendras pas. Ou très peu. C'est dans la nature des choses.

Il prit un temps. Nizra hocha la tête et ne dit rien.

— Je ne suis pas un Jedd, reprit Blade, comme tu dois le savoir. Je ne suis même pas de votre monde. De votre univers. Je ne puis même pas être appelé un étranger puisque cela supposerait un lien quelconque avec votre monde. Je viens d'un lieu hors du temps et de l'espace, d'un lieu dont tu n'as jamais rêvé, que tu n'imagineras jamais, alors il est inutile d'échafauder des hypothèses...

Les petits yeux opaques scintillèrent. Déjà Nizra se livrait à des conjectures. Blade croyait presque entendre l'énorme cerveau, sous sa carapace osseuse, bourdonner et cliqueter. L'idée lui vint que ce Sage était moins un homme qu'une machine à penser. Ce serait bien sa chance, pensa-t-il aigrement, de rencontrer un génie à Jeddia, pour rendre sa situation encore plus difficile !

— Je ne suis ni dieu ni démon, poursuivit-il, si tu comprends ces mots. J'ai été envoyé dans votre monde en mission, pour accomplir une certaine tâche, et quand je l'aurai menée à bien je partirai et retournerai dans mon propre monde. Je voudrais accomplir ma tâche en paix, qu'il n'y ait plus de sang versé. Je voudrais être un ami et non un ennemi. Si tu comprends cela, Nizra, et si tu le crois et travailles avec moi et non contre moi, j'aurai fini ma tâche et je partirai d'autant

plus vite. Maintenant parle. De tout ce que j'ai dit, qu'as-tu compris ?

La tête massive ballotta sur le cou délicat. Les yeux se plissèrent. Une main monta lentement et caressa le menton.

— Je comprends tes paroles. Elles sont assez simples. Si elles dissimulent une autre signification, je les comprendrai aussi. Je ne sais encore si tu dis la vérité ou non, mais je le saurai. Pour le moment, je ne puis qu'accepter. Je ne crois pas plus que je ne doute. Je n'ai aucun désir d'être ton ennemi, à moins que cela soit de mon intérêt. Il se peut que tu dises la vérité et dans ce cas je serais fou de ne pas y croire et de ne pas m'instruire grâce à toi. Je ne suis pas fou. Et je n'ai pas peur de toi. Pas en ce moment. Si tu allais me tuer, tu l'aurais déjà fait.

Blade souleva l'épée sanglante.

— Il est encore temps.

— Non, dit Nizra en souriant. Plus maintenant. Parce qu'il est évident que tu es venu conclure un marché quelconque. Alors viens-en au fait. Laissons pour plus tard les explications et les questions. Que veux-tu de moi ? Et comment t'appelles-tu ?

— Mon nom est Richard Blade. Il ne te dira rien.

Nizra cligna des yeux.

— Richard Blade ? Deux noms ? À Jeddia, nous n'en avons qu'un. Es-tu venu seul dans notre monde ?

Blade resta impassible.

— Je suis venu seul. Je partirai seul.

Ooma devait être protégée à tout prix. Il ne tenait pas à ce qu'elle soit interrogée, peut-être sous la torture. Pas plus que ses tantes, d'ailleurs. Ni même ce gros ivrogne de Mok. Ils n'avaient rien à voir dans tout ceci.

— Que veux-tu de moi, Richard Blade ? répéta Nizra. Bientôt il fera jour, le peuple se lèvera, et si nous devons être amis et travailler ensemble nous devons nous y préparer, imaginer des explications. Alors qu'attends-tu de moi ? Et que m'offres-tu en échange ?

Aux questions, Blade répondit par une autre question :

— Combien de temps reste-t-il à vivre à l'impératrice, la Jeddock ?

Nizra cligna des yeux, parut un peu surpris mais répondit avec simplicité :

— Les Jedds m'appellent le Sage, et il est vrai que je suis sage en bien des choses, mais je ne puis répondre à cela.

— Devine, alors. Donne-moi une estimation.

La petite bouche mince se pinça.

— Une minute, une heure, un jour, un mois, un an. Voilà mon estimation.

Blade hocha la tête et resta un moment silencieux. Il réfléchissait. Nizra profita de ce silence.

— Comment as-tu passé les Apis, Blade ? Je veux parler du poste principal à l'entrée de la vallée. Je sais que tu as tué Porrex et que tu as passé le poste-frontière, car j'ai reçu des signaux, mais ensuite tu as disparu et maintenant te voici. Comment as-tu évité le corps principal des Apis ?

Pas un mot de la fille, pensa Blade. Tant mieux.

— Je l'ai contourné, en passant par la montagne.

Pour la première fois, Nizra exprima son incrédulité.

— C'est impossible, Blade. Personne ne peut franchir ces montagnes. Personne ne l'a jamais fait, dans toute l'histoire de Jedd.

— Je l'ai fait. Je suis ici, n'est-ce pas ? Pour te menacer et te donner des ordres. Mais il suffit. À ton avis l'impératrice, dans son état actuel, est-elle sensible à la suggestion ?

L'énorme tête se balança et la petite bouche se plissa.

— Oui. Certainement. Du moins je l'espère. Je lui ai suggéré bien des choses ces derniers jours, et elle m'a paru les accepter. Elle a signé tous les documents que je lui ai présentés.

Blade eut un sourire entendu.

— Ils ont dû être nombreux, j'imagine. Tous destinés à asseoir et perpétuer ton pouvoir quand elle sera morte. Tous destinés à faire de toi le maître de l'enfant-princesse Mitgu ?

Les yeux noirs soutinrent sans ciller le regard de Blade.

— Il apparaît, dit le Sage, que nous avons tous deux la même tournure d'esprit. Peut-être pourrions-nous être amis, après tout. Ou, du moins, pas ennemis. Maintenant dis-moi, Blade, que désires-tu que je chuchote à ton sujet à l'oreille de la vieille Jeddock ? Et quel document devrait-elle signer te concernant ?

Blade se rapproche encore du lit.

— Tu me devines bien, Nizra, jusqu'à un certain point. Tu solliciteras de l'impératrice une audience privée et tu lui diras que, cette nuit même, tu as eu une vision...

La grosse tête ballotta et le Sage sourit ironiquement.

— Ce ne sera pas un mensonge, Blade. J'ai bien une vision en ce moment. La plus grotesque et la plus horrible des visions... et des visiteurs.

Blade fit un geste impatient.

— Écoute. Écoute-moi bien. Tu diras à la Jeddock que dans cette vision je suis venu à toi, en personne, comme je suis là actuellement, et que je me suis proclamé l'avatar venu sauver Jedd. Le sauveur de ton peuple. Cette promesse figure, je crois, dans les Livres de Birkbegn. Il y est fait mention de quelqu'un qui arrivera un jour pour guider les Jedds vers un mode de vie meilleur, n'est-ce pas ?

Cette fois, les petits yeux se détournèrent mais pas avant que Blade y ait surpris de l'étonnement et un commencement de respect, de crainte même. Blade, naturellement, ne faisait que répéter ce qu'il avait soutiré à Ooma et à Mok.

— Tu es fort bien informé sur les Jedds, Blade.

— Je le suis. Il serait bon que tu t'en souviennes, Nizra. Mais réponds à mes questions. Ai-je raison ?

— Oui. Dans une certaine mesure. Il y a une vague allusion dans les Livres à la venue d'un... d'un tel personnage.

Blade se renversa sur la chaise et croisa les jambes. Les muscles de ses cuisses étaient douloureusement crispés et il eut conscience de sa fatigue. Il lui faudrait dormir bientôt. Quand il pourrait le faire sans danger. Il sourit à Nizra.

— Je vois. En somme, tu ne crois guère aux Livres ?

Pour la première fois, la bouche minuscule s'ouvrit pour un rire véritable et Blade vit que Nizra était édenté.

— Je t'ai déjà dit que je ne suis pas fou. Je vois ce que tu projettes et je ferai ce que tu veux. Je ne prévois aucune difficulté de ce côté-là. Je le ferai parce que, si tu tiens ta parole envers moi, ce sera dans mon intérêt de le faire. J'y gagnerai. Lorsque tu retourneras dans ton propre monde – si tu m'as dit la vérité à ce sujet – j'aurai gagné plus encore. J'ai l'esprit pratique, Blade, et les méthodes m'intéressent moins que les résultats. Le marché est conclu, Blade.

— Une bonne affaire pour toi, Nizra, ainsi que pour moi. Si je suis reconnu comme l'avatar annoncé par les Livres, et si je suis de ton côté, tu auras un allié puissant contre les capitaines qui complotent contre toi et qui projettent une révolution de palais dès que l'impératrice aura rendu le dernier soupir. N'est-ce pas vrai ?

Encore une fois, une lueur de respect brilla dans les yeux sombres. Un respect mêlé d'un soupçon de perplexité.

— Je pourrais presque croire que tu es bien l'avatar annoncé dans les Livres de Birkbegn.

Cela fit rire Blade.

— Ne commence pas notre association par des mensonges, Nizra.

Tu n'en crois pas un mot.

Le Sage ne répondit pas. Il quittait son lit. Blade se leva et recula de quelques pas, l'épée au poing, attentif. Cette petite scène au sein de la grande avait quelque chose de fascinant, le simple fait de voir Nizra se dévêtir et se rhabiller. Car l'homme n'était pas autre chose qu'un squelette ambulante, dont les os se distinguaient nettement sous la peau parcheminée et décolorée. Nizra ne mesurait guère qu'un mètre soixante et Blade doutait qu'il pût peser plus de cinquante kilos. C'était comme si toute la substance de son corps était montée à l'énorme tête et au cerveau qu'elle recelait.

Nizra portait une sorte de longue chemise en un tissu que Blade assimila au tussor, à la soie sauvage. Il l'ôta devant son visiteur sans hésitation et sans honte. Puis il enfila un vêtement de dessous de la même étoffe, et la longue robe richement ornée que Blade lui avait déjà vue. Il se coiffa de la calotte écarlate et, enfin, il prit sous son oreiller la chaîne de sa fonction.

— Un instant, grogna Blade.

Il prit la chaîne des mains du Sage et la soupesa, tout en observant attentivement Nizra. Il y avait de l'anxiété dans les yeux sombres et les mains diaphanes se tendaient impatiemment.

— Le jour va se lever. Je dois voir les cadavres de mes gardes car si tu es un menteur il me faut le savoir tout de suite, et si tu n'en es pas un, je dois faire disparaître leurs corps et trouver une explication.

Encore une fois, il tendit anxieusement la main pour reprendre la chaîne. Blade la lui rendit. Au fond de lui-même, il était satisfait. Il avait bien jugé Nizra. Le pouvoir, et le pouvoir absolu seul, était toute la vie de cet homme. Rien d'autre ne lui importait.

Nizra fit passer la chaîne sur sa tête massive et la mit en place. Il considéra Blade avec une franchise qui masquait assez bien la ruse dont Blade le savait capable.

— J'ai réfléchi, dit-il. Il n'y a rien à ce sujet dans les Livres de Birkbegn, et je les connais par cœur, mais il serait sans doute bon que l'enfant-princesse Mitgu ait un mari. Un mari tout à fait spécial, bien entendu. Répugnerais-tu, Blade, à épouser une enfant de dix ans ? Qui, comme la plupart des filles de Jedd à cet âge, est presque une vraie femme ?

Blade, suffoqué, fut pris de court. Rien de semblable n'était entré dans ses projets, même de très loin, il se réfugia dans la brusquerie.

— Tu vois trop loin dans l'avenir, répliqua-t-il durement. Rien ne sert de discuter de ces choses en ce moment.

— Je suis d'accord, Blade. Mais penses-y. Réfléchis bien.

Les yeux sombres fulgurèrent.

CHAPITRE XIV

Durant les heures qui suivirent, Blade eut de nombreuses raisons d'admirer Nizra. Le vieillard était compétent, il avait un sang-froid immense et le cerveau fertile. Et il obtenait de ses serviteurs et de ses soldats une obéissance aveugle. Blade fut baigné et parfumé, on lui donna des vêtements de dessous, une robe aussi somptueuse que celle de Nizra, et une épée mieux forgée à la garde ornée de pierres brutes qui n'étaient autres, Blade en était certain, que des rubis et des diamants. Interrogé sur ces gemmes, Nizra répondit avec indifférence qu'elles venaient de mines creusées dans les montagnes. Ce n'était que des babioles sans valeur, des ornements. C'était ainsi que les Jedds les considéraient. Blade se résolut à aller visiter ces mines le plus tôt possible.

Pendant les mois passés, dans la Dimension N, il avait suivi un cours accéléré et rigoureux de géologie. Lord L avait insisté, J l'avait soutenu et Blade, qui pouvait faire n'importe quoi quand il était intéressé et s'y décidait, était maintenant un bon géologue amateur et un ingénieur des mines passable. Il était capable de reconnaître la plupart des minerais et assez qualifié pour juger des terrains pétrolifères s'il en découvrait. À présent, regardant par une étroite fenêtre les ruelles tortueuses et nauséabondes de Jeddia et les montagnes environnantes, il se disait qu'enfin le projet DX pourrait commencer à payer. À rembourser les millions de livres qui avaient été investis. Il suffisait que les savants au travail en Écosse perfectionnent la science du télétransport.

Tout cela devrait attendre. Pour le moment, ce qui importait c'était la survie, le prestige et le pouvoir. Il n'accomplirait rien sans cela, et si la survie était capitale pour Blade comme pour n'importe qui, elle ne signifierait pas grand-chose s'il ne pouvait accomplir sa mission. Il tenait cette fois à rapporter à tout prix une bonne nouvelle à Lord L et à J, sans parler du Premier Ministre. La nouvelle de valeurs tangibles que l'on pourrait exploiter en Angleterre.

Il regarda une carriole de mort passer lentement dans la rue. Le brûleur de cadavres en uniforme jaune s'arrêtait presque à chaque porte et attendait qu'un mort soit apporté et jeté dans le véhicule

parmi ceux qui y gisaient déjà en tas. Nizra avait dit que cette épidémie de mort Jaune était la pire de mémoire de Jedd et qu'elle ne montrait aucun signe de rémission. Blade avait enregistré cette information, pensant qu'elle pourrait un jour lui être utile.

Il suivit des yeux le lent cheminement de la carriole vers les portes de la ville et la fumée des fosses d'incinération. Ses lèvres esquissèrent un vague sourire. Nizra s'était débarrassé des cadavres des gardes de la manière la plus simple et la plus efficace, en appelant une carriole de mort et en faisant jeter ces corps parmi les autres. Personne n'avait posé de questions.

La carriole franchit la porte et disparut à sa vue. Blade se tirailla l'oreille et fronça les sourcils. Les rats étaient inconnus à Jeddia. Il n'en avait vu aucun, et ni Ooma ni Mok n'avaient su ce qu'était un rat. Et, à sa connaissance, les puces n'existaient pas non plus. Il était encore perplexe quand il vit s'ouvrir une fenêtre dans la rue et une femme jeta le contenu d'un vase d'argile. Elle inonda un passant et se fit copieusement injurier.

Blade recula et ferma la fenêtre. C'était cela, la réponse. Les immondices. Surtout en ville. Les Jedds se vautraient dans l'ordure le plus tranquillement du monde. De grands tas puants d'excréments humains encombraient les rues et l'odeur de la ville, couvrant même celle des charniers en feu, était celle d'un immense urinoir. Malgré la fenêtre fermée, il entendit au loin des éclats de rire déments, tandis qu'un nouveau malheureux vivait ses derniers instants d'agonie. Blade haussa les épaules mais il avait froid dans le dos. Ce n'était pas une mort pour un homme tel que lui.

Il commençait à s'impatienter. Nizra, une fois les cadavres expédiés et ses plans faits, s'était précipité pour prendre une nacelle pour se rendre au pavillon du lac. Il avait parlé à Blade sans mâcher ses mots :

— Le temps travaille contre nous. Si la Jeddock meurt avant que je puisse arranger les choses, avant qu'elle te reconnaisse comme l'avatar prophétisé dans les Livres, je ne puis rien promettre pour l'avenir. Tous les capitaines du palais désirent le pouvoir et ils conspirent tous les uns contre les autres. Ils ne sont unis que contre moi. Jusqu'ici j'ai réussi à les diviser et à les affaiblir, mais quand la vieille impératrice sera morte, ce sera une autre affaire. Tout explosera. Nous avons besoin l'un de l'autre, Blade.

Blade attendait donc, en arpentant la pièce avec irritation. Il avait promis à Nizra qu'il ne se hasarderait pas dehors, et n'en avait pas la moindre intention. Malgré tout, il était anxieux ; la terrible douleur pouvait se répéter d'un instant à l'autre et Lord L le ravir avant que sa tâche soit accomplie. Ou bien il risquait d'attraper la mort Jaune et de

mourir dans d'horribles éclats de rire. Ou encore Nizra pouvait changer d'idée et le trahir, le faire assassiner carrément. Accablé par tous ces doutes, il n'était donc pas surprenant que Blade fût de méchante humeur quand Nizra reparut enfin. À en juger par le soleil, il était bien plus de midi.

— Tu as pris ton temps, grommela Blade. Comment cela a-t-il marché ?

Nizra, jouant avec sa chaîne, hocha sa lourde tête.

— Assez bien. J'ai raconté mon histoire de vision et elle l'a crue. Ou elle a paru la croire. Elle est plus ou moins dans le coma et il est difficile de déterminer ce qu'elle entend et comprend. Et elle est bien proche de la mort. Es-tu prêt ? Il n'y a pas un instant à perdre. J'ai pu avoir un entretien particulier avec elle, mais les capitaines sont aux aguets et rôdent comme des poux sur un cadavre. Si l'impératrice meurt avant que nous obtenions sa bénédiction, Blade, nous risquons de nous trouver dans une situation précaire.

Une nacelle les transporta en grande pompe vers le pavillon. La musique était, comme toujours, triste et douce, évoquant la mort, avec de temps en temps un passage primesautier au souvenir de la vie et de la jeunesse. Blade, cible de nombreux regards curieux, comprenait que les hommes haïssaient Nizra. C'était évident à leur mine revêche, aux murmures, aux regards de défi à peine voilés. De nouveau, Blade se sentit mal à l'aise. Il s'enfonçait de plus en plus dans un labyrinthe qui n'avait peut-être aucune issue. Et, soutenu par le Sage, il risquait fort de récolter une tempête qu'il n'aurait pas semée.

Ils accostèrent au pavillon et Nizra, passant au deuxième plan, s'inclina devant Blade avec une grande obséquiosité. La pièce était commencée.

Le pavillon, une vaste plate-forme ancrée au fond du lac, était recouvert d'une haute tente de tissu blanchi. Il y avait plusieurs petits compartiments à l'intérieur et une chambre spacieuse où la vieille impératrice gisait comme une momie au milieu d'un lit immense. Les musiciens étaient invisibles, cachés derrière un écran de tissu à une extrémité de la chambre.

Quand ils entrèrent sous la tente Nizra donna un léger coup de coude à Blade et lui indiqua un petit groupe d'hommes réunis près de la porte.

— Les capitaines, souffla-t-il. Comme des charognards attendant leur repas. Ils sont cinq. Observe-les bien, Blade, sans en avoir l'air, car ce sont mes ennemis et ils seront aussi les tiens, dès que tu auras été prononcé avatar.

Blade n'avait pas besoin de se l'entendre dire. On ne pouvait se

tromper à l'inimitié des cinq hommes qui attendaient devant l'entrée aux rideaux drapés de la chambre impériale. Blade, habitué depuis longtemps à ce genre de situation, la devina au premier coup d'œil. Ils étaient comme cinq pages d'un livre familier : la haine, l'envie, la cupidité, l'orgueil, l'arrogance, le pharisaïsme... et le doute. Le doute ! Au sujet de Blade lui-même, dont ils se demandaient qui il était, ce qu'il était en réalité. Dans ce doute, Blade le savait, résidait son répit provisoire et son espoir. Qu'ils continuent à se poser des questions.

Nizra chuchota :

— Je dois te présenter, et ce moment en vaut un autre. Joue ton rôle et ne parais pas surpris par ce que je pourrai dire. L'heure est à l'audace.

Blade était un acteur remarquable quand il le fallait, et en ce moment c'était indispensable. Ce n'était d'ailleurs pas compliqué. Il était bel et bien un être supérieur d'un monde supérieur, aussi n'avait-il qu'à jouer son propre rôle. Il raidit son dos, leva le menton et toisa avec une froide indifférence chaque capitaine à mesure qu'ils étaient nommés.

Nizra, avec un mélange d'humilité et d'autorité, agitait sa main diaphane pour désigner chaque homme à tour de rôle :

— Bucelus, Crofta, Holferne, Chardu... et Gath.

Chaque capitaine inclina la tête. Seul Gath tendit la main. Blade la prit et s'aperçut aussitôt qu'il s'était laissé prendre à un piège. Ce Gath était de petite taille, très mince, mais il avait de larges épaules et une force incroyable dans les mains. Son intention fut immédiatement évidente. Sa main se referma sur les doigts de Blade comme un impitoyable étau d'acier et il commença à serrer. Son but était de forcer Blade à crier, ou même à tomber à genoux en implorant merci. Les quatre autres capitaines observaient la scène et Blade comprit qu'elle avait été préparée. Ils mettaient déjà à l'épreuve l'avatar qui, si étrangement et à un moment si opportun pour Nizra, accomplissait la prophétie des Livres de Birkbegn.

Blade, le visage impassible, ne trahit rien de la douleur initiale, bien qu'il eût l'impression que les os de sa main droite étaient réduits en poudre. Il sourit à Gath et fit pression à son tour. Il n'eut qu'un instant de doute et puis, avec les secondes, il comprit qu'il était le plus fort. Les énormes muscles de son avant-bras se gonflèrent et roulèrent sous sa peau bronzée. Gath, qui avait un visage ouvert et amical derrière une large moustache et dont le regard bleu ne reflétait pas la haine et la peur comme ceux des autres capitaines, commença à changer d'expression. Au début, ce fut de la surprise et Blade devina qu'il n'avait encore jamais été battu à ce petit jeu. Il serra plus fort et entendit grincer les os de la main de Gath.

Le capitaine ouvrait maintenant la bouche et des gouttes de sueur perlaient sur son front haut. Blade maintint une pression cruelle. Soudain, Gath tomba à genoux en poussant un petit cri de douleur.

— Assez, assez ! Tu es le plus fort. Moi, Gath de Jedd, je le reconnais. Rends-moi ma main !

Blade la lâcha en souriant.

— C'était une bonne lutte. Je l'ai appréciée. Tu as une grande force, Gath. Quand nous aurons le temps, nous recommencerons.

Gath ne répondit pas ; il contemplait tristement sa main meurtrie. Mais un des capitaines murmura :

— Il a de la force, bon. Cela ne prouve pas qu'il soit l'avatar.

— Je suis d'accord, souffla un autre. Les visions de Nizra sont toujours bien commodes pour lui.

Nizra, feignant de ne pas les entendre, entraîna Blade dans la grande chambre. Elle était plongée dans la pénombre et résonnait de musique. Dans le fond, minuscule au milieu de l'immense lit de parade, gisait la silhouette immobile de la vieille impératrice. Nizra tira Blade par la manche et lui chuchota :

— Va auprès d'elle, maintenant. J'ai fait tout ce que j'ai pu. Tu as vu l'humeur de ces cinq-là et tu sais ce qui est en jeu. Si je dois te servir, Blade, et si tu me sers aussi, nous devons obtenir la bénédiction de la vieille femme. Arrange-toi. Va.

Blade foula lentement le plancher. La musique cachée ne s'interrompait jamais. Il arriva au chevet du lit et contempla la vieille femme. La figure était parcheminée, exsangue, comme si elle était morte depuis des semaines, les yeux fermés. Elle était vêtue d'une sorte de linceul et recouverte d'une courtepointe légère si bien bordée qu'il pouvait voir toute la charpente osseuse. À dire vrai, cette vieille souveraine n'était qu'un tas d'os recouvert d'une fine pellicule de parchemin bruni. Blade, les bras croisés sur son torse puissant, la contempla en s'étonnant qu'elle pût conserver un souffle de vie.

Pendant un long moment, elle ne bougea pas. Ses yeux restèrent fermés mais Blade avait l'impression très nette qu'elle savait qu'il était là. Il attendit mais, au bout de plusieurs minutes, il commença à avoir des doutes. Elle était peut-être morte, après tout.

Les yeux s'ouvrirent et le dévisagèrent. Sombres, vifs, brillants d'intelligence, ces yeux l'examinèrent de la tête aux pieds, sans se presser, détaillant son grand corps musclé. Le soupesant, l'évaluant. Enfin, les lèvres parcheminées s'ouvrirent :

— Tu es celui qui se nomme Blade ? Celui qui est venu à Nizra dans une vision ? Tu es l'avatar promis depuis si longtemps à mon

peuple par les Livres ?

— C'est moi, répondit gravement Blade.

Il y eut un long silence. Les yeux vifs s'étaient remis à l'examiner. Enfin les lèvres desséchées frémirent dans un soupçon de sourire, le reflet d'un rire interne inspiré par une ultime plaisanterie. D'une voix étonnamment jeune, elle chuchota :

— Qui est présent ? Sommes-nous seuls ?

Blade se retourna. Nizra attendait dans l'ombre près de l'entrée, les mains cachées dans les manches de sa robe, regardant anxieusement vers le lit. Blade se rapprocha de l'oreiller.

— Nizra est dans la chambre mais il ne peut nous entendre. Qu'as-tu à me dire, majesté ?

— Tu es un menteur. Nizra n'a jamais eu de vision et tu n'es pas un avatar. Je sais que les Livres de Birkbegn l'ont promis, mais ce ne sont que mensonges et l'avatar ne viendra jamais. Peu importe. Tu es ici et tu n'es pas un Jedd. Je vois en toi de l'intelligence et une grande force. Alors il se peut que les Livres n'aient pas tellement menti, après tout, mais tiennent leur promesse d'une autre façon. Je suis folle et stupide, comme tous les Jedds, Blade, mais par certains côtés je ne suis pas du tout sotte. J'ai aussi eu des rêves, des visions privées, au cours de la longue vie et je n'en ai parlé à personne. Maintenant tu arrives et j'aurai confiance en toi. Qui que tu sois, d'où que tu viennes, je remets mon peuple entre tes mains. Tu as l'aspect d'un dieu, Blade, et pourtant je sais que tu n'en es pas un. Peut-être feras-tu l'affaire. Tu entreprendras cette tâche ? Elle ne sera pas facile.

La vieille figure se plissa dans ce qui ne pouvait être qu'un rire.

— Je suis placée pour le savoir. J'ai vécu longtemps et jamais je n'ai connu la paix de l'esprit. J'ai été forcée d'employer des êtres comme Nizra, faute de mieux. Combien de Nizra j'ai tolérés et utilisés parce que je le devais...

Elle s'interrompit. Ses yeux se fermèrent et sa respiration devint un peu oppressée. Blade s'agenouilla auprès du lit. Était-ce la fin ?

Les yeux se rouvrirent.

— Ne crains rien. Je vivrai assez longtemps pour faire ce que je dois. Alors écoute-moi. Ne te fie jamais à Nizra. Il est traître et rusé.

— Je le sais déjà, majesté.

La tête de mort vivante roula sur l'oreiller. Elle était chauve, à part quelques cheveux gris ressemblant à des bribes de paille de fer collées sur l'os.

— Tu épouseras la princesse Mitgu, Blade, et tu conduiras mon peuple hors de cette vallée. Nous sommes ici depuis trop longtemps, et

les Jedds naissent et meurent dans la misère. Tel est mon désir, Blade. Quand je serai morte, tu régneras, avec Nizra pour t'aider car cela ne peut être évité, et tu brûleras Jeddia et tout ce qu'elle contient. Tu emmèneras mon peuple vers le nord, vers la terre des Kropes et de la porte Étincelante. Le destin des Jedds, quel qu'il soit, se déroulera au-delà de la Porte. Va vers le nord, Blade. Va de plus en plus haut. Il est interdit de revenir en arrière. Tu entends ? Tu comprends ? Tu me le promets ?

Blade, mystifié et complètement dépassé, ne put que hocher la tête et répondre :

— Je te le promets, majesté. Je ferai de mon mieux, pour ton peuple. Pour les Jedds.

L'impératrice voulut lever une main mais l'effort fut trop grand pour elle. Elle murmura :

— Maintenant appelle Nizra et tous mes capitaines. Hâte-toi.

Ils se réunirent au chevet du lit, les cinq capitaines d'un côté de l'agonisante, Blade et Nizra de l'autre. Le Sage, maintenant que les choses se déroulaient selon ses vœux, avait suffisamment d'esprit pour garder le silence et pour rester à l'écart derrière Blade. Les capitaines avaient des visages maussades et durs, mais assez respectueux ; Crofta et Holferne avaient même les larmes aux yeux. Seul Gath daigna regarder Blade. Ses yeux bleus étaient réfléchis et, pensa Blade, sans inimitié. Il se dit qu'il serait peut-être pour lui un allié, dans l'avenir.

La vieille femme trouva la force d'élever la voix. Elle retentit dans la pénombre, ferme et sans frémissement tandis qu'elle leur donnait ses ultimes instructions. Richard Blade était l'avatar, venu sauver le peuple de Jedd. Il avait fait certaines promesses à l'impératrice, et Nizra et les capitaines devaient l'aider à tenir ces promesses. Blade était désormais leur chef et devait être obéi en toutes choses. Il devait épouser l'enfant-princesse Mitgu dès qu'elle-même serait morte. Telles étaient ses dernières volontés.

La vieille voix se brisa enfin. Il y eut un instant de silence absolu, sauf pour la musique. Blade regarda au-delà du lit et ne vit dans les yeux des capitaines que de la haine et de la stupéfaction, sauf dans le regard bleu de Gath. Derrière lui, Nizra fit un mouvement et sa robe murmura. La musique se tut brusquement. Les musiciens avaient compris, on ne sait comment.

Nizra s'éclaircit la gorge. Blade se tourna à demi, regarda fixement le Sage et leva une main. Le moment était venu pour lui de s'affirmer.

Il se pencha sur l'impératrice, observé par les autres. Les yeux étaient fixes. Il les ferma et rabattit la courtepointe sur la figure. Puis il se retourna et donna des ordres d'une voix calme, posée, assurée. Sa

voix et son attitude, tout en lui proclamait que les ordres de la Jeddock, et les siens, seraient exécutés aveuglément. Ce fut un des bluffs les plus magnifiques dans lesquels Blade était passé maître.

Il donna plus de profondeur à sa voix et parla sur le ton solennel qui convenait à son nouveau rôle. Avatar ! Celui qui avait été promis aux Jedds par les Livres de Birkbegn !

— Toi, dit-il à Crofta, tu t'occuperas des obsèques. Suis vos coutumes en toutes choses, mais cela doit être fait aujourd'hui même. Si je dois tenir mes promesses, je n'ai pas de temps à perdre. Va.

Crofta, un individu basané, resta un moment indécis, son casque sous le bras et une main sur la garde de son épée. Il jeta un coup d'œil inquiet à ses camarades d'armes. Ils évitèrent son regard et observèrent Blade. Blade sourit à part lui et attendit. Aucun d'eux ne voulait être le premier à passer dans l'opposition.

Soudain, Crofta claqua des talons, s'inclina légèrement et accorda à Blade sa première victoire, et un titre par-dessus le marché.

— Oui, sire Blade, dit-il. À ton commandement. Immédiatement.

Il sortit en hâte de la chambre.

Blade entendit derrière lui un imperceptible ricanement. Nizra. Il feignit de ne rien remarquer et montra du doigt Bucelus.

— Je ne sais quelles sont tes attributions et cela ne me concerne pas. À partir de cet instant, Bucelus, tu assumeras le haut commandement de toute l'armée. Tu détiendras l'autorité et la responsabilité entières. Dès que tu auras quitté ce pavillon, tu rassembleras tes troupes en dehors de la ville, dans la plaine au nord de Jeddia. Tous les soldats devront être réunis et le rester jusqu'à ce que je donne de nouveaux ordres.

Bucelus, une espèce de colosse d'une laideur singulière, osa protester.

— Au nord, sire ? Ce n'est pas prudent. Les Kropes guettent constamment, de la porte Étincelante, et ils n'aiment pas voir des soldats au nord de la ville. Mais peut-être ne connais-tu pas les Kropes ? Je...

Blade toisa froidement le capitaine. Des Kropes et une porte Étincelante ? Il se dit qu'il lui faudrait se renseigner sans tarder. Mais il répliqua :

— Fais ce que je te dis. Et laisse-moi me soucier des Kropes et de la porte Étincelante.

Bucelus quitta la chambre en marmonnant.

Blade se tourna ensuite vers Holferne, un petit homme malingre presque aussi chauve que Nizra.

— Toi, Holferne, tu prendras autant d'hommes qu'il te faudra et tu commenceras à faire des préparatifs pour une longue marche. Pas seulement de l'armée mais de tous les Jedds, tous ceux de la ville, tous ceux de la vallée. Tu garderas le secret jusqu'à ce que je te donne des instructions, mais je veux que la population tout entière se mette en marche. Pense bien à cela, et commence à rassembler des moyens de transport, des provisions, de l'eau, tout ce qui sera nécessaire. Je te laisse libre d'organiser à ta guise, mais fais-le vite et discrètement. Tu viendras de temps en temps me faire ton rapport. Maintenant va.

Holferne jeta un coup d'œil à Chardu, le dernier capitaine restant avec Gath, puis il s'inclina, se coiffa de son casque et sortit sans un mot. Blade se tourna vers le Sage. Nizra ne ricanait plus. Sa lourde tête se penchait d'un côté et il examinait Blade d'un air perplexe.

Blade s'adressa à Chardu.

— À toi, je confie la tâche la plus délicate. Tu ne diras à personne pourquoi tu fais cela, ni sous quels ordres. Dans le plus grand secret, tu t'apprêteras à incendier et à raser la ville.

Nizra sursauta.

— Incendier Jeddia ?

Blade ne le regarda pas.

— C'est une promesse que j'ai faite à l'impératrice. La ville est un tas d'immondices, pourrie jusqu'à la moelle, qui engendre peste sur peste. Si les Jedds restent ici, tous finiront par mourir de la mort Jaune. Vous devez le savoir, car chaque épidémie est pire que la précédente. Alors prépare-toi, Chardu. Rassemble tes hommes et tes torches, afin que lorsque je donnerai l'ordre la ville brûlera en quelques minutes. Pour le moment, garde le secret. Je n'ai pas envie que la population se soulève. Va, et hâte-toi.

Il ne restait plus que Gath. Blade lui sourit. Nizra tira Blade par la manche, mais il se dégagea. Il jouait gros jeu, et se laissait guider par son intuition. Les prochains instants lui diraient si son intuition le trompait.

Blade contourna le lit et s'approcha du capitaine. Gath le regarda, indécis. Blade tendit la main.

— Une autre épreuve de force, mon ami ?

Gath faillit prendre la main tendue mais se ravisa. Ses yeux bleus se rétrécirent, puis un léger sourire effleura sa bouche bien dessinée sous la grosse moustache.

— Je ne crois pas, sire. Ma main est encore douloureuse. Je reconnais que tu es le plus fort.

J disait souvent que lorsque Richard Blade se donnait vraiment du

mal il était capable de charmer les oiseaux hors des arbres et de faire des amis du serpent et du moineau. J faisait allusion aux prouesses de Blade auprès des femmes, mais cela pouvait aussi s'appliquer aux hommes. Et pour le moment, Blade se donnait réellement du mal. Il avait besoin de Gath et il misait tout sur sa connaissance des hommes et son habileté à juger leur caractère.

Il donna donc une claque joviale sur l'épaule de Gath et le regarda dans les yeux. Le capitaine soutint son regard, froidement, mais avec une promesse d'amitié tout au fond des yeux bleus.

Blade croisa ses bras sur sa poitrine. Les deux hommes négligeaient Nizra, qui contemplait le corps de l'impératrice, son énorme tête respectueusement penchée.

— À toi, je ne donnerai pas d'ordres, dit Blade. Je te demanderai d'être mon premier compagnon, mon assistant et mon principal lieutenant, pour tout ce que je ferai, mon homme de confiance et mon bras droit. Tu me plais, Gath, et j'aimerais t'avoir pour ami. Qu'en dis-tu ?

Gath ne répondit pas tout de suite. Son regard passa de Blade au lit, puis au Sage apparemment perdu dans sa contemplation. Blade sentit le conflit moral du capitaine.

— Tu connais la situation à Jeddia, Gath. Tu connais les autres capitaines, tu sais ce qu'ils valent, tu comprends ce qu'ils sont, ce qu'ils veulent et comment ils useraient du pouvoir. Contre tout cela, je suis venu, et tu sais peu de choses de moi. Cependant c'est toi seul qui dois prendre cette décision. Tu peux sortir d'ici et ne pas avoir à souffrir à cause de moi. Je ne veux pas d'une obéissance ni d'une confiance qui ne seraient pas librement consenties.

Gath se retourna vers lui. Il inclina brièvement la tête et tira la courte épée de fer de son fourreau. À ce bruit, Nizra releva la tête, alarmé. Blade se crispa.

Gath considéra longuement Blade, puis il baisa la garde de son épée et la tendit à Blade. Blade embrassa à son tour la garde et rendit l'épée à Gath. Puis il lui tendit la main. Gath la prit en souriant et cette fois il n'y eut pas d'épreuve de force. Le capitaine jeta un dernier regard à l'impératrice.

— J'obéirai à ses dernières volontés, dit-il gravement. Je continuerai à la servir. Et je te servirai.

Blade le prit par l'épaule.

— Je te remercie, Gath. Tu découvriras que je suis loyal en amitié. Et maintenant écoute bien. Tu formeras pour moi une garde personnelle, disons cinquante de tes meilleurs hommes et, soumis à mes ordres, ils ne me quitteront jamais, ni toi. Tu rassembleras et

désarmeras tous les autres contingents de la ville et de la vallée, autres que les soldats réguliers sous le commandement de Crofta. Cela doit être fait immédiatement.

Gath ne put réprimer un sourire en regardant Nizra. Ce personnage contemplait Blade d'un air accablé, mais il ne dit rien.

— Oui, reprit Blade, même la suite de Nizra devra être dissoute. Il est à présent mon premier conseiller, il est sous ma protection et n'a nul besoin d'une armée personnelle. Cela lui épargnera de grosses dépenses.

Nizra, comme s'il était seul, se retira dans un coin obscur et, les mains dans les manches, se mit à marcher de long en large. Sa tête ballottait, et Blade aurait donné cher pour savoir ce qui se passait sous ce crâne démesuré.

— Je place donc ma sécurité entre tes mains, dit-il à Gath. Et je la laisse à ta conscience. Bien. Maintenant. Je dois épouser la princesse-enfant Mitgu dès que possible. C'est-à-dire immédiatement après les obsèques et juste avant que nous nous mettions en marche vers le nord. Tu prendras des dispositions pour le mariage. Mais auparavant tu m'obtiendras une audience particulière de la princesse, car je dois connaître ses idées à ce sujet. Si elle refuse le mariage, il n'aura pas lieu. Et je te dis maintenant, Gath, afin que tu puisses le répéter aux autres si besoin est, que je comprends qu'elle n'est qu'une enfant et que le mariage restera blanc. Simplement pour que je tienne ma promesse faite à l'impératrice. Entre nous, nous pouvons parler librement et je t'avoue tout net que je ne suis pas le genre d'homme qui a envie de coucher avec une petite fille.

Une expression bizarre passa sur la figure de Gath. Ses yeux bleus pétillèrent et sa moustache broussailleuse parut frémir.

— Tu n'as donc pas vu Mitgu ? Tu ne l'as pas rencontrée ? Celle que les Jedds, le peuple, appellent la Princesse Dorée ?

Blade avoua qu'il n'avait pas encore eu l'honneur de faire la connaissance de la petite fille en question. Cela, ajouta-t-il, n'avait rien de surprenant puisque les événements s'étaient précipités à une allure affolante. Gath s'inclina et ne parvint pas tout à fait à dissimuler son sourire.

— Tu es étranger ici, sire, et tu connais peu les Jedds. La Princesse Dorée, notre Mitgu, n'est pas une enfant comme tu sembles le penser. Mais tu la verras toi-même. Je m'en occupe immédiatement. Y a-t-il autre chose que tu désires de moi ?

Blade jeta un coup d'œil vers le coin de la chambre où Nizra faisait les cent pas dans l'ombre.

— Simplement que tu convoques six hommes de confiance, de

bons soldats, et que tu les postes autour de moi avant que je quitte ce pavillon. Et que tu informes les autres capitaines qu'il y aura un conseil de guerre ce soir, dans la maison de Nizra, deux heures après le coucher du soleil. Je veux que tous les capitaines soient présents, y compris toi-même. Tu seras responsable de la sécurité de tous.

Gath salua avec son épée.

— Ce sera fait.

— Ta main, encore une fois, dit Blade.

Ils se serrèrent la main et Gath s'en alla. Blade et Nizra étaient seuls dans la chambre, avec le cadavre de l'impératrice. Ce fut Nizra qui rompit le silence.

— Je craignais tout cela, Blade, mais je suis allé à l'encontre des avertissements de mon esprit. Je comptais me servir de toi, et c'est toi qui t'es servi de moi. Ce sera une leçon dont j'espère tirer profit.

Blade ne répondit pas et regarda le Sage qui continuait de marcher de long en large.

— Alors, Blade ? Suis-je en état d'arrestation ? Dois-je être tué ou gardé prisonnier ?

— Ni l'un ni l'autre, riposta sèchement Blade. Tant que tu ne me causeras pas d'ennuis, que tu ne conspireras pas contre moi. J'ai besoin de toi, Nizra, plus que jamais. J'ai besoin de ta sagesse et de ta vaste connaissance de cette ville et des Jedds. Accorde-moi librement, sans avarice ni cupidité, cette sagesse et cette connaissance, et nous nous entendrons bien. Jusqu'à ce que ma tâche soit accomplie et que je doive partir. Après cela, je ne pourrai plus t'aider et tu devras affronter les capitaines comme tu pourras. Jusqu'à ce moment, si tu ne m'es pas félon, je serai ton ami. Mais comprends bien une chose. Je suis le chef. Moi seul donne des ordres.

Nizra avança dans la lumière des chandelles entourant le lit. Il jeta un coup d'œil au corps parcheminé, puis à Blade, et un léger sourire effleura sa petite bouche.

— En tout cela je suis d'accord, Blade. Parce que je te crois quand tu dis que tu partiras bientôt. Alors, comme je ne suis pas un imbécile – bien que j'en ai eu l'air par ta faute pendant un moment – j'attendrai mon heure. Quand le moment viendra, je m'occuperai des capitaines. Sois-en persuadé.

« Pour ce qui est de cette marche dont tu parles, vers le nord. Vers la porte Étincelante et la terre des Kropes. C'est une erreur, Blade. Pire, c'est une impossible folie. Les Kropes tiennent les Jedds en esclavage depuis des temps immémoriaux. Faire mine seulement d'approcher de la porte Étincelante c'est la mort certaine pour nous tous.

— J'ignore tout de cela, dit Blade en désignant de la tête l'impératrice, mais c'était sa volonté, et elle était loin d'être aussi sénile que tu le croyais, Nizra. Mais je t'écouterai et je déciderai. Parle-moi des Kropes et de la porte Étincelante.

Nizra s'inclina légèrement et, pour une fois, il ne put dissimuler la haine et l'amertume qui bouillonnaient sous son vaste crâne.

— À ton commandement, avatar.

Blade sourit calmement.

— Oui, Nizra. Pour les besoins de la cause, je suis l'avatar. C'est toi qui m'as ainsi nommé, souviens-toi.

— Pour mon malheur.

— Les Kropes, Nizra ! Et la porte Étincelante.

Nizra lui en parla. Blade écouta, le désarroi pesant comme du plomb dans sa poitrine. Mais il se secoua. C'était simplement une nouvelle tâche impossible et, depuis le début de ses incursions dans la Dimension X, il avait pris l'habitude de réussir l'impossible.

CHAPITRE XV

Richard et Gath marchaient par les rues étroites de Jeddia, deux des fidèles soldats de Gath en avant, deux derrière et un de chaque côté. Blade se rendait à sa première audience accordée par la princesse-enfant Mitgu, celle que le peuple de Jedd appelait la Princesse Dorée.

Ils contournèrent une carriole de mort arrêtée devant une grande auberge. Blade s'arrêta pour regarder les brûleurs de cadavres transporter les corps de trois victimes de la peste, un enfant et deux femmes. Il se tourna vers Gath.

— Tu donneras des ordres, annonçant qu'on n'a plus besoin des carrioies de mort. Tous les cadavres seront laissés dans les maisons, où ils brûleront avec la ville. Trouve un autre emploi pour les brûleurs de cadavres, utilise-les comme tu voudras.

— Oui, sire.

Un éclat de rire dément jaillit de la maison devant laquelle ils passaient. Gath ôta son casque pour s'éponger le front.

— Au début, sire, j'ai douté, mais à présent je vois que tu as raison. Le plus tôt cette ville maudite sera brûlée, mieux cela vaudra.

Ils approchaient d'un grand bâtiment triangulaire, de pierre et de bois comme toujours, mais bien plus imposant que la demeure de Nizra elle-même. Mitgu vivait là, et c'était là qu'elle avait convoqué Blade. C'était un ordre, pas une requête, et Blade avait souri en le recevant. Il ne devait pas oublier que maintenant que la vieille impératrice était morte Mitgu était la nouvelle Jeddock. Il commençait à se faire une joie de cette rencontre ; jamais encore il n'avait eu à traiter avec une impérieuse petite fille de dix ans. Ce serait au moins une confrontation d'un nouveau genre.

Gath, sur les ordres de Blade, avait posté une garde renforcée autour de la demeure de la petite princesse. Un sous-officier les salua de son épée, et Blade et Gath rendirent le salut. Ils s'arrêtèrent devant la porte et le capitaine écarta un instant la sentinelle. Blade examina son principal lieutenant.

— Tu as bien compris mes ordres au sujet de Nizra ?

— Oui, sire. On ne doit pas lui faire de mal, sauf sur tes ordres explicites, et il ne doit jamais rester sans surveillance. Mes espions s'activent, sire, et ils sont excellents. Nizra peut faire ce qu'il veut, aller où il lui plaît, mais il sera toujours surveillé. Mes hommes me font un rapport toutes les heures.

— C'est bien. Mais rappelle-toi qu'on ne l'appelle pas le Sage pour rien, et j'ose dire que ses espions sont aussi bons que les tiens. Et il en a probablement davantage. Quand l'as-tu vu pour la dernière fois ?

— Je l'ai laissé chez lui, sire, après avoir dissous sa garde d'honneur et emporté leurs armes. À te dire vrai, il n'avait pas l'air très heureux, dit Gath en souriant, et il y avait chez lui beaucoup d'allées et venues. Des espions, sans aucun doute. Veux-tu que je mette fin à ce trafic ? Ce serait assez facile.

Après une courte hésitation, Blade répondit :

— Non. Je veux lui lâcher la bride, voir ce qu'il fera. Du moment que je suis au courant de ses agissements, je ne vois pas quel mal il peut faire. Alors continue comme ça, Gath. Ne le gêne en aucune manière, à moins qu'il me menace, moi ou la princesse-enfant. C'est bien compris ?

— C'est compris, sire.

— Et maintenant, je dois aller faire la connaissance de notre petite princesse. Je t'avoue que je suis un peu nerveux. Comment se comporte-t-on avec une petite fille de dix ans ? Enfin, je verrai bien.

Il redressa son casque et ajusta son ceinturon sur ses hanches. Il avait remplacé sa longue robe par une tunique militaire sur laquelle il portait une cuirasse polie. Une courte culotte de tissu fin et des sandales lacées haut complétaient sa tenue.

— Je te souhaite bonne chance avec la princesse-enfant, sire, mais rappelle-toi ceci : les mots mentent parfois, et chez les Jedds une enfant de dix ans n'est pas précisément une petite fille. Pas encore femme, sans doute, mais plus une enfant.

Blade songea à Ooma et s'interrogea. Il lui avait donné quatorze ans, peut-être un peu moins, et s'émerveillait encore de son expérience de l'amour et de son art. Ooma avait-elle quatorze ans ? Maintenant il en doutait.

Il entra dans la maison et monta à l'étage où il était attendu. Il s'avança vers une porte sculptée. Une femme d'un certain âge, vêtue de noir et portant une chaîne de fer assez semblable à celle de Nizra, s'inclina devant lui et ouvrit la porte.

— La princesse Mitgu t'attend, sire.

Blade examina la femme.

— Je désire être seul avec elle.

— Oui, sire. Vous ne serez pas dérangés.

Blade passa dans la pièce. C'était une vaste salle très sombre, éclairée par deux hautes chandelles brûlant de part et d'autre d'un large siège couvert de coussins. D'autres coussins et des tapis étaient dispersés sur le plancher et il régnait dans la pièce une odeur d'encens. Blade s'immobilisa et regarda autour de lui, en se demandant où était la petite princesse.

Une tête dorée aux cheveux coupés très courts apparut derrière l'espèce de divan. Les flammes des chandelles se reflétèrent sur ce petit casque lisse et une paire de grands yeux très écartés examinèrent Blade. Pendant un instant, il fut dérouté, se croyant la victime d'une mauvaise plaisanterie. C'était un garçon !

Mais la voix, claire et musicale, était bien d'une fille.

— Je voulais te voir d'abord, dit-elle. C'est pourquoi je me suis cachée pour t'espionner quand tu es entré. Tout Jedd parle de toi, sire.

Blade, une main sur la garde de son épée, s'inclina très bas et garda le silence. Il n'en croyait pas ses yeux, lui, Blade, qui avait été dans tellement de dimensions et qui avait vu des choses que peu d'hommes de son univers étaient capables de croire !

Elle avait contourné le divan et le dévisageait, imitant son silence. Son aisance et son maintien ne permettaient pas de douter un instant de sa qualité de princesse. Sa peau, et elle en dévoilait beaucoup, était d'une transparence cuivrée qui semblait conférer de la couleur aux chandelles. Blade eut un instant l'impression qu'il pouvait voir le squelette délicat sous cette chair satinée. L'illusion ne dura pas. Il avait la gorge sèche et les mains moites et, chose stupéfiante pour lui, il dut s'avouer que ses genoux tremblaient légèrement. Il avait devant lui l'incarnation même de la jeune beauté. Jamais il ne l'avait encore vue et il savait qu'il ne la reverrait jamais. Il savait aussi que s'il épousait cette enfant il serait incapable de se retenir de consommer le mariage. Déjà il ressentait des picotements dans l'aine et, pour un bref instant, Richard Blade eut honte de lui.

— Oui, déclara la princesse Mitgu. Je t'appellerai sire. Je ne savais pas trop si je le ferais, mais je vois maintenant que je le dois. Tu as l'air d'un sire. Et je crois que je t'épouserai. Tu es l'homme le plus beau que j'ai jamais vu et pas du tout comme les Jedds. C'est dommage, dans un sens, parce que tous les capitaines seront jaloux et te feront beaucoup d'ennuis. Mais on n'y peut rien, je suppose.

Blade se sentit stupide et fut certain d'avoir l'air d'un crétin. N'était-il pas resté bouche bée ? Il s'inclina derechef.

— J'ai beaucoup à apprendre, princesse. Je ne savais pas que tu

avais été courtisée par les capitaines.

C'était vrai. Nizra ne lui en avait rien dit, Gath non plus. Il se demanda si cela annonçait de nouvelles complications, de nouvelles jalousies. Il était déjà copieusement servi, pourtant.

Mitgu replia un petit index et lui fit signe.

— Viens plus près de la lumière, sire. Assieds-toi à côté de moi et nous causerons et ferons connaissance. Une fille doit connaître au moins un peu celui qu'elle va épouser. Et je voudrais que tu me parles de mon arrière-grand-mère. Comment est-elle morte ?

— Dignement, répondit-il. Elle est morte en paix. Et c'était son désir, que je t'épouse, non le mien, princesse. Je le lui ai promis, sinon je ne serais pas ici.

Le visage de Mitgu, aux traits parfaits, lui rappelait une rose de cuivre. Elle abaissa les coins de sa bouche écarlate.

— Je l'aimais, même si elle était souvent sévère avec moi. J'aurais voulu être à son chevet, mais la loi de Jedd interdit que les jeunes voient mourir les vieux. Une loi stupide, à mon avis, comme tant d'autres choses à Jedd et à Jeddia. Mais maintenant que te voici, pour être mon mari, tout va changer. Viens, assieds-toi près de moi.

De la sueur coula le long du cou puissant de Blade. La princesse vint vers lui, prit sa grande main dans la sienne et le traîna vers le divan. Elle ne portait pratiquement rien, juste un vestige de soutien-gorge blanc sur ses petits seins virginaux et la plus mini des mini-jupes que Blade avait vue de sa vie. Blade n'osait regarder les jambes fines et dorées entièrement révélées. Elles étaient longues, d'une forme parfaite, admirablement proportionnées au torse svelte. Il aurait presque pu lui encercler la taille d'une main. Mais ce qui intriguait le plus Blade, et le rendait excessivement nerveux, c'était son parfum.

C'était un parfum comme il n'en avait jamais humé. Ce n'était même pas un parfum, mais l'odeur fraîche et pure d'une enfant arrivée au bord de la féminité. Il émanait d'elle, de sa chair tendre, une tiédeur et un arôme et, oui, une couleur dorée qui le faisaient rougir et transpirer de plus belle. Richard Blade découvrait diverses choses sur lui-même, des choses qu'il n'avait pas tellement envie de connaître. Serait-il donc aussi concupiscent ? Car la franchise le forçait à avouer qu'il était follement excité, que cette ravissante et fragile enfant lui avait éveillé les sens au-delà de toute endurance. Et pourtant, il devait l'endurer. Au moins jusqu'au mariage. Ensuite, il n'osait pas penser à ce qui arriverait.

Mitgu le fit tomber à côté d'elle sur le divan. Elle prit une de ses mains dans les deux siennes et la posa sur une de ses cuisses nues. Une décharge électrique courut dans le corps de Blade et il fit un ultime

effort. Il se redressa, très raide, retira sa main et prit son expression la plus solennelle.

— Nous parlerons de mariage plus tard, princesse. Nous avons bien le temps. Je suis venu t'informer de mes projets, pour savoir si tu les approuves.

Elle l'observait attentivement. Ses yeux, d'un violet sombre, contrastaient avec la tête dorée aux cheveux de jeune garçon ; ils étaient légèrement bridés et quand sa bouche souriait, les yeux aussi. Ils souriaient en ce moment, et se moquaient de l'attitude compassée de Blade. Elle lui serra le bras en éclatant d'un rire perlé, des notes d'argent et d'or cascasant dans la grande salle obscure.

— Tu as peur de moi ! s'exclama-t-elle en battant des mains. Tu es comme tous les capitaines, sauf que tu ne mets pas genou en terre. Mais tu es comme eux, tu me prends pour une petite fille à qui on doit donner des bonbons et dont il faut satisfaire les caprices.

Elle s'écarta de lui et se tourna pour lui faire face. Blade put regarder un instant entre ses cuisses dorées, explorer une soyeuse caverne cuivrée où était tapie une ombre d'or duveteuse. Sous la courte jupe, Mitgu ne portait rien. Le cœur battant, la respiration oppressée, Blade arracha son regard à cette cible virginale. Il avait le vertige. Il était trempé de sueur. Il ne comprenait pas ce qui lui arrivait ; jamais il n'avait été saisi d'un tel désir animal. Et pour une enfant de dix ans ! Il se leva, en se disant qu'il devait partir de là avant de perdre le contrôle de lui-même.

Mitgu battit de nouveau des mains, indifférente à son tourment, riant au colosse qui la dominait. Soudain elle reprit son sérieux, fronça les sourcils et lui tendit la main.

— Excuse-moi, sire. Et je n'ai pas dit la vérité. Tu n'es pas comme les autres. Mais je veux que tu saches que je ne suis pas une enfant, pas une petite fille. Je suis une femme.

Sur ce, d'un mouvement souple, elle dégrafa le minuscule soutien-gorge et le jeta derrière elle. Elle baissa les yeux sur ses seins, puis les leva vers Blade.

— Tu vois ? Est-ce que ce sont les seins d'une petite fille ? D'une enfant ?

Pour Blade, la Dimension Normale, c'était bien des seins d'enfant, d'une tendre petite fille intacte hésitant au bord de la féminité et c'était là le plus grand malheur. Ils étaient ronds, parfaits, jamais souillés par des caresses. Des sphères cuivrées aussi douces que la chair de sa cuisse. Ils frémissaient au rythme de sa respiration, couronnés de minuscules roses de tissu érectile qui réagissaient à son excitation interne.

Mitgu glissa ses petites mains sous ses seins, les souleva et parut les offrir à Blade. Dans un soupir, elle répéta :

— Est-ce que ce sont des seins d'enfant ?

Elle fit courir le bout de ses doigts sur les mamelons, puis elle tendit les bras à Blade.

— Veux-tu m'embrasser, sire ? Pour savoir si je suis une enfant ?

Il avait déjà fait un pas vers elle quand la porte s'ouvrit brusquement et la dame d'honneur entra. Mitgu poussa un cri et disparut derrière le divan. Blade, éprouvant les sentiments d'un homme qui a vu la hache levée au-dessus de sa tête et qui a obtenu sa grâce, se tourna tout de même vers la femme d'un air furieux. Un ordre était un ordre !

— Je ne devais pas être dérangé...

La dame d'honneur fit une révérence et répondit d'une voix mal assurée, en triturant la chaîne de son rang :

— Je sais, sire, mais il y a là quelqu'un qui insiste. Il refuse de s'en aller. C'est un cornette, envoyé par Gath lui-même, et il a des nouvelles de la plus grande importance. Il a menacé d'enfoncer la porte si je ne...

— Il suffit, grommela Blade.

Il l'écarta et sortit sans se retourner. Mais il crut entendre un rire étouffé derrière le divan et sa figure devint brûlante. Il s'en était fallu de peu. Une chose était certaine, à présent ; à l'avenir, s'il avait un avenir à Jedd, il traiterait Mitgu en femme. Elle avait raison. Elle n'était pas une enfant.

Le jeune Jedd qui l'attendait dans l'antichambre était un des sous-lieutenants de Gath. Blade le reconnut vaguement et remarqua le hausse-col de fer poli à son cou. La petite demi-lune était gravée de la lettre G. C'était bien un des hommes de Gath.

Quand Blade s'approcha de lui, le jeune officier salua avec son glaive, puis il porta la lame à sa poitrine.

— Je suis Sesi, sire Blade, envoyé par le capitaine Gath pour une affaire de la plus haute importance. Le capitaine est occupé ailleurs, et n'a pas pu venir en personne.

Blade croisa les bras sur sa poitrine et hocha la tête, avec un sourire d'encouragement.

— Eh bien, Sesi, de quoi s'agit-il ? Quelle est cette grande nouvelle ?

Le cornette, aux yeux gris très pâles, encore presque imberbe, croisa le regard de Blade et se détourna. Il regarda fixement le sol. Celui-là, pensa Blade, ne brille pas par l'intelligence. Sesi ne serait

jamais capitaine.

— Je dois te faire part du message mot pour mot, dit l'officier. Il vient du capitaine Gath et lui a été remis par un autre. Mais d'abord je dois te dire que le message a été apporté par un gros homme.

Mok. Mok l'ivrogne ! Blade fit un pas vers le cornette et lui cria :

— Le message ! Allons, qu'attends-tu ?

Sesi n'entendait pas se presser. Évitant le regard de Blade, regardant le sol ou les murs, il ânonna :

— Gath m'a ordonné de parler ainsi. Un gros homme est venu à la maison de Nizra, le Sage, cherchant le sire Blade. Moi, Gath, l'ai intercepté et j'ai pris le message. Le gros homme a dit : « Ooma, la fille que Blade connaît, est en danger et a grand besoin de lui. Ooma supplie Blade de venir immédiatement à son secours. »

Ooma ! Le cœur de Blade se serra et il fut saisi de remords. Il avait été si occupé, tellement pris dans une suite d'événements frénétiques qu'il n'avait guère accordé de pensées à la jeune fille. Il empoigna le jeune officier par l'épaule.

— Tu as vu ce gros homme ?

— Non, sire. Le message m'a été donné par le capitaine Gath. Il a vu le gros homme, lui.

Mais Blade s'éloignait déjà.

— Peu importe. Tu vas venir avec moi. J'ai une garde de six soldats, en bas. Tu les prendras sous ton commandement et tu me suivras sans poser de questions.

Il dévala l'escalier trois marches à la fois. Ooma en danger ! Encore une fois, il maudit sa négligence. Il devait beaucoup à cette fille, il avait pour elle de la tendresse, et cependant il l'avait presque oubliée.

Blade imposa à son escorte une allure impitoyable. Ils franchirent les portes du sud où aucun garde ne les interpella, où aucune carriole de mort ne grinçait. Ses ordres avaient été obéis.

Le jeune sous-lieutenant et les six soldats haletaient et s'efforçaient de suivre Blade. Il n'y avait aucune formation et ils trottaient tous pour ne pas être distancés. Tous les hommes de Jedd avaient les jambes courtes, Blade l'avait déjà remarqué.

Ils contournèrent la fosse d'incinération et passèrent devant les rochers où Blade s'était embusqué pour attendre le brûleur de cadavres et sa carriole. Il leur accorda à peine un regard et s'élança sur la pente, courant vers la maison de Mok et des tantes. Les soldats et Sesi suivaient tant bien que mal, couverts de sueur et de la fumée de la fosse, pestant et jurant.

Blade apercevait maintenant la maison. Pas le moindre signe de vie. L'humble petite demeure était silencieuse, solitaire au sommet de la colline. Le sentier passait au travers d'un verger d'arbres à melons et Blade fit halte sous les arbres. Son escorte se laissa tomber par terre pour souffler.

Blade examina la maison. La porte était entrouverte et son cœur se crispa douloureusement quand il y vit la marque, la tache de peinture jaune. La marque de la peste. Ooma ?

Le jeune cornette et les six hommes avaient vu la marque, eux aussi. Il y eut un conciliabule terrifié et Sesi vint rejoindre Blade.

— Il y a la peste dans cette maison, sire. Les hommes ne veulent pas en approcher.

Blade lui jeta un coup d'œil.

— Je ne le leur ai pas demandé. Et toi ?

Sesi détourna son regard et marmonna :

— Moi non plus, sire. Mes obligations n'exigent pas que je...

Il fut interrompu par un éclat de rire dément venant de la demeure. Le jeune officier frémit et recula vivement. Blade leva les yeux vers la bâtisse. C'était un rire d'homme. Un rire ?

Le rire persistait, celui d'un homme fou de peur et de douleur, le rire insensé d'un homme qui voyait surgir la mort de la brume noire. Mok. Ce ne pouvait être que Mok.

Blade lança un ordre par-dessus son épaule en bondissant sur le sentier.

— Reste là, Sesi. Forme tes hommes et impose la discipline. Attendez-moi.

Il se mit à courir.

La marque jaune de la peste était comme une plaie suppurante. Blade poussa la porte du pied et entra. Mok gisait par terre, près de la table sous laquelle il s'était affalé l'autre soir. Il était sur le dos, la figure safran convulsée de douleur, son ventre plus monstrueux que jamais. Il riait, la bouche grande ouverte révélant des chicots noircis. Il riait comme un fou.

Sans s'occuper de Mok, Blade s'élança dans l'escalier en criant :

— Ooma ! Ooma... Ooma !

L'écho le railla. Aucune voix ne lui répondit. Il jeta un coup d'œil dans la pièce où il l'avait vu dormir. Vide. Il courut dans le corridor et se rua dans l'autre chambre. Les deux tantes étaient couchées sur leurs lits. Un regard à leur figure jaune lui suffit. Mortes de la peste. Mais où était Ooma ? Elle avait envoyé un message, sûrement elle aurait dû l'attendre.

Il dévala l'escalier et se pencha sur Mok. L'homme vivait encore, et son rire effroyable s'était calmé pour le moment. Blade s'accroupit à côté de lui.

— Mok ! Mok... Tu me reconnais ? C'est Blade.

Les petits yeux perdus dans les replis de graisse jaune s'ouvrirent et Blade put y discerner une dernière lueur d'intelligence. La bouche s'ouvrit, des mots tentèrent de franchir la langue noire enflée. Blade se pencha, chercha à comprendre, à distinguer quelque chose dans ces borborygmes. Rien.

Il jeta un coup d'œil à la table. Il y avait là un pichet d'argile, plein de ce puissant jus de melon fermenté. Il s'en empara et vida la moitié du contenu sur la tête de Mok, puis il lui ouvrit la bouche et y versa le reste. C'était un faible espoir, mais l'alcool pourrait peut-être ranimer Mok et lui rendre quelques instants de lucidité.

Le gros homme cracha, toussa et marmonna. Blade colla presque son oreille sur la bouche puante.

— Mok, Mok ! C'est Blade. Ooma m'a réclamé. Où est-elle, Mok ? Où est Ooma ?

L'alcool de feu fit on œuvre. Les yeux de Mok s'éclaircirent et il regarda Blade avec lucidité. Ses premiers mots faillirent arracher le cœur de Blade de sa poitrine.

— Apis... Apis sont venus. Ils... ils ont pris Ooma, se sont servis d'elle, tous les soldats Apis, et puis l'ont ligotée et jetée vivante dans le charnier, la fosse... Elle ne... Elle n'a pas voulu leur parler de toi, Blade. Ils l'auraient épargnée, les Apis... mais elle n'a pas voulu parler de toi. Vi... vivante... dans la fosse...

Mok ferma les yeux et poussa un long gémissement. Blade le gifla violemment, tandis que tout son être se tordait de remords et d'horreur. Des Apis ? Ils étaient immunisés contre la peste. Et qui contrôlait les Apis ? Qui d'autre que Nizra ? Le Sage. Blade gifla de nouveau le gros homme et s'en voulut amèrement de sa monumentale stupidité.

— Un... piège, Blade, reprit Mok. Piège. Ooma ne t'a pas... pas réclamé. Elle attendait. Mais... Apis... sont venus d'abord. L'ont prise. Nous ont donné la peste à tous avec... couteau. Tu vois...

Ce fut son dernier éclair de lucidité. Mok leva un bras et Blade vit le cruel coup de couteau. Ils avaient inoculé la peste à Mok et aux tantes. Très simplement. On laisse une dague dans un cadavre pendant un moment, et puis on la plonge dans de la chair bien vivante et la peste fait le reste. Mais cette fois, elle n'avait pas frappé assez vite. Mok avait vécu assez longtemps pour tout révéler.

Blade entendit un cri, venant du verger où il avait laissé sa garde.

Puis un fracas d'armes entrechoquées et d'autres cris, des hurlements, des jurons, le tumulte d'un furieux combat. C'était un piège. Les Apis s'étaient embusqués.

Le bras de Mok retomba sur le sol. Les doigts se crispèrent puis se détendirent. Il était mort.

Blade dégaina son épée et courut à la porte. Trois de ses hommes étaient déjà abattus et les trois autres battaient en retraite, remontant le sentier vers la maison et se défendant vaillamment. Ils étaient poursuivis par une demi-douzaine de guerriers Apis, velus et simiesques, tels que Blade se les rappelait.

Il sortit sur le seuil, brandit son épée et rugit :

— À moi, ma garde ! À moi ! Rompez et reformez-vous ici autour de moi !

Pour un instant, son cri de stentor interrompit la bataille furieuse. Les Apis s'immobilisèrent et levèrent vers Blade leurs petits yeux pâles sous les casques cornus, le long museau de babouin ruisselant de bave et de sueur. Les goons se reposèrent un moment, appuyés sur leurs épées de bois bordées de silex ; et les trois derniers hommes de Blade se mirent à courir pour le rejoindre.

Un des soldats saignait abondamment d'une blessure à l'épaule, Blade déchira un pan de sa tunique et lui fit un pansement de fortune tandis que l'homme haletant expliquait :

— Ils étaient cachés dans les arbres à melons, sire. Nous avons été trahis par Sesi, qui nous a conduits ici. Et maintenant nous allons mourir, car ils sont très nombreux autour de la maison.

C'était vrai. Blade entendait leurs cris, leurs ordres, leurs voix aiguës et efféminées tandis que de nouveaux Apis surgissaient des arbres au pied de la colline, derrière la demeure, et escaladaient la pente. Mais il claqua l'épaule du blessé et leur sourit à tous.

— Nous ne sommes pas encore morts, gardes. Obéissez-moi, obéissez-moi aveuglément et ne perdez pas courage, nous avons encore une chance de nous en sortir. Ce ne sont que des Apis, après tout, et nous les bernerons.

Cependant, en regardant au pied de la colline où les chefs des Apis conféraient avec le traître Sesi, Blade se sentit moins confiant. Il s'en faudrait de peu. Mais sa rage et son désespoir étaient tels à ce moment qu'il était presque heureux. Qu'ils viennent ! Ils trouveraient un Blade aussi cruel et bestial qu'eux ! Son regard brûla quand il contempla le jeune sous-lieutenant. Avec quelle adresse, quelle habileté il avait exécuté les ordres de son maître ! Blade se maudit encore une fois. Il avait commis une erreur qui risquait d'être fatale, il avait sous-estimé le Sage. Pire. Il avait ignoré une indication très claire de ce risque.

Nizra lui avait dit qu'il recevait des signaux des Apis, et il s'était bien gardé de mentionner Ooma. Blade, trop occupé et trop orgueilleux, n'y avait pas pris garde. Comme Nizra avait dû rire, comme cette horrible tête avait dû ballotter ! Car en torturant Ooma il pouvait apprendre la vérité sur Blade, dans une certaine mesure au moins, et parvenir ainsi à le discréditer comme avatar. Blade se traita de tous les noms. Imbécile, imbécile, triple imbécile !

Au pied de la colline la conférence prit fin. Sesi, alla s'asseoir à l'écart sous un arbre à melons. Blade sourit froidement. Le cornette avait joué son rôle et ne se battrait pas.

Le chef des Apis, un goon moins colossal que Porrex mais qui paraissait plus astucieux, se mit à glapir des ordres. Blade en fit autant.

— Dans la maison. Il y a quatre fenêtres et la porte à garder. Je prendrai cette porte et la fenêtre de côté, vous vous distribuez les autres. Ils sont grands et lourds, ces Apis, peu aptes à passer par d'étroites fenêtres. Courage, et lutez pour la vie !

Un des hommes regarda la marque jaune et recula en bêlant :

— Mais... Mais il y a la peste dans cette maison, sire. Nous allons...

Blade l'empoigna et le poussa dans la pièce.

— Il y a une bien plus grande peste là, dehors, crétin. Entrez ! Faut-il que je pense pour vous tous ?

Les Apis n'approchaient pas vite et Blade comprenait pourquoi. Il avait calculé qu'il y avait une quarantaine de goons, contre eux quatre. Une supériorité impossible. Une fois dans la maison, il chercha comment égaliser un peu les chances. En contemplant le cadavre de Mok, il eut une idée. Ils avaient encore le temps, car les goons trop confiants criaient et plaisantaient entre eux et ne se pressaient pas de monter abattre les quatre hommes.

Blade indiqua le corps gigantesque de Mok.

— Coincez-le dans une des fenêtres. Vite. Toute cette graisse formera une barricade aussi solide qu'un volet de fer.

Ainsi le pauvre Mok, ou plutôt son corps enflé, rendit un dernier service quand les hommes suant et soufflant sous le poids de sa masse le poussèrent la tête la première par une fenêtre de derrière et l'y coincèrent solidement.

Blade regarda par une des autres fenêtres de derrière et vit approcher une ligne d'Apis. Ils étaient une vingtaine, encore à cinquante mètres, qui hurlaient de joie en brandissant leurs longues épées pointues.

Seuls deux des hommes de Blade avaient des lances. Le dernier garde, le blessé, n'avait que sa courte épée, tout comme Blade. Il posta les soldats armés de lances à deux des trois fenêtres restantes, et lui-même prit la porte et la fenêtre voisine. Il plaça le blessé au centre de la pièce, comme réserve, en lui indiquant le corps de Mok qui servait de bouchon.

— Surveille-le. S'ils délogent le corps, ou s'ils le tailladent et le retirent, alors tu devras garder la fenêtre. Autrement, tu restes aux aguets, prêt à porter secours à l'un de nous en cas de besoin.

Aux lanciers, Blade ordonna :

— Frappez court et vite. Dehors, dedans, rapidement. Ne les laissez pas saisir les lances ni les casser. Si l'un d'eux réussit à pénétrer par la fenêtre, ne le tuez pas avant qu'il y soit solidement coincé, pour bloquer le chemin aux autres. Vous comprenez pourquoi ?

Un des gardes, plus jeune que les autres, rit et tapa dans le dos de son compagnon.

— Nous comprenons, sire. N'aie crainte, nous ferons notre devoir. Si nous devons mourir ici, nous ferons payer cher leur victoire aux Apis.

— Brave petit, dit Blade en souriant. Je n'en demande pas plus. Maintenant à vos postes, et préparez-vous car ils sont là.

En retournant vers la porte il entendit l'autre lancier marmonner :

— J'avais entendu dire qu'il était l'avatar, maintenant je commence à le croire. J'ai dans l'idée qu'il ne sait pas ce que c'est que la peur, et je suis un Jedd qui ne croit pas à grand-chose.

Blade sourit largement. Il se planta sur le seuil, les poings sur les hanches, et regarda les Apis se ruer vers eux. Ils étaient formés sur deux colonnes de dix hommes chacune et Blade éclata d'un rire méprisant. Ce n'était pas du tout ainsi qu'il fallait s'y prendre, mais qui était-il pour leur donner des conseils ?

Ils étaient à vingt-cinq mètres. Quinze. Dix. Cinq mètres.

Blade bondit du seuil avec un mugissement de taureau, un cri qui résonna dans la vallée enfumée comme un clairon sonnant la charge. Une trépidation courut le long de ses nerfs, des brumes sanglantes envahirent son cerveau. Il connaissait les signes, savait que la folie de la bataille s'emparait de lui et il en était heureux.

Sa grande voix rauque couvrit le bruit des armes et les cris :

— Venez, Apis ! Venez à moi ! Venez à Blade. Venez à mon épée, mon épée assoiffée du sang des Apis ! Venez mourir !

Pendant une fraction de seconde, cette voix dérouta les assaillants. Les premiers rangs hésitèrent. Blade se rua sur le goon le plus proche

et son glaive décrivit un arc scintillant, tranchant un bras velu. Il frappa encore, plongea son fer dans un torse massif, le transperçant de part en part, et le dégagea d'un coup de pied. Puis, avant qu'ils puissent se remettre et passer à l'attaque, il avait regagné le seuil et brandissait l'épée sanglante en hurlant des défis.

Pendant un moment, il parut que les Apis allaient rompre les rangs et prendre la fuite. Un ennemi aussi redoutable était pour eux une nouveauté, et pourtant ils avaient tous entendu raconter comment Blade avait aveuglé Porrex. Mais cette fois, c'était différent. Maintenant c'était eux qui devaient affronter cette créature démente, ce guerrier que leurs maîtres, les Jedds, appelaient avatar et qu'ils vénéraient comme un dieu.

Blade eut un moment de répit. Il en profita pour faire une brève inspection. Le corps de Mok tenait bon et ses lanciers avaient des armes ensanglantées. Il n'y avait aucun museau d'Api aux fenêtres de derrière. Blade hocha la tête et retourna à ses propres affaires.

Les officiers Apis, un jeune et un vieux, fouaillaient leurs soldats du plat de l'épée, pour les pousser en avant. Il y avait un goon mort près de la porte et celui qui avait perdu un bras était couché à côté et se voyait saigner à mort.

Dans les cris, les jurons et le fracas, Blade entendit l'officier Api hurler des menaces et des promesses :

— En avant ! En avant ! Est-ce que des guerriers Apis vont se laisser arrêter par quatre hommes ? Vous avez tous eu la femme, et maintenant il faut payer. En avant ! Rappelez-vous les promesses du Sage. Le pouvoir à Jedd et des femmes, des femmes pour tous ! Pensez-y ! Le pouvoir, des femmes, la vie facile pour le restant de vos jours ! En avant ! Massacrez-les !

Malgré son vertige sanguinaire, Blade entendit et comprit. C'était là le grand complot de Nizra. Comme il avait dû le préparer avec soin ! D'abord discréditer Blade en tant qu'avatar au moyen de renseignements soutirés par la torture à Ooma, puis, à défaut, tendre un piège et tuer Blade et ensuite lâcher les féroces Apis sur les Jedds. Blade se maudit encore une fois. C'était sur ses ordres que Crofta avait retiré toutes les troupes des Jedds et les avait emmenées au nord de la ville, laissant ainsi les abords sud sans défense contre les Apis.

Plus le temps de réfléchir. Les Apis avaient été remis en formation et passaient à la charge. Blade quitta le seuil et tua un des goons, écopa d'une légère blessure à la cuisse et, vif comme l'éclair, revint défendre la porte. Leur nombre même gênait les Apis. La porte était étroite et Blade ne pouvait que frapper de la pointe, sans élan, mais il fit quand même un carnage. Le court glaive de fer était dans sa main comme une créature vivante, qui taillait et tranchait, rapide comme

un serpent. Une longue épée de bois s'écrasa sur son casque et le cassa en deux. Blade tua l'Api qui avait porté le coup, eut du mal à dégager son arme du baudrier de cuir, poignarda un autre Api qui le prenait par le flanc et finit par reprendre son épée pour se réfugier sur le seuil. Juste à temps.

Un des plus petits Apis tentait de passer par la fenêtre de côté pour surprendre Blade par-derrière. Sa tête et ses épaules étaient déjà engagées et deux de ses camarades le poussaient.

L'Api ne pouvait se servir de ses armes, mais il gronda et menaça la gorge de Blade de ses crocs alors qu'il abattait son glaive avec une force effroyable. La tête du goon roula dans la pièce et rebondit sur le sol. Le tronc décapité fut agité d'un spasme et resta coincé dans la fenêtre.

Maintenant deux autres goons cherchaient à franchir la porte en même temps. Blade prit son élan, trancha leurs épées rudimentaires de leurs pattes velues et les égorgea tous deux d'un seul coup de revers. Leur sang l'inonda. Il laissa les corps se tasser sur le seuil pour former une barricade.

Le jeune officier Api gronda et se fendit. Blade para juste à temps, laissa son court glaive glisser le long de l'épée de bois et frappa l'officier en travers des yeux. L'Api recula en poussant un cri perçant. À cette vue, les Apis restant encore devant la maison décrochèrent pour aller se reformer autour de leur officier supérieur. Blade, la tête bourdonnant d'une frénésie sanguinaire, trempé de sueur et du sang des Apis mêlé au sien, eut encore un instant de répit.

C'était aussi bien. Les Apis montant à l'assaut sur le derrière de la maison n'avaient aucune liaison avec ceux de devant et ne savaient pas que la bataille tournait à leur désavantage. Ils attaquaient avec zèle, par vagues de dix, et au moment où Blade se retourna, le cadavre de Mok, tailladé et mis en pièces, était retiré de la fenêtre. Il lança un ordre à son garde de réserve mais le blessé avait déjà vu le danger et se précipitait vers la fenêtre. Il allait l'atteindre quand une lance projetée de l'extérieur le frappa en pleine poitrine, perçant sa cuirasse et ressortant dans le dos. L'homme s'écroula en poussant un hurlement horrible et se convulsa.

L'heure n'était pas à la miséricorde ni à la délicatesse. Blade avait besoin de la lance. Et l'homme était pratiquement déjà mort. Il le retourna, empoigna le manche juste au-dessus de la pointe et le retira du corps du mourant. Le bois était gluant de sang et de tissus viscéraux ; il l'essuya sur sa tunique. Une tête d'Api apparut à la fenêtre et Blade frappa avec la lance, lui enfonçant le crâne. L'Api tomba à la renverse avec un cri de mort aigu.

Le garde posté à l'autre fenêtre de derrière était engagé dans une

espèce de jeu de la corde. Un Api avait avancé sa lance et le garde l'avait saisie ; il s'efforçait de l'arracher à la poigne du goon mais l'Api était plus fort et allait gagner.

— Tiens bon ! hurla Blade.

Il bondit et trancha le manche d'un coup d'épée. Son homme avait maintenant les trois quarts d'une lance avec la pointe. Blade sourit sous le masque de sang recouvrant sa figure. Il claqua le Jedd sur l'épaule et lui cria :

— Je te félicite. La moitié d'une lance vaut mieux que rien et tu as la pointe. Mais ne sois pas égoïste, partage-la avec eux quand ils reviendront.

L'homme réussit à sourire et hocha la tête. Blade retourna à la porte pour attendre le nouvel assaut, mais l'attaque de front tardait à venir.

Il attendit, de plus en plus inquiet. Il savait ce qu'il aurait fait à la place de l'officier Api, et maintenant il craignait que le chef des goons y pense. Les deux gardes quittèrent leur poste et le rejoignirent. Tous deux étaient blessés, épuisés et effrayés et il savait qu'ils ne pourraient se battre longtemps encore.

L'un d'eux, regardant les Apis conférer avec le traître Sesi, secoua la tête et marmonna :

— Je n'aime pas ça, sire. Les Apis ne sont pas des penseurs mais Sesi est un Jedd et il ne manque pas de cervelle. Regardez-le donner des ordres au capitaine des Apis !

Blade garda le sourire et prit un air confiant mais son cœur se serrait. Sesi indiquait le bas de la colline, le charnier fumant, et discutait avec le chef des Apis. Blade hocha la tête. Oui. Sesi y avait pensé. Il suivit des yeux les deux Apis qui venaient de quitter le gros de la troupe et couraient vers le bas de la colline.

Blade et ses deux gardes attendirent. Ils mouraient de soif mais il n'y avait pas d'eau dans la maison. Blade essaya de leur remonter le moral de son mieux.

Il regarda le groupe d'Apis sur la pente. Ils rassemblaient du bois mort et, avec des lianes, ils en faisaient des fagots compacts. Blade ne dit rien. Il savait que les Apis faisaient de même derrière la maison.

Les deux goons remontèrent en brandissant des torches leurs flammes rouges et jaunes traînant de la fumée noire. Le feu du charnier.

Un des gardes regarda Blade d'un air terrifié.

— Ils vont incendier la maison, sire. Nous pousser à découvert.

— Oui. Je craignais qu'ils y pensent.

L'autre Jedd lâcha son épée et se mit à pleurer.

— Je me suis bien battu, sire, mais je ne peux pas affronter le feu.

Il tomba à genoux et se mit à se balancer sur place, les traits convulsés, des larmes ruisselant sur sa figure ensanglantée. Blade se retint de se détourner avec dégoût. L'homme s'était bien défendu, et il arrivait à tout le monde de craquer.

Le soldat en pleurs enlaça les genoux de Blade.

— Rends-toi, sire. Rends-toi maintenant et ils nous épargneront peut-être... Demande au moins à parlementer !

Blade eut un rire dur.

— Pas de discours. Et si tu crois qu'ils nous épargneront tu es aussi stupide que moi qui suis tombé dans ce piège. Non ! Nous devons lutter jusqu'au bout !

Tout se passa si vite que même s'il l'avait tenté Blade n'aurait pu retenir l'homme. Le garde se leva d'un bond et courut à la porte, les bras levés, hurlant à pleins poumons :

— Grâce ! Grâce ! Je me rends, Apis, j'implore miséricorde ! Sesi ! Tu es cornette, tu es un Jedd, je te supplie de me sauver. Grâce ! Grâce !

Tous les Apis regardèrent courir l'homme. Blade eut presque une nausée. Le garde atteignit les goons qui s'écartèrent pour le laisser passer. Il alla se jeter aux pieds de Sesi. Le jeune sous-lieutenant fit un geste de la main droite et l'un des Apis leva sa longue épée à deux mains ; avec une force inouïe, il empala le garde et le cloua au sol. Alors qu'il hurlait et se débattait encore, un autre goon lui trancha la tête, la planta sur une pointe de lance et l'agita vers Blade.

Le dernier garde regarda Blade.

— C'était un imbécile. Pas moi. Mieux vaut mourir ici avec toi, sire, dans l'honneur.

Les torches étaient appliquées aux fagots. Une demi-douzaine d'Apis, portant chacun une brassée de fagots flambants, remontaient la pente au pas de course. Blade ne pouvait strictement rien faire. S'ils sortaient pour se battre ils seraient hachés sur place en trois minutes. Il alla regarder par la fenêtre de derrière et vit d'autres Apis monter avec des fagots enflammés. Blade jura et mordit ses lèvres desséchées. Le choix était simple. Tenter une sortie et lutter à mort, ou rester et brûler vifs.

Les Apis lancèrent leurs fagots en flammes et s'éloignèrent en courant. De la fumée commença à s'insinuer dans la maison et déjà des langues de flammes léchaient les murs et se repaissaient de bois sec. La maçonnerie s'écroulait à mesure que les poutres se

consommaient. Le Jedd se mit à tousser et à larmoyer. Il regarda Blade en clignant des yeux dans les tourbillons de fumée.

— Pourquoi attendons-nous, sire ? Je n'ai pas l'intention de brûler, et je ne pense pas que tu le veuilles toi-même. Sortons et mourons en hommes.

Blade ne répondit pas tout de suite. Il regardait fixement par une fenêtre, abritant ses yeux de la fumée en espérant qu'ils ne le trompaient pas. Ce serait cruel d'espérer et d'être déçu, et pourtant il croyait bien avoir vu un reflet de soleil sur du métal. Derrière les Apis, près de la fosse d'incinération, le soleil ne se reflétait-il pas sur du fer poli ?

Il n'en dit rien au Jedd mais le prit par les épaules et lui demanda :

— Comment t'appelles-tu ? Ton nom de naissance ?

— Je suis Kaven et j'ai servi Gath presque toute ma vie. Et mon père a servi le père de Gath.

Blade lui serra l'épaule.

— Maintenant, Kaven, tiens-toi prêt. Car tu as raison. Nous n'allons pas rester ici pour être brûlés Vifs.

Il ne parla pas de ce qu'il avait vu. Inutile d'éveiller des espoirs pour ce qui n'était peut-être qu'une illusion. Blade haussa ses puissantes épaules et ramassa la lance qu'il avait capturée. Adviennne que pourra.

Le sol était maintenant brûlant. Les murs flambaient et menaçaient de s'écrouler. La fumée les tuerait vite s'ils s'attardaient. Blade se dirigea vers la porte.

Un cri triomphal aigu monta des Apis quand ils le virent. Une vingtaine des créatures, sous le commandement de l'officier, s'élancèrent à la charge le long de la pente.

Blade trouva un espace plan et lança un dernier ordre :

— Dos à dos, Kaven. Lutte aussi longtemps que tu pourras.

L'homme ne répondit pas et l'instant suivant la horde d'Apis bavants était sur eux.

Blade saisit la lance par le milieu, de la main gauche, tandis que la droite armée du glaive de fer procédait à un terrible carnage. Sa rage était plus brûlante que la maison en feu. Son bras jaillissait, revenait, frappait, tranchait et les cadavres d'Apis s'entassaient. Kaven, de son côté, n'était pas en reste. Le dos joint, leur sueur et leur sang mêlés, ils luttaient pour la vie.

Blade perdit sa lance. Un Api mourut avec la pointe dans le ventre et, en tombant, l'arracha à la main de Blade. Blade hurla de fureur et

prit son épée à deux mains. Il entendit Kaven pousser un cri. Il risqua un coup d'œil et vit le garde un genou en terre, combattant encore avec sa lance de la main gauche, son bras droit pissant le sang et inerte à son côté.

Le chef des Apis, négligeant ses armes, bondit pour lutter corps à corps avec Blade, cherchant à lui déchiqueter la gorge avec ses longs crocs de babouin. Blade recula à temps, raccourcit son attaque et plongea le glaive jusqu'à la garde dans la poitrine du goon. La bête poussa un dernier cri de défi et tenta de se porter encore en avant, les crocs menaçants. Blade perdit son épée. Il ne put la dégager. Il frappa le museau de l'Api de son poing droit, un direct terrible qui envoya la créature tomber à la renverse avec le glaive de Blade planté dans le torse. Blade se dressait seul, les pieds écartés, ses grandes mains crispées en griffes crochues, comme une gigantesque statue barbouillée de sang qui se battait à présent à mains nues.

Une trompe sonna sous les arbres à melons. Un coup bref, sonore, discordant, mais plus doux que la plus belle des musiques aux oreilles de Blade. Les hommes de Gath chargèrent sur la pente, un bataillon entier, quelque deux cents guerriers Jedds. Tout était fini.

Mais Blade ne pouvait se reposer. Il avait un plan, il devait veiller à son exécution. Il prit quelques instants pour souffler puis, dominant une grande pile de cadavres d'Apis, il porta ses mains en corne à sa bouche et hurla dans le fracas de la bataille :

— Gath ! Entends-moi ! Prends les Apis vivants si tu peux. Vivants, j'ai dit ! J'ai besoin d'eux. Et ne tue pas Sesi ! C'est un ordre, Gath. Ne tue pas le cornette. J'ai besoin de lui aussi. Tu m'entends, Gath ?

Le capitaine Gath, son armure à peine ensanglantée, se fraya un passage dans les rangs clairsemés des Apis et monta vers Blade. Il salua de l'épée et haleta :

— Je t'entends, sire. À tes ordres.

Il se retourna et lança des commandements à ses officiers, qui à leur tour passèrent la consigne aux hommes. Les Apis commençaient à jeter leurs armes et à se rendre.

Blade se retourna et vit Kaven qui tentait de se relever. Il serra son bras droit pour essayer d'arrêter l'hémorragie. Il sourit à Blade, avec joie mais aussi avec une immense lassitude.

— C'est bon de vivre, sire. D'autant plus que c'est une belle surprise. À moins que je rêve et qu'on soit mort tous les deux.

Blade pansa la blessure du garde. C'était une longue estafilade assez profonde, mais elle guérirait en laissant une cicatrice honorable.

— Tu ne rêves pas, assura-t-il. Et ceci non plus n'est pas un rêve :

tu es maintenant capitaine. Tu seras le lieutenant de Gath.

Kaven hocha la tête avec stupéfaction.

— Un autre miracle, sire. Je suis vivant... et capitaine ! Tu es bien sûr que je ne rêve pas ?

La bataille était finie. Les Apis, désarmés, tête basse, avaient été rassemblés et ils étaient maintenant sous bonne garde. Blade donna quelques ordres à leur sujet, que Gath transmettait. Puis Gath fut informé du nouveau rang de Kaven et le capitaine frais promu fut emmené pour être soigné. Blade et Gath s'éloignèrent un peu des soldats.

— Il n'y aura pas de tortures, Gath. Je veux parler de Sesi. Je l'interrogerai moi-même, à mon heure, et j'apprendrai tout ce qu'il me faut savoir du complot de Nizra. Ensuite, tu pourras tuer Sesi. Rapidement et proprement. Tu lui couperas la tête. Compris ?

Gath protesta, grommela et finit par s'incliner, non sans avoir marmonné tout bas qu'il ne comprenait pas, qu'il ne comprendrait jamais le sire Blade.

Blade sourit.

— Cela non plus, tu ne le comprendras pas. Je veux qu'on s'empare de Nizra sans lui faire de mal. Où est le Sage en ce moment ?

Gath, toujours de mauvaise humeur, se tourna vers les derniers Apis que l'on emmenait.

— Dans sa maison, sire. J'ai doublé la garde et donné l'ordre de l'empêcher d'en sortir. Je sais qu'en cela je t'ai désobéi, mais j'étais inquiet et j'ai agi pour le mieux.

— Tu as bien fait, reconnut Blade. Je suis heureux que nous ne soyons pas tous les deux des imbéciles et que tu aies gardé Nizra en lieu sûr. J'ai encore besoin de lui. D'abord, il contrôle les Apis, tous ceux qui sont encore libres. Je veux qu'ils soient tous rassemblés et désarmés. Et tu feras construire pour eux une cage, par les hommes de Crofta, une cage aussi grande qu'il le faudra. Puis tu les rassembleras dans la plaine du nord.

Laissant Gath s'interroger sur ces ordres, Richard Blade descendit de la colline d'un pas lourd.

CHAPITRE XVI

Deux semaines s'écoulèrent. Huit jours de préparatifs, et huit jours de marche. Blade, écrasé de travail, ne dormait que deux ou trois heures par nuit mais il était tellement pressé par le temps qu'il n'y prenait pas garde. Jeddia avait été incendiée et il avait épousé l'enfant-princesse Mitgu qui, le soir des noces, se révéla tout à fait femme. Au petit jour, Blade était au bord de l'épuisement total et apaisait sa conscience en reconnaissant qu'une petite fille jedd de dix ans valait une femme de trente ans dans la Dimension N. Mitgu avait été vierge, elle avait saigné abondamment mais si elle avait ressenti une douleur cela n'avait en rien tempéré son ardeur. Et quand elle le laissa enfin dormir, il fut aussitôt réveillé par de violents maux de tête. L'ordinateur le cherchait. Mais la douleur fut brève. Lord L l'avait encore manqué.

Ce matin-là Blade, accompagné par les capitaines Gath et Kaven, était parti très loin à l'avant-garde de la longue colonne de Jedds. Ils approchaient de l'extrémité de la vallée, au nord, là où le terrain ascendant se rétrécissait pour passer par un étroit boyau avant de déboucher dans une vaste plaine. Et là, le chemin était barré par la porte Étincelante.

Perchée sur un éperon rocheux, les trois hommes la contemplaient, presque aveuglés par l'éblouissant reflet du soleil sur le métal. Gath et Kaven étaient tous deux ahuris et terrifiés par ce spectacle. Blade était simplement stupéfait. Il avait vu immédiatement que la porte – barrage, muraille ou rempart – était en acier inoxydable. Large d'au moins huit cents mètres et haute de soixante, elle barrait complètement la vallée. Il n'y avait aucun signe de vie dans le voisinage de la porte. Solitaire, silencieuse, elle semblait frémir dans les ondes de chaleur et reflétait le paysage de la vallée.

— Et maintenant, sire Blade ? demanda Gath. Maintenant que nous avons atteint la porte Étincelante, qu'allons-nous faire ?

Blade ne répondit pas immédiatement. Ses yeux examinaient un autre éperon, une aiguille de pierre tordue et déchiquetée qui se dressait au-dessus d'eux et d'où, il en était certain, on devait pouvoir regarder par-dessus la scintillante barricade. Après l'avoir examiné un

moment il se tourna vers ses compagnons avec un sombre sourire.

— Ne me pose pas de devinettes. Avez-vous déjà vu un Krope ?

Les deux hommes secouèrent la tête. Jamais aucun Jedd n'avait vu de Krope. Dans un lointain passé, quelques expéditions avaient été organisées et envoyées dans la vallée jusqu'au mur. Aucune n'était jamais revenue. Aucune n'avait envoyé de nouvelles. La porte Étinzelante donnait son avertissement muet : N'approchez pas.

Blade hocha la tête.

— Alors pourquoi me le demander ? Je n'en sais pas plus que les Jedds. Mais j'ai l'intention de le découvrir, déclara-t-il en indiquant le crochet de pierre qui les dominait de très haut. De ce poste d'observation, je pourrai voir par-dessus le mur.

Les deux Jedds levèrent la tête, se tordirent le cou et s'exclamèrent :

— C'est impossible, sire ! Aucun homme ne peut escalader ça !

— Je le peux. Je le ferai. Mais cela me prendra toute la journée. En attendant, voilà mes ordres. Retournez à la colonne et veillez à les faire exécuter immédiatement.

Quand ils furent partis, Blade se prépara à l'escalade. Couché sur le ventre, il examina le terrain pendant une heure, formulant et rejetant diverses approches de l'éperon. Pendant quelques instants, le découragement le prit – une telle ascension aurait fait reculer Sir Edmund Hilary lui-même, le vainqueur de l'Everest – et puis Blade rit et se dit qu'il n'avait pas le choix. Il devait y aller. Il sentait que son temps dans cette Dimension X devenait court, et il avait encore sa mission à achever. Il en avait presque accompli la moitié. Il avait fabriqué des outils, ou les avait fait fabriquer, et avait exploré les montagnes, tandis qu'ils marchaient dans la vallée. Elles étaient effectivement riches de tous les minerais connus dans la Dimension N. Blade avait analysé des échantillons et enfermé ce qu'il avait appris dans sa banque de mémoire, pour que Lord L l'enregistre plus tard. Et cependant il restait beaucoup à faire ; il devait aller de l'avant, apprendre tout ce qu'il pourrait, jusqu'à ce que cette mission parvienne à son terme naturel et inévitable. Ce que serait cette fin, il ne pouvait le prévoir.

Le soleil n'était pas loin de disparaître quand Blade se coucha enfin, épuisé, sur l'aiguille de roche. Il avait réussi, et trompé vingt fois la mort. Maintenant il se cramponnait à la surface grise lisse, les doigts et les orteils enfoncés dans des fissures, et regardait par-dessus le mur d'acier. Avec le soleil derrière lui, il pouvait voir nettement.

La vaste plaine s'étendait à l'infini. Ça et là, elle était parsemée de petites maisons, construites en acier, apparemment, et au-delà des

maisons il apercevait de longues rangées de ce qui lui semblait être de gigantesques usines. Cependant il n'y avait pas de cheminées, pas de fumée. Et rien ne bougeait. Pas un son ne montait vers lui. On aurait dit une ville industrielle abandonnée, un désert inhumain, sans la moindre trace de vie.

Pourtant, près de la scintillante barricade, il y avait du mouvement. Près d'une des extrémités du mur, la plus proche de Blade, il y avait une grande construction du même métal que la porte. Des silhouettes entraient et sortaient constamment. Blade fronça les sourcils. Si c'était des hommes – ils se déplaçaient comme des hommes et en avaient la forme – c'était bien les plus étranges qu'il avait jamais vus. Ils étaient faits de métal et scintillaient aux derniers rayons de soleil franchissant l'immense muraille.

Blade les examina, perplexe. Puis il comprit, à la raideur des articulations. Ces Kropes, si c'était là des Kropes, se déplaçaient d'une façon mécanique.

Des robots !

Blade considéra longuement les silhouettes, attentif aux détails, jusqu'à ce que le doute ne soit plus permis. Il avait bien des robots devant lui. Des hommes mécaniques, électroniques.

Cela supposait un contrôle central. Blade prit le risque de se dresser sur l'éperon et, abritant ses yeux d'une main, il chercha à retrouver ce qu'il avait cru apercevoir pendant une fraction de seconde. Quelque chose qui planait dans les nuages très haut au-dessus de la plaine.

Et il revit. Revit la chose pendant une microseconde avant que les nuages se referment. Le sommet d'une tour, la flèche d'un immense bâtiment, très loin, la pointe d'un gratte-ciel qui lui coupait le souffle. Et puis elle disparut, enveloppée de nuages sombres, mais pas avant qu'il n'ait procédé à une triangulation rapide et calculé de tête. Il se rassit sur son rocher, refit son calcul et ne put y croire. Et pourtant il avait bien vu !

La tour devait être plus de deux fois plus haute que l'Empire State Building !

Le contrôle central.

Il se secoua et se concentra sur la tactique, sur les choses pratiques. Et il eut de la chance. Au bout de cinq minutes il avait découvert un chemin possible, pour contourner la barrière d'acier. Les Kropes étaient négligents, ou leur contrôle inefficace, car à l'extrémité de la muraille, du côté de Blade, là où la paroi d'acier s'appuyait à la pente rocheuse abrupte, l'érosion avait fait son œuvre. Bien peu, mais cela suffisait. Des siècles de pluies et de vent avaient rongé la roche

vive et ménagé une étroite tranchée entre la muraille et la falaise. Un homme résolu pourrait s'y insinuer. Blade marqua l'emplacement avec soin, puis il entama sa descente, soulagé à l'idée que la lune se lèverait bientôt. Il mit presque toute la nuit à descendre de son perchoir.

Deux heures avant l'aube, il rejoignit les Jedds. Les ordres qu'il avait donnés à Gath et Kaven avaient été exécutés à la lettre. Le gros de la colonne avait établi son camp très en retrait dans la vallée, abrité par sa configuration sinueuse et hors de vue de la porte Étincelante.

Kaven et Gath, ainsi que les capitaines Crofta et Holferne, accueillirent Blade à deux kilomètres au nord du camp, comme prévu. Ils étaient accompagnés de quelques soldats porteurs de torches. Ils se mirent tous en marche.

— Éteignez les torches avant que nous arrivions à la prochaine courbe, dit-il à Crofta. Car alors nous serons en vue de la porte.

Lorsque Crofta fut parti exécuter l'ordre, Blade se tourna vers Gath.

— Tout a été fait selon mes désirs ?

— Oui, sire. Non sans difficulté. Nous avons dû tuer plusieurs Apis avant que les autres obéissent.

— Aucune importance. Et Nizra ? Le Sage ? Comment prend-il les choses ?

Kaven rit.

— En silence, sire. Il reste assis dans sa cage de fer, sa grosse tête de melon baissée, sans dire un mot.

Blade sourit.

— Je le comprends. Il n'a pas été torturé, au moins ?

— Non, sire, répondit Gath, mais cela non plus n'a pas été facile. J'ai dû poster une garde autour de sa cage pour empêcher le peuple de le lapider.

Blade marcha un moment en silence, puis il dit :

— Allons jeter un coup d'œil, maintenant. Le jour ne va pas tarder à se lever.

Le groupe fit halte là où la vallée décrivait une courbe. Le petit jour faisait déjà pâlir les pentes sur leur gauche tandis qu'ils se cachaient parmi les rochers et les éboulements jonchant le sol. Blade garda auprès de lui Gath et Kaven.

De leur poste d'observation, ils pouvaient voir la porte Étincelante dans le prolongement de la vallée. Juste devant eux, il y avait une étroite fissure et au-delà le sol de la vallée était assez plat, jusqu'au mur. Les hommes de Crofta avaient érigé une barrière de pieux de fer

épointés en travers de la fissure derrière laquelle se trouvaient la moitié des Apis prisonniers. Ils allaient et venaient dans une totale confusion. Tout près du mur, dans une cage de fer, Nizra le Sage était assis. Dans le petit jour gris Blade distinguait à peine la silhouette tassée de l'ancien Grand Ministre, son énorme tête tombant sur sa maigre poitrine. Les Apis, pour des raisons bien à eux, s'écartaient le plus possible de la cage.

Des cobayes, pensa Blade. Il éprouva un peu de pitié pour les Apis bestiaux qui n'avaient fait qu'obéir aux ordres, et absolument aucune pour Nizra. À cause de lui, Ooma avait été violée, torturée et jetée dans le charnier incandescent.

Le ciel s'éclaircissait. Bientôt, ils sauraient. Blade, observant attentivement Nizra, vit la grosse tête se relever ; l'homme regarda autour de lui. Nizra comprenait ce qui se passait, et pourquoi il était là. Il savait aussi qu'il était observé. Quand le premier rayon de soleil plongea dans la vallée et teignit d'or les hauteurs, le Sage leva un poing osseux et le brandit en direction de Blade et de son groupe. Il savait, lui.

Plein soleil. Le plein jour et rien ne se produisait. Blade fronça les sourcils et contempla le mur scintillant barrant le fond de la vallée. S'était-il trompé ? Il y avait plus d'un siècle que la dernière expédition des Jedds s'était aventurée jusque-là. Les choses avaient pu changer et...

Tout fut terminé avant que Blade et ses compagnons puissent voir ce qui se passait. Une énorme boule de lumière blanche éblouissante, plus vive que le soleil, roula du mur d'acier et vint exploser sur les Apis et la cage de fer. Elle disparut aussi soudainement qu'elle était apparue. Pendant un instant l'air matinal fut souillé par l'âcreté des chairs calcinées, et puis même cela s'évapora.

Tout avait disparu. Nizra, la cage de fer, les Apis, tout. Il ne restait même pas d'ossements. À l'endroit où ils s'étaient trouvés une seconde plus tôt, on ne distinguait qu'une légère trace de terre brûlée. Blade hocha la tête et recula encore derrière les rochers. Une sorte de rayon. Un rayon de désintégration. Le centre de contrôle, quelque part au-delà de la muraille d'acier poli – probablement dans la tour que Blade avait aperçue – ne sommeillait pas.

Maintenant, il savait. Il savait ce qu'il devait faire. Seul.

Gath et Kaven, à ses côtés, étaient frappés de terreur. Il comprenait cela. Ils étaient les plus courageux des Jedds, mais cette chose qu'ils venaient de voir dépassait leur entendement. Blade leur sourit et claqua l'épaule de Gath.

— Tout va s'arranger. J'y veillerai. Maintenant donne l'ordre de

repli. Discrètement, et restez hors de vue de la porte.

Le retour vers le camp fut sombre et silencieux. Blade, absorbé par ses plans, marchait devant et les capitaines, sentant son humeur, ne le dérangèrent pas.

Il n'alla pas tout droit à la tente où l'attendait Mitgu mais fit venir ses serviteurs qui le lavèrent, le rasèrent et l'habillèrent de vêtements neufs. Lorsque finalement il pénétra dans la tente impériale la jeune impératrice – car Mitgu était maintenant Jeddock et Blade régent – l'accueillit anxieusement. Dès ses premiers mots, Blade comprit que le « téléphone arabe » des serviteurs n'avait pas chômé. Il ne cessait de s'émerveiller de son efficacité. Tout ce qu'il faisait, tout ce qui lui arrivait était immédiatement connu du peuple. Parfois avant même qu'il ait eu le temps de réfléchir à la question.

Mitgu, son corps nu et doré à peine dissimulé par un drap diaphane, lui tendit les bras avec un soupir de soulagement.

— Sire ! Sire... Tu es venu à moi. J'ai eu bien peur. On m'a raconté une horrible histoire. Est-ce que Nizra est vraiment mort ? On dit qu'il n'en reste rien, pas même un cadavre.

— C'est la vérité.

— Alors ce n'est pas une mauvaise nouvelle. Nous sommes débarrassés de Nizra, il ne peut plus comploter contre nous.

Blade s'assit à côté d'elle sur la couche.

— Cela aussi est vrai. Mais ne t'inquiète pas de ces choses. Elles ne regardent que moi. Je ne suis pas venu ici pour discuter de ces affaires.

Les petites dents blanches de Mitgu brillèrent entre ses lèvres écarlates.

— Alors pourquoi es-tu venu, sire ?

— Pour ça...

Blade la prit dans ses bras et l'embrassa. Elle glissa autour de son cou ses bras lisses et ouvrit la bouche sous ses lèvres tout en dardant une langue pointue. En cet instant, Blade pensa à Ooma – car elles étaient semblables dans leurs jeux amoureux – et il fut heureux quand l'ardeur de son désir lui fit tout oublier et bannit l'ombre de la jeune morte.

En quelques instants la petite impératrice céda elle aussi à l'emprise de la passion. Elle était, comme toutes les femmes Jedds, absolument incandescente. Elle tira Blade contre elle avec une force stupéfiante et se coucha sur lui, pressant sur son corps immense chaque pouce de sa chair dorée. Blade oscilla au bord du plaisir. Mitgu le caressa et le manipula ; elle ne disait rien mais elle laissait

échapper de petits soupirs de satisfaction en lui embrassant tout le corps. Elle le suçà brièvement, mais au point de le faire éclater, puis elle le chevaucha brusquement et s'empala en poussant un long gémissement de plaisir. Blade n'osait bouger de peur d'en finir trop vite. Mitgu le chevaucha jusqu'au bout avec une ardeur frénétique et quand enfin ils ne purent plus se retenir ils frémirent tous deux et crièrent leur extase dans un orgasme cataclysmique mutuel. Et puis Mitgu, selon son habitude, l'embrassa et s'endormit.

Blade se reposa quelques instants et quitta la couche sans la réveiller. Il avait légèrement mal à la tête et reconnaissait les symptômes. Lord L le cherchait de nouveau avec l'ordinateur. Il s'attarda un instant à l'entrée de la tente, pour jeter un dernier coup d'œil à sa Princesse Dorée. Il savait qu'il ne la reverrait jamais. Enfin, il sortit.

Il alla directement à la tente de commandement et convoqua tous les capitaines pour un conseil de guerre. Alors, avec Gath à sa droite et Kaven à sa gauche, il dit ce qui devait être dit, leur exposa ce qui devait se passer. Le conseil dura plus de trois heures et ce fut un groupe de capitaines graves et silencieux qui serrèrent la main de Blade avant de sortir. Seul Gath resta auprès de lui, à sa prière.

Quand ils furent seuls, Gath déclara :

— J'irai avec toi dans le pays des Kropes, sire. Je t'ai bien servi et j'en ai le droit.

Blade retourna s'asseoir derrière le bureau de campagne qu'il avait fait faire. Il indiqua un tabouret. Gath s'assit docilement.

— Tu obéiras aux ordres, lui dit Blade. Il est vrai que tu m'as bien servi. Mieux que quiconque. Alors ne gâche pas tout maintenant. J'ai grand besoin de toi, Gath. Tout comme la petite impératrice aura besoin de toi quand je serai parti. Je...

Gath voulut interrompre mais Blade le fit taire d'un geste.

— Il se peut que je revienne. Je l'ignore. Mais je ne le pense pas, alors les Jedds, et plus que tous l'impératrice Mitgu, auront besoin de ta sagesse et de ta force. Tu as entendu ce que j'ai dit au conseil. Tu les a tous entendu accepter de te suivre et de t'obéir en mon absence. Tu seras le régent, Gath, et dès à présent tu dois commencer à penser en régent.

Gath dégaina son épée et la posa sur le bureau la pointe dirigée vers son propre cœur. Blade fit de même. Gath plaça une main sur le point d'intersection des épées et Blade posa sa propre main dessus.

— Je te charge, dit-il, de veiller sur l'impératrice Mitgu. Ma femme. Tu ne seras déchargé de cette mission qu'à mon retour, si je reviens. Et si je ne reviens pas, tu devras rester régent tant qu'elle le

désirera. Avec le temps, si tout va bien, il se peut même qu'elle te prenne pour mari.

Gath parut choqué et Blade sourit.

— Ce n'est pas inconcevable, mon ami. Comme tu le verras. Et maintenant, il suffit. Tu sais ce que tu as à faire ?

— Je le sais, sire.

Blade se renversa contre le dossier de son siège.

— Répète-le-moi, alors.

— Si dans deux jours tu n'es pas revenu vers nous, je dois conduire le reste des Apis à la porte Étincelante et observer ce qui se passera. S'ils sont détruits comme la première fois je saurai que tu as échoué, que tu as été tué ou fait prisonnier par les Kropes, et je dois faire demi-tour et ramener les Jedds dans la vallée. Je dois poursuivre vers le sud aussi loin que possible, au-delà des ruines de Jeddia, et fonder une nouvelle ville parmi les anciens temples abandonnés par nos ancêtres. Je dois conseiller et aider la petite impératrice à régner sur les Jedds.

Blade hocha la tête.

— Et si les Apis ne sont pas détruits ? Si la boule de feu ne vient pas les anéantir ?

— Je saurai que tu as réussi et je conduirai le peuple au-delà de la porte Étincelante, par l'étroit passage que tu m'as indiqué, ou trouver un moyen d'ouvrir la porte. Afin que les Jedds prennent possession de la terre des Kropes et y vivent et, avec le temps – à ce que tu dis, sire – nous en viendrons à connaître tous les secrets de ces Kropes.

Satisfait, Blade donna les derniers ordres et fit ses adieux à Gath. Il se sentait soudain très fatigué et il avait grand besoin de dormir. Et ses maux de tête, encore que moins violents, persistaient.

En se jetant sur sa couche, Blade commanda à un serviteur :

— Tu me réveilleras à l'instant où le soleil se couchera.

Et il s'endormit.

CHAPITRE XVII

Blade voyageait léger. Il n'avait pour armes que la courte épée de fer et une dague. Il n'emportait ni eau ni provisions. Il attendit une heure après la nuit tombée, puis, il s'insinua dans l'étroite fissure érodée à l'extrémité de la muraille d'acier. Le chemin était tortueux et quand il émergea de l'autre côté il saignait d'une multitude d'écorchures. Il chercha la sécurité des ombres au pied de la falaise, pour se reposer et s'orienter. Et il comprit immédiatement que quelque chose n'allait pas ou plutôt, de son propre point de vue, que tout allait bien.

À part les ombres où il était tapi, le grand mur était entièrement éclairé. Il ne voyait aucun appareil, aucun lampadaire, rien de physique, et pourtant la lumière existait. Une douce irradiation sans reflets mais révélant les moindres détails. Blade sourit assez amèrement. La transmission du courant sans fils. On travaillait en ce moment à cela, dans la Dimension N.

Il examina l'énorme bâtiment métallique. Il était illuminé mais il n'y avait plus le moindre mouvement. Pas un son, pas un signe de vie, rien que la solitude singulière. Blade commençait à comprendre. Il attendit dix minutes encore, puis il avança dans la lumière, avec une hardiesse apparente mais le sang glacé. Si la boule de feu roulait à présent, s'il avait mal calculé...

Le silence. Rien. Blade s'approcha de la structure de métal et regarda par une fenêtre. Ils étaient là, les robots, immobiles, figés, surpris dans de bizarres attitudes lorsque le courant avait été coupé.

Une panne ? Ou bien avait-il été délibérément coupé ? Blade penchait pour la dernière solution. Il venait de miser sa vie là-dessus. Il était attendu.

Une pleine lune apparut à l'horizon, un grand cercle d'or dans un ciel sans nuage, et se détachant contre elle Blade vit la flèche étincelante de l'immense tour qu'il avait aperçue de l'éperon. Il se mit en marche.

Il progressait dans un silence et une désolation tels qu'il n'en avait jamais connu. Sa tête était douloureuse et il transpirait abondamment.

Mais il poursuivit sa marche, passant devant les usines silencieuses et les maisons – à l'intérieur il pouvait voir des robots immobiles – et parvint enfin à un endroit où le terrain se déplaçait vers l'horizon comme un trottoir roulant sans fin.

Blade fit halte, épongea la sueur de sa figure et de son cou. Il était trempé. Sa vue se brouillait. Il regarda la terre mouvante, puis il rit de lui-même. C'était bien un trottoir roulant, un escalator horizontal large de deux mètres, qui avançait vers la tour scintillante au-dessus de laquelle la lune semblait maintenant accrochée comme une lanterne ronde.

Il ne monta pas tout de suite sur le chemin roulant. Une nouvelle douleur lui vrilla les tempes et il se plia en deux en sentant comme un coup de poignard dans son ventre. La sueur lui ruisselait sur tout le corps. Quand la douleur du ventre se calma, il se redressa et, du bout des doigts, examina ses aisselles et son aine. Elles étaient là, les petites boules molles, les tumeurs douloureuses. Des bubons. Il s'était trompé sur ses maux de tête ! Ce n'était pas l'ordinateur qui le cherchait.

Blade avait la peste.

Ses narines picotèrent et il porta les doigts à son nez. Ils les ramena couverte de sang. La mort Jaune.

Pendant un instant il fut en proie à une terreur qu'il n'avait jamais connue. La peur le faisait trembler, lui coupait le souffle ; sa gorge et sa poitrine étaient envahies d'une brume horrible qui l'étouffait. Pendant une seconde, il fut un homme vaincu, et puis il aspira profondément, contempla la tour et monta sur le trottoir roulant. Il n'était pas encore mort et il lui restait une tâche à accomplir. Il lui restait aussi une lueur d'espoir. Il avait une chance. Une toute petite chance.

Dès qu'il mit le pied sur le chemin roulant, l'allure s'accéléra. Il était maintenant transporté à grande vitesse vers l'immense tour. Il ne s'était pas trompé. On l'attendait.

Au bout d'un quart d'heure, il atteignit le pied de la tour. En approchant, Blade l'avait examinée avec admiration et avec crainte. Elle était faite du même métal brillant que le grand mur barrant la vallée, mais ici le fonctionnel avait été sacrifié à la beauté. En tant que concept artistique, elle atteignait presque la perfection, en ce sens que Blade ne pouvait l'imaginer autrement. Elle se dressait sur paliers dans toute sa massive beauté et se perdait dans les petits nuages moites qui se formaient autour de la flèche. La tour, calcula-t-il, devait avoir plus de quinze cents mètres de haut.

Le trottoir roulant s'arrêta en face d'un grand portique. Blade le quitta et pénétra dans la tour, passant devant des gardiens robots,

passant devant des hommes, des femmes et des enfants, tous robots, tous figés dans des attitudes quotidiennes. Il n'y avait eu aucun avertissement, pensa-t-il. Ces robots avaient été pétrifiés, surpris en pleine vie. Et cependant ils n'étaient pas vraiment morts. Ils attendaient.

Il traversa un vaste hall, se dirigeant vers une rangée d'ascenseurs immobiles, aussi morts que les robots. Blade chercha un escalier, en se demandant s'il aurait la force de monter à un kilomètre et demi dans le ciel, mais soudain il entendit un léger bourdonnement. Il en découvrit la source au bout de la rangée d'ascenseurs. Un petit monte-charge, rien de plus qu'une suite de cages ouvertes, fonctionnait. Comme des boîtes vides fixées à une chaîne, les petites cages montaient constamment et redescendaient de l'autre côté.

Blade hésita, encore méfiant, et pour la première fois la voix lui parla. Parla dans son cerveau. Il n'y eut pas de son extérieur, aucun écho dans le vaste hall, rien qu'une voix neutre sans inflexions parlant clairement dans son esprit. Il passa une main lasse sur son front en sueur et s'apprêta à obéir. Télépathie sonore.

Dans son cerveau, la voix disait :

— Monte dans une des cages, Richard Blade. Monte vers moi. Ne crains rien. Quand tu auras atteint mon niveau, je te parlerai encore.

Blade monta dans une des boîtes mouvantes et fut transporté vers le haut. Le trajet était lent, et parut durer une éternité. Il n'y avait pas de portes, pas de fenêtres, apparemment pas d'arrêts aux étages, et quand le hall disparut à sa vue il se trouva dans un tube d'acier dans lequel il glissait, de plus en plus haut...

Dans son cerveau, la voix s'adressa à lui :

— Bientôt tu verras une lumière. Sors de la cage.

En haut, toujours plus haut. Il aperçut la lumière qui glissait à sa rencontre. Au moment où la boîte glissait lentement devant elle, Blade en descendit et se trouva dans un étroit tunnel d'acier au sol ascendant. Au sommet du tunnel une lumière brillait. Blade s'y dirigea. Il passa dessous et franchit une porte ouverte pour pénétrer dans une immense rotonde à ciel ouvert, entourée d'un rail de protection. Le clair de lune l'inondait et Blade retint sa respiration. Au loin vers le sud et bien au-delà de la muraille, il apercevait les feux de camp des Jedds.

La voix reprit :

— Il y a une échelle près de l'endroit où tu te trouves. Trouve-la et monte au niveau supérieur.

Blade gravit l'échelle. Il était de plus en plus affaibli, trempé de sueur, et les maux de tête s'intensifiaient. Il sentait les tumeurs grossir

sous ses bras et à son aine. Dans combien de temps commencerait le rire dément ?

Il avait fait la moitié du chemin sur l'échelle quand la voix lui parla à nouveau :

— Tu es en train de mourir de la peste, Richard Blade. Tu le sais et je le sais. Mais tu vivras encore un moment. Assez longtemps pour faire quelque chose pour moi, la seule chose que je ne puisse faire moi-même.

Blade leva les yeux, ses grandes mains crispées sur les échelons d'acier.

— Comment connais-tu mon nom ?

— J'ai suivi tes moindres mouvements, j'ai connu toutes tes pensées depuis l'instant où tu es arrivé dans ma dimension.

Blade s'arrêta juste au-dessous de la trappe carrée du niveau supérieur.

— Tu comprends cela ? Tu connais les ordinateurs et les Dimensions X ?

Un rire dans sa tête.

— Je comprends les concepts. Mais ne perds pas de temps. Monte. J'ai besoin de toi.

Blade grimpa par l'ouverture et se trouva dans une haute salle d'acier. Une salle carrée, étincelante, sans aucune fenêtre. Au centre de cette salle il y avait une immense citerne posée sur des piliers de métal. Elle était carrée aussi et avait environ quinze mètres de côté et six de haut. Sur un des côtés une échelle accédait à une étroite passerelle faisant le tour de la citerne.

Dans sa tête la voix reprit :

— Arrête-toi, maintenant. Essaie de comprendre ce que je dis. Je compte sur toi.

Blade planta ses poings sur ses hanches et regarda autour de lui en fronçant les sourcils. Il mourrait peut-être de la peste, mais la calme assurance, la supériorité de la voix désincarnée commençaient à l'irriter.

— Où es-tu ? cria-t-il.

— Dans la citerne. Comme tu le verras bientôt. Mais maintenant que tu es là et ne peux pas partir, et que tu devras faire ce que je veux, je vais prendre un peu de temps pour te donner des explications. La peste ne va pas te tuer immédiatement et je... j'ai supporté ma douleur pendant des éternités, je peux la supporter encore un peu de temps. Je veux que tu comprennes, Blade.

Blade porta une main à son épée.

— Que je comprenne quoi ?

La voix :

— Au sujet des Jedds. Quand ils étaient un grand peuple qui régnait sur le monde. Notre monde. Tu as vu les robots ?

— Je les ai vus.

— Ils font partie de la plaisanterie. Une énorme blague cosmique. Ce sont les anciens Jedds qui ont inventé les robots. Mais ils n'ont pas très bien travaillé ; les robots ont bientôt surpassé les Jedds, ont pris le pouvoir et les ont envoyés en exil. C'était il y a très longtemps, au commencement des temps, et depuis lors les Jedds, les humains, ont essayé de retrouver leur chemin, ici, vers la terre des Kropes. Car ce sont ainsi que les robots s'appellent. Des Kropes.

La figure de Blade s'assombrit. Il était malade, très malade, mais il trouvait quand même la force et la volonté d'être furieux contre cette voix. Pourquoi cette colère, il ne le comprenait pas. Mais elle existait. Il commençait à haïr.

— Pourquoi me racontes-tu tout ça ? demanda-t-il.

— Ça m'amuse. Et ça ne peut pas faire de mal. Et je veux conclure un marché avec toi.

— Quel genre de marché ?

— Patience, patience. Écoute. C'était la coutume des Jedds de détruire tous leurs robots quand ils avaient atteint un certain âge. Ils étaient mis à la casse, démolis, et de nouveaux robots fabriqués avec les pièces encore en bon état. Moi, qui te parle, j'étais un robot et j'ai été à mon tour mis à la casse et démonté. Mais cette fois-là, les Jedds ont été négligents. Mon cerceau n'a pas été détruit comme d'habitude, les milliers de pièces n'ont pas été réduites en fine poudre comme le voulait la coutume. Un Jedd paresseux s'est contenté de jeter mon cerveau dans une mare. Je suis resté dans cette vase pendant des siècles et un jour, d'une façon ou d'une autre, la vie m'est venue. La vraie vie et l'intelligence véritable. La mienne. Et j'ai commencé à grandir. J'étais rusé et j'ai appris à me cacher. Et tout le temps, au fil des âges, j'ai poussé. Et finalement j'ai eu ma revanche sur les Jedds. J'ai régné. J'ai inventé les Kropes. J'ai construit les merveilles que tu as vues. Le mur et cette tour et tout le reste. Je les ai construits avec mon cerveau. Avec ma volonté. As-tu entendu parler de la télékinésie, Blade ?

Blade avait le vertige. La fièvre le brûlait et ses yeux se brouillaient. Il fit un effort de volonté et répliqua :

— Je connais la théorie. Je ne l'ai jamais vue en pratique. Créer des objets physiques par la seule force de la volonté. En *voulant* leur existence.

Un rire dans son cerveau. Pendant un instant Blade eut peur que ce soit le sien, le rire d'agonie dément de la peste. Il se secoua. Il avait encore un peu de temps et, malgré tout, il espérait encore.

La voix :

— Tu l'as *vue*, Blade. Regarde autour de toi et tu la verras encore. Mais il suffit. À notre marché ! Je suis malade. Malade. Je souffre d'une grande tumeur qui me tue. Même ma volonté ne peut la guérir. Mais toi, Blade, avec ton épée tu peux couper la tumeur, l'extraire et la détruire et je recouvrerai la santé. Tu feras ça ?

Blade toisa la citerne.

— Pourquoi le ferais-je ? Tu n'es pas mon ami. Pourquoi t'aiderais-je, moi qui suis mourant, à échapper à la mort ? Au contraire, je préfère te voir mourir. Alors les Jedds pourront revenir dans ce pays et le reconstruire pour eux et leurs enfants. Non. Je refuse. Tu n'obtiendras aucun secours de moi.

Une différente sorte de rire dans sa tête. La voix :

— J'ai parlé de marché, Blade. Si tu m'aides, je permettrai aux Jedds de pénétrer dans mon territoire des Kropes. Je les aiderai autant que je le pourrai. Je mettrai mes robots à leur disposition, pour faire tous leurs travaux, je régnerai avec bonté et compréhension et les Jedds resteront un peuple libre sous la domination de leur jeune impératrice.

Mitgu. La Princesse Dorée. Blade secoua la tête pour s'éclaircir les idées. Ses tempes bourdonnaient, la fièvre montait, les horribles bubons grossissaient comme des crapauds immondes sous ses aisselles et à son aine. Jamais il ne la reverrait.

Il contempla la citerne luisante. Des gouttes d'humidité brillaient et ruisselaient sur le métal, une exsudation rougeâtre qu'il n'avait pas encore remarquée. Puis sa propre sueur l'aveugla de nouveau.

— Et si je refuse ce marché ?

— Je mourrai, avec le temps. Mais ce sera long et avant de mourir, je détruirai les Jedds. Je connais ton plan, Blade. Quand deux jours auront passé, je me tiendrai tranquille et je garderai mes robots immobilisés. Les Jedds, comme convenu, pénétreront sur mes terres. Je les laisserai franchir la porte Étincelante. Alors j'enverrai la flamme qui les détruira tous, jusqu'au dernier. Jusqu'au dernier enfant Jedd. Que dis-tu de ça, Blade ?

Blade essuya la sueur de ses yeux d'une main tremblante et ne répondit pas. Il voyait la citerne tourbillonner comme une immense centrifugeuse. Il était atrocement faible.

La voix reprit :

— Ne sous-estime pas mes pouvoirs, Blade. C'est moi qui ai envoyé la peste aux Jedds, inlassablement, pour maintenir leur état de faiblesse. C'était cela ou la destruction totale et je ne suis pas cruel par plaisir.

Blade se dirigea vers l'échelle.

— Je ferai ce que tu désires.

Vite, maintenant. Vite. Ne pense pas sinon la voix va deviner tes pensées. Agis. Tout de suite.

Il atteignit le sommet de l'échelle et avança sur la passerelle entourant la citerne. Dans le fond, presque submergé dans un liquide rouge sentant vaguement la saumure, flottait le cerveau. Il était gros comme une petite baleine. Blade commença à faire le tour de la citerne, tout en dégageant son épée du fourreau.

Le cerveau gigantesque emplissait presque entièrement la citerne. Les lobes étaient bien marqués et les circonvolutions se tordaient en spires complexes de tissu rose et bleu-gris.

— Tu vois la tumeur, Blade ?

Il la voyait. Sur le lobe frontal droit, profondément enracinée dans la dure-mère, il y avait une monstrueuse excroissance blanchâtre. La tumeur était presque aussi grande que Blade lui-même. Il s'en approcha en longeant la passerelle. Il avait une décision à prendre et n'aurait qu'une seule chance. Fébrilement, repoussant tout le reste de son esprit, il s'efforça de se rappeler ses cours d'anatomie, en se maudissant d'avoir si mal travaillé à Oxford.

— Je vois la tumeur, dit-il. Elle est importante et profonde. Est-ce que je commence maintenant ?

Un silence. Un long silence. Et puis la voix ordonna :

— Commence.

Blade dégaina son épée et sauta de la passerelle sur le cerveau flottant. Ses pieds s'enfoncèrent un peu dans le cortex spongieux et il faillit glisser et tomber, mais il se rétablit. Lentement, il marcha vers l'affreux champignon de la tumeur, en enjambant prudemment les circonvolutions.

Arrivé à la tumeur il s'arrêta, leva son épée... et hésita. Une nouvelle douleur venait de fulgurer dans sa tête. Une douleur différente, familière. Lord L recommençait à le chercher.

La voix glapit :

— Vas-y ! Coupe la tumeur, Blade ! Arrache-la !

Les Jedds étaient barbares, pensa Blade, mais ils étaient humains. Ils méritaient une chance. Cette chose, ce monstrueux cerveau pur avait dépassé toute humanité ; il était foncièrement mauvais. Il

méritait de mourir. Il devait mourir.

Blade bondit sur la tumeur blanche. À deux mains, il brandit son épée au-dessus de sa tête et la plongea profondément dans les tissus roses et bleus. Il tailla et trancha et arracha et déchira, faisant appel à toute sa force, à ses derniers restes d'énergie, et sa lame de fer ravagea le cerveau et le déchiqueta comme le ferait un loup d'un tendre agneau. De la sueur ruisselait sur tout son corps et il s'entendit jurer. Il était plongé jusqu'aux genoux dans le liquide rougeâtre. Il tomba et faillit glisser du lobe au fond de la citerne mais il se rétablit en saisissant une masse de tissu dans laquelle il enfonça les ongles. Sans cesser de frapper sauvagement à grands coups d'épée.

Un hurlement aigu emplit la tour immense. Elle frémit sur ses fondations, trembla comme un roseau par grand vent. Blade tailladait toujours.

Le cerveau se souleva dans la citerne, comme un poisson, et Blade se cramponna de son mieux. Dans ses oreilles, dans son propre cerveau, retentissait un long cri de terreur et de mort.

Et puis une nouvelle douleur. Blade fut pétrifié, paralysé. Il lâcha son épée qui glissa au fond de la citerne. Il tomba à genoux, vaincu, déchiré par la douleur. Sa tête quitta son corps, emportée par la foudre, et le sommet de la tour s'ouvrit et la tête de Blade fut projetée vers le ciel nocturne. Il fonça vers la lune, pleine et splendide, une pièce d'or monumentale dans les cieux. Et soudain, écrit en lettres gothiques sur la face de la lune, de la main tremblante de Lord Leighton, il lut ces mots : « *Bienvenue à la maison, Richard.* »

CHAPITRE XVIII

Le constable William Higgins était à six mois de la retraite. C'était un grand homme ventripotent, appartenant à la vieille école des « bobbies » de Londres, et l'éducation qui lui manquait était largement compensée par son tact et sa patience. Trente ans de police apprenaient quelque chose à un homme. Sinon, il n'y avait pas d'espoir pour lui.

Tant d'années de police apprenaient aussi à un constable à reconnaître un gentleman quand il en voyait un.

La patrouille du constable Higgins le conduisait le long de Whitehall dans Parliament Street et de là, en tournant à gauche, dans Bridge Street et sur le pont de Westminster. Ce soir-là, alors que Big Ben sonnait dix heures et qu'un brouillard glacé montait de la Tamise, Higgins serrait sa capote autour de lui et assujettissait plus fermement son casque sur la tête pour le garantir du vent. Ce n'était pas une nuit pour la promenade.

Soudain, le constable Higgins poussa un cri étouffé.

— Dieu me damne ! Si on dirait pas un foutu candidat au suicide !

Prudemment, marchant aussi doucement que le lui permettaient ses grands pieds plats, il approcha du pont où un homme d'un certain âge s'appuyait des deux mains sur le parapet, contemplant la marée glissant lentement vers Gravesend.

Quand il fut plus près, le constable entendit que l'homme parlait tout seul. La voix était cultivée, l'accent impeccable, et le constable Higgins comprit qu'il avait affaire à un gentleman. Il poursuivit son avance sournoise, dans l'espoir d'enlacer l'homme avant qu'il saute.

Un dernier pas et sa grande main se referma autour du bras de l'homme, tandis qu'il poussait un soupir de soulagement.

L'homme était indiscutablement de la haute. Âgé et distingué, mais avec son chapeau Eden de travers et sa cravate défaite. Quand il se retourna pour faire face à Higgins une bouffée de whisky frappa le constable au visage. Ivre. Bourré comme un canon.

— Allons, allons, dit le constable Higgins. Qu'est-ce qui se passe, monsieur ? Voyons, un gentleman comme vous doit avoir mieux à

faire que de traîner comme ça sur ce pont glacé, hein ? Alors ? On y va ? Je vais vous faire un bout de conduite jusqu'à ce qu'on trouve un taxi.

— Nous l'avons sauvé.

La main du constable Higgins lâcha le bras de l'homme et il ouvrit des yeux ronds.

— Qui avez-vous sauvé, monsieur ?

Il jeta un regard sur le fleuve sombre. Que diable ? Y avait-il quelqu'un là-dessous, après tout ?

— Nous avons sauvé Blade, dit le grand gentleman mince. Il nous est revenu mourant de la peste, vous savez, mais nous l'avons sauvé. Il s'en est fallu d'un cheveu. Sans les médicaments qui nous ont été envoyés par avion des États, nous l'aurions perdu. Que Lord L soit maudit et damné !

Le constable Higgins lui tapota amicalement l'épaule.

— Je n'en doute pas, monsieur, et je suis heureux que ça se soit bien terminé. Maintenant, on fait une petite promenade tous les deux ? Il est plus de dix heures, et il fait froid, et vous seriez mieux chez vous.

— J'ai marché, dit l'homme. Marché et marché. Et j'ai bu.

Le constable Higgins ne manquait pas d'humour.

— Vous m'en direz tant, dit-il en souriant. Je n'aurais jamais cru ça de vous.

— Je suppose que vous voulez me demander mes papiers. Je m'appelle J.

Il ne fit aucun geste pour tirer son portefeuille ou ses papiers de sa poche.

Le constable Higgins laissa passer. J lui suffisait. Les ivrognes tenaient parfois des propos bougrement bizarres.

— J'ai bu toute la nuit, reprit J. Me suis ridiculisé. M'en fous. Bien content. Parce qu'ils l'ont sauvé, vous savez. Ils ont sauvé Blade.

— Tant mieux, tant mieux, monsieur. Si on pouvait marcher un peu plus vite, hein ?

— Il est revenu délirant et à moitié mort. Ils ont mis une éternité à diagnostiquer la peste, ces abrutis. Peux pas leur en vouloir. Il était jaune... Jaune comme cette ligne jaune !

— Allons, allons, n'y pensez plus, monsieur. Je suis sûr que ce monsieur va se remettre.

— Oui. Il s'en sortira très bien. Mais pas grâce à ces crétins de médecins. La jaunisse, je vous demande un peu. C'était la peste

bubonique, je le leur répétais !

— Mais oui, mais oui... Ah, voilà un taxi !

Le constable Higgins donna un coup de sifflet strident. Le taxi fit demi-tour et revint vers eux. Le constable fourra son gentleman à l'intérieur.

— Et voilà, monsieur. Ça va aller mieux, vous verrez. Rentrez chez vous et dormez bien.

L'homme se pencha à la portière. Pendant un instant son regard devint plus vif et il parut soucieux.

— Je vous remercie, constable. Et je vous serais reconnaissant d'oublier ceci, de tout oublier, quelles que soient les histoires que je vous ai racontées...

Puis il retomba sur le siège et donna au chauffeur une adresse à Belgravia.

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
7, bd Romain-Rolland – Montrouge.
Usine de La Flèche, le 15-09-1976
1095-5 – N° Éditeur 10263, 3^e trimestre 1976.